41464/B

A XXXIII 0

Ex libris

J. J. Dom Med.ae Stud.
Lovanii 1808.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30515646

ED. PERGENS.

LE NATURISME,

48114

OU

La Nature considérée dans les Maladies & leur traitement conforme à la Doctrine & à la pratique d'Hippocrate & de ses Sectateurs.

Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, sur la Médecine agissante & expectante,

Le 18 *Août* 1776.

Par M. PLANCHON, Licencié en Médecine de l'Université de Louvain, Correspondant de l'Académie de Dijon & de la Société Royale de Médecine de Paris, aggrégé au Collége des Médecins de Tournay dans la Flandre Autrichienne.

A TOURNAY,

Chez R. VARLE', Imprimeur-Libraire, Marché aux Poteries.

M. DCC. LXXVIII

EPIGRAPHE.

Cùm ergò sint occasiones quædam faciendi, quædam cessandi... dicendum quæ sint occasiones curandi & quæ abstinendi à curationibus.

FRANCISC. VALLESIUS. *Method. Med. Lib. 4. Capit. 1. pag. 229.*

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

A MESSIEURS,

MESSIEURS LES PRE'VOT ET JURE'S, MAYEUR ET ÉCHEVINS, *faiſant les Conſaux & Etats de la Ville & Cité de Tournay.*

MESSIEURS,

JE ne peux mieux reconnoître la bonté que vous avez eue d'agréer la Dédicace de ma Diſſertation ſur la Fiévre Miliaire, *qu'en vous faiſant aujourd'hui l'hommage d'un Mémoire, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon. Cet hommage vous eſt dû à bien des égards: je vous le dois comme Médecin, je vous le dois comme Citoyen. Si l'ouvrage que je vous offre a mérité les ſuffrages des Savants, permettez qu'il paroiſſe ſous vos auſpices; ils ſeront un garant de la matiére importante dont il traite. Il ne s'agit point ici d'un ſujet de pure ſpéculation, c'eſt la Médecine-pratique, qui en fait l'objet. Il n'a point fallu enfanter de vains ſyſtêmes pour en étayer les principes. L'obſervation & la vraie expérience ont ſuffi. J'ai dépeint dans cet ouvrage l'Homme malade,*

ſoutenu par la Nature, ſecouru par le Médecin. La matiére que j'ai traitée, intéreſſe donc tous les hommes & la conſervation de leurs jours : elle intéreſſe mes concitoyens.

Je ſais, MESSIEURS, *que c'eſt leur bien-être que vous avez ſpécialement à cœur : en le ſurveillant, vous leur donnez des preuves de votre bienfaiſance. C'eſt pourquoi, j'oſe eſpérer que mon travail méritera la protection d'un Corps reſpectable, qui ſe fait gloire d'accueillir tout ce qui concourt à l'utilité publique, & ſans me prévaloir de mes lauriers, je me flatte que cette Diſſertation concourra à ce but & qu'elle eſt du nombre de celles dont la Société peut tirer quelques avantages. Ce fut là le ſeul motif, qui m'a déterminé à la donner au public. Daignez*, MESSIEURS, *ſeconder mes vues, en l'acceptant comme le tribut de ma vive reconnoiſſance. Que l'hommage que je vous en fait vous prouve en même temps, le profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur PLANCHON, *Médecin, Correſpondant de l'Académie de Dijon, & de la Société Royale de Médecine de Paris.*

Séance publique de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, du 18 Août 1776.

M. Maret, Secrétaire perpétuel, a fait l'ouverture de la Séance, par la proclamation du Prix. Pour donner une idée de l'importance de la queſtion que l'Académie avoit propoſée, & de la manière dont elle a été traitée par les Auteurs couronnés, nous ne pouvons mieux faire, que de tranſcrire ici la plus grande partie du Diſcours de M. Maret, qui s'eſt adreſſé en ces termes à l'Aſſemblée:

MESSIEURS,

„ Le ſujet du prix que l'Académie va diſtribuer, eſt une „ queſtion de Médecine-pratique. Il s'agiſſoit de déterminer: „ *Quelles ſont les maladies, dans leſquelles la Médecine „ expectante eſt préférable à l'agiſſante, & celle-ci à l'ex- „ pectante, & à quels ſignes le Médecin reconnoît qu'il „ doit agir ou reſter dans l'inaction, attendant le mo- „ ment favorable pour placer les remèdes?*

„ Pour ſentir l'importance de la ſolution de ce problême, „ il ſuffit de ſavoir qu'il eſt au dedans de nous, un principe „ déſigné par le nom de Nature, dont l'action continuelle „ entretient ou altère la ſanté, & guérit les maladies; que „ l'art ne peut rien ſans le concours de ſes efforts; & que „ tout conſiſte, dans la pratique de la Médecine, à obſerver „ les mouvements de la Nature, à calculer ſes forces, à „ prévoir quels ſeront les efforts de ſon activité.

„ Il ſuffit d'obſerver qu'il eſt des maladies contre leſ- „ quelles les reſſources de l'art ſont inutiles, ſoit parce que „ la Nature les guériroit ſans ſon ſecours, ſoit parce qu'elles „ ſont au deſſus des forces de cet agent bienfaiſant, & que „ les remedes connus ne pourroient qu'aggraver le mal.

„ Il ſuffit encore de faire attention que, dans les maladies „ même où les ſecours de l'art ſont le plus néceſſaires, il „ eſt des temps où la Nature agit efficacement; il en eſt „ d'autres où l'on doit attaquer les cauſes qui gênent ſon ac- „ tion; il en eſt où le redoublement de ſes efforts, capable „ d'augmenter les craintes, prépare une criſe ſalutaire.

„ Qu'abandonner toutes les maladies aux ſoins vigilans
„ de la Nature, & s'en tenir, dans toutes les circonſtances,
„ à la Médecine expectante, c'eſt s'expoſer ſouvent à être
„ le témoin des événements les plus funeſtes : mais qu'auſſi
„ vouloir toujours agir, toujours maîtriſer la Nature, tou-
„ joure diriger ſes actions, toujours ſubſtituer des évacua-
„ tions artificielles à des évacuations critiques, être en toute
„ occaſion pour la Médecine agiſſante ; c'eſt courir les riſ-
„ques de traverſer ſouvent les vues de cet agent conſerva-
„ teur, & de hâter la perte des malades qu'on ſe propoſe de
„ guérir.

„ Hippocrate & ſes Sectateurs obſervoient beaucoup &
„ agiſſoient rarement. Cette méthode difficile, qui ſuppoſe
„ dans le Médecin une grande patience & beaucoup de ſa-
„ gacité, ne tarda pas à trouver des Détracteurs.

„ L'orgueil des Aſclépiades, des Thémiſons, des Para-
„ celſes, ſecoua l'eſpece de joug que la prudence impoſoit
„ aux Médecins; & les connoiſſances anatomiques, la décou-
„ verte de pluſieurs remèdes, moins actifs & moins dan-
„ gereux que ceux dont ſe ſervoit Hippocrate, connoiſſances,
„ découvertes qui auroient dû hâter la perfection de la Mé-
„ decine, la rendirent de plus en plus conjecturale, en retar-
„ dèrent les progrès. Une foule de préjugés devinrent le guide
„ des Médecins, gagnèrent le Public, & firent perdre de vue
„ qu'un art entiérement fondé ſur l'obſervation, ne pouvoit
„ ſe perfectionner que par l'obſervation même.

„ Mais peu à peu l'illuſion s'eſt diſſipée ; la doctrine d'Hi-
„ pocrate brille d'un nouvel éclat ; les Médecins de Londres,
„ de Vienne, de Leyde, de Bologne, de Montpellier, de
„ Paris ſemblent s'être ligués pour ramener la Médecine à
„ la méthode ſalutaire de l'obſervation.

„ Il eſt cependant des Médecins trop excluſivement at-
„ tachés à la Médecine agiſſante. La révolution favorable
„ que les Ecrits des Huxhams, des Van-Swietens, des Pringles,
„ des Lieutauds, des Lorrys, des Bordeus, des Le Rois.
„ doivent naturellement opérer, ne ſe fait que lentement,
„ & les habitants de nos campagnes reſtent encore expoſés
„ aux dangers inſéparables des préjugés, qui préconiſent une
„ méthode ſenſiblement contraire aux intérêts du Public.

„ C'eſt pour hâter cette révolution, que l'Académie pro-
„ poſa pour le ſujet du Prix de 1773, le problême impor-
„ tant, dont la ſolution ſatisfaiſante comble aujourd'hui ſes
„ vœux. Si elle eut le chagrin de ne pouvoir pas décerner
„ alors le Prix qu'elle va diſtribuer en cette Séance, elle

„ s'applaudit d'avoir proposé une seconde fois le même sujet; „ elle se félicite de pouvoir, par la distribution de deux Mé- „ dailles, prouver à deux des concurrens, l'estime que leurs „ Ouvrages lui inspirent pour eux. Elle regrette de n'être „ pas dans le cas d'en adjuger une à un troisiéme, auquel „ cette Compagnie ne peut donner que l'*Accessit*.

„ Tous trois ont répandu le jour le plus avantageux sur „ la pratique médecinale: tous trois se sont montrés éclairés „ par la plus saine théorie: instruits par l'expérience la plus „ heureuse, tous trois ont posé avec succès les bornes im- „ portantes dans lesquelles le Médecin doit se renfermer, „ pour ne point troubler la Nature dans ses opérations, „ pour ne point porter trop loin la confiance en ses res- „ sources.

„ L'Auteur du Mémoire qui a pour devise, *Optima* „ *Medicina interdùm est Medicinam non facere* & auquel „ l'Académie a adjugé une des Médailles, est M. Voullonne, „ Docteur en Médecine de l'Univerfité de Montpellier, & „ premier professeur de celle d'Avignon

„ Tout annonce dans son ouvrage un génie observateur, „ qui s'est rendu maître de son sujet; qui d'un coup d'œil „ perçant, en a saisi l'ensemble; qui d'une main sûre & mé- „ thodique, en a ordonné les parties. Un stile nerveux, „ concis, harmonieux, ajoute au mérite du plan, celui de „ la plus belle exécution; & son Mémoire ne peut man- „ quer de faire sur les Médecins, qui aiment leur état, la „ plus vive impression.

„ M. Planchon, Licencié en Médecine de l'Université „ de Louvain, & Médecin à Tournay dans la Flandre Au- „ trichienne, est l'Auteur qui a mérité l'autre Médaille. „ Son Mémoire porte pour épigraphe: *Cùm ergò sint oc-* „ *casiones quædam faciendi, quædam cessandi..... di-* „ *cendum quæ sint occasiones curandi & quæ abstinendi* „ *à curationibus.*

„ Son plan, également bien conçu, offre un ensemble „ lumineux, des détails du plus grand effet. Des tableaux „ tracés de mains de Maîtres, transportent les lecteurs aux „ lits des malades, & rendent sensibles les motifs qui, dans „ l'occasion, doivent les décider à agir ou à rester dans „ l'inaction prudente d'un Observateur attentif & éclairé. „ Avec cet Ouvrage sous les yeux, tout homme qui sait „ voir & comparer, peut, sans crainte d'errer, se charger du „ traitement des maladies les plus compliquées.

„ La Dissertation à laquelle l'Académie a regretté de ne „ pouvoir donner que l'*Accessit*, est de M. Jaubert, Doc- „ teur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Mé- „ decin à Aix en Provence.

„ Elle a pour Epigraphe, *Nihil forsan novum, saltem „ novo ordine digestum*, & est écrite en latin.

„ Elle présente, comme les deux autres, un plan bien „ conçu & bien exécuté. Un style élégant & faisant sur l'o- „ reille l'impression la plus flatteuse, ajoute au mérite de „ cet Ouvrage & justifie les regrets de l'Académie. L'Au- „ teur eût même infailliblement partagé le Prix, si la crainte „ de donner trop d'étendue à sa Dissertation, ne l'eût pas „ empêché de présenter ses principes avec tout le dévelop- „ pement, qui en auroit rendu l'application plus facile.

„ Ces trois piece ne sont pas les seules que l'Académie „ a trouvé dignes d'éloges: il en est trois autres encore, „ parmi celles qui ont été envoyées, dont les Auteurs ont „ des droits à son estime & à sa reconnoissance.

„ Celle de ces trois pieces qui lui a paru le plus appro- „ cher du mérité des Mémoires couronnés, a pour devise, „ *Hìc meta laborum*. Elle est faite pour donner une très- „ bonne idée des connoissances & des talents de l'Auteur.

„ Je suis autorisé à rendre la même justice à l'Auteur de „ la Dissertation latine, dont l'épigraphe est cette réflexion „ d'Hippocrate : *Artis magnam partem esse duco, posse „ quæ rectè scripta sunt speculari.* Il est à regretter que „ des circonstances fâcheuses n'ont pas permis à cet Auteur „ de donner à son Ouvrage toute la perfection dont il est „ susceptible, & que la question épineuse des crises lui ait „ paru devoir principalement l'occuper.

„ On lit, à la tête de la troisieme des Dissertations, dont „ je dois faire une mention honorable, ces vers de Virgile:

„ .....*Tentanda via est quâ me quoque possim*
„ *Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.*

„ L'Auteur de cette piece est un homme d'esprit, un „ homme éclairé, un Praticien instruit, & fait pour espérer „ un plus grand succès dans un autre concours.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Tous les Médecins ſont convenus que l'on doit à Hippocrate la Médecine d'obſervation, & que les progrès qu'elle a faits juſqu'ici ſont les effets des tableaux que ce grand & rare obſervateur nous a fidelement tranſmis. Ses vrais ſucceſſeurs ſe ſont formés ſur un auſſi parfait modèle. Semblables à leur Maître, ils ont toujours vu la Nature plus ou moins *agiſſante* contre ce qui troubloit les fonctions de l'économie animale. Ils l'ont vu victorieuſe ou vaincue, & d'après l'exemple de celui dont ils ſuivoient les traces, ils ont dirigé l'action de cet agent conſervateur, toutes les fois que ſes efforts, qu'on pouvoit maîtriſer ou ranimer, tendoient à une fin funeſte C'eſt ainſi que la vérité qu'ils récherchoient, leur a dévoilé les myſteres de l'oracle de Cos, Soumis aux dogmes de ce maître inſtruit dans l'école de l'obſervation, ces diſciples zélés les ont communiqués à la poſtérité, qui, d'âge en âge, les a enfin tranſmis à nos contemporains C'eſt ainſi que l'école d'Hippocrate s'eſt maintenue, & qu'elle eſt enfin parvenue à s'établir ſur les ruines de tous les ſyſtêmes. C'eſt ainſi que la vérité a enfin diſſipé les nuages raſſemblés par l'ignorance & le pyrrhoniſme, & démaſqué les erreurs que la fauſſe expérience & la fauſſe Philoſophie ont ſouvent accréditées.

On a vu ces ſyſtêmes varier, à meſure que leurs divers Sectateurs, par de ſpécieux raiſonnemens, leur ont donné du crédit. C'eſt ainſi qu'Aſclépiade oſa ſe donner pour réformateur de l'art de guérir, & tournant en ridicule la Médecine Hippocratique, qu'il appelloit la *Méditation ſur la mort* (*a*), il oſa y ſubſtituer la théorie des cor-

---

(*a*) Conformit. de la Méd. des anciens & des modernes. pag. 231, 232.

puſcules, d'après les principes d'Epicure, que Lucréce venoit de faire revivre.

Thémiſon, Auteur de la ſecte des *Méthodiſtes*, fut le premier, qui attaqua la doctrine d'Aſclépiade, doctrine qu'il trouvoit ſans doute trop philoſophique, trop embarraſſée & trop laborieuſe (*b*). Il fut l'Auteur du *Strictum* & du *Laxum* (*c*). La ſaignée, la purgation, l'eau froide (*d*) faiſoient la baſe de ſa pratique. Ce Médecin fut cependant fort récherché. C'eſt ce qui a fait dire à Juvenal:

Quot Themiſon ægros automno occiderit uno!

Il y eut donc dans ces temps reculés des Médecins Philoſophes & anti-Philoſophes.

La Médecine ne demeura pas longtemps dans cet état d'égarrement & d'illuſion. On ſe rappella bientôt les ſages leçons du divin vieillard, & Celſe, qui mérita le nom de l'*Hippocrate Latin*. parut & fit revivre la méthode des *Dogmatiques*. Il parut, dit M. Clerc (*e*), ſans ſecte, ſans préjugé, ſans faſte & ſans envie. Après Celſe, continue le même Auteur, Arétée de Cappadoce, fit de l'art médecinale, un corps mieux organiſé & plus méthodique encore. Il étoit en cela l'émule d'Hippocrate, & né comme lui pour l'obſervation, mais il mêla dans ſes deſcriptions le ſyſtême des Médecins *pneumatiques* (*f*).

Galien vint partager enſuite, ou plutôt s'emparer de toute la gloire attachée à la reſtauration du Temple d'Epidaure, par le rétabliſſement de la doctrine de Cos. Né pour l'avancement de la vraie Médecine, il confirma les obſervations faites dans l'école de ſon Légiſlateur: auſſi ſa pratique fut-elle entierement conforme à celle d'Hippocrate (*g*). On lui reproche cependant avec raiſon, d'avoir in-

---

(*b*) Id ibid. pag. 234, 235.

(*c*) *Morborum communia tria ſunt, unum aſtrictum, alterum fluens, tertium mixtum. Themiſon, apud Cels. præf. L.* 1.

(*d*) Conſorm. de la Méd. pag 236.

(*e*) Hiſtoire de l'Homme malade. tom. 1. pag. 22.

(*f*) Id. ibid pag 23.

(*g*) Id. ibid. pag 237, 238.

troduit le *Péripatetiſme* dans la Médecine, ſyſtême qui fut la ſource des écarts de ſes diſciples Galien eut donc égalé Hippocrate, s'il eut ignoré la Philoſophie d'Ariſtote (*h*). C'eſt elle qui lui inſpira le gout des hypothéſes; qui lui fit imaginer les *intempéries*, & qui a fait de ſes ouvrages un dédale des loix de la Médecine, dans lequel on ne trouve pas toujours la véritable hiſtoire de l'Homme malade. Cependant de grands Médecins y ont puiſé des authorités reſpectables, dont ils ont appuyé leurs obſervations. Tel fut le célébre Commentateur de Boerrhaave. Mais il le faut avouer, les traits qu'il y a puiſés, ſont ceux, qui ont du rapport à la pratique.

On voit par ce que je viens de dire, qu'en rétabliſſant la mémoire & la gloire d'Hippocrate, on imaginoit toujours des ſyſtêmes, d'après leſquels on ſe conduiſoit dans l'exercice de la Médecine, & c'eſt ce que firent les Sectateurs de Galien. Leur regne dura longtemps. Les Ecrits de leur Maître furent pendant 1300 ans, la régle en Médecine (*i*), juſqu'à ce que Paracelſe vint y ſubſtituer les ſyſtêmes, les chymères d'une Philoſophie extravaguante, & de la chymie encore dans ſon berceau. A cet ignorant & orgueilleux amateur des paradoxes ſuccéda un autre enthouſiaſte, diſciple digne d'un tel maître, Vanhelmont, qui, avec plus de ſciences (*k*), avoit autant de vanité & d'amour propre que ſon prédéceſſeur. Il proſcrivit la ſaignée dans tous les cas Il devint un *Hémophobe* (*l*). Il fut lui-même victime de ſon erreur; mais il s'étoit fait un grand nombre de ſectateurs, plutôt en éblouiſſant & en mettant de la confuſion dans leur eſprit qu'en leur donnant de nouvelles lumiéres (*m*). Ses préceptes avoient un air de ſageſſe & de myſtère: ils paroiſſoient contenir de ſublimes & importantes vérités pour les eſprit vulgaires. C'eſt ainſi qu'en jugeoit M. Barker (*n*). La bizarre doctrine de Van-

---

(*h*) Id. ibid. pag. 26.
(*i*) Id ibid. pag. 37.
(*k*) Conform. de la Méd. pag. 250.
(*l*) Clerc ibid. pag 42.
(*m*) Conform. de la Med. ibid.
(*n*) Id ibid. pag. 251.

helmont prévalut au point, dit-il, d'ébranler l'ancien ſyſtême. Il voulut renverſer le grand édifice dont Hippocrate avoit jetté les premiers fondemens. Ces deux hommes à paradoxes, Paracelſe & Vanhelmont établirent ſucceſſivement le domaine de la méthode *échauffante*, dans l'art de guérir. Ils prodiguoient dans tous les cas les remèdes *incendiaires*. Vanhelmont & ſes ſectateurs enchérirent ſur leur Maître, & le preſtige dura juſqu'au temps où les *ferments* & les *exploſions* de Sylvius Delboé & de Willis, vinrent le diſſiper : mais la Médecine n'en fut pas plus dégagée des ſyſtêmes, & l'on ne diſcontinua pas de faire un abus trop commun des remèdes *chauds*, abus qui couta bien de milliers d'hommes à la Société.

Sydenham, fidéle obſerveteur, attentif à la marche & aux écarts de la Nature, vit le mal, découvrit l'erreur & s'y oppoſa vigoureuſement.

Le grand Boerrhaave, ce génie créateur, acheva la réforme, en donnant une nouvelle face à la Médecine, encore nourrie des erreurs de ſes prédéceſſeurs, des erreurs de Sylvius Delboé, à qui il venoit de ſuccéder.

De toute part, on s'empreſſa de marcher ſur les traces d'Hippocrate. Sydenham en Angleterre, & Boerrhaave en Hollande, ont rendu ſucceſſivement à l'art de guérir la ſplendeur que tant d'erreurs avoient ternie. Ce dernier ſurtout réforma la théorie erronnée & la partique dangéreuſe des partiſans de la méthode *échauffante*, pratique uniquement fondée ſur de faux principes & contraire aux loix de la Nature (*o*).

(*o*) Nous devons à M. Lorry la remarque ſuivante. " Elle prouve que tandis que la Médecine étoit le jouet des hypothéſes, les Univerſités régulieres avoient un enſeignement conſtant, & ſoutenoient avec force la dignité de cet art divin. Elles ſéparèrent toujours, dit-il, ſes dogmes immorrels, des hypothéſes qui n'ont jamais fait que l'écorce & la parure étrangère de cet art... C'étoit le temps des Sennertes, des Cratons, des Fuſchius, des Bauhins, des Bartholins, en Allemagne; des Mercurialis, des Fracaſtors, des Aquapendentes, en Italie; des Plempius, des Platerus, à Louvain; des Lacunas, des Ponces, des Sancta-crux, en Eſpagne. En Angleterre la mémoire de Caïus, des Linacer

Stahl, ce rare & vaſte génie, fut un des émules reſpectables du pere de la Médecine. Parvenu par ſes connoiſſances chymiques à circonſcrire les avantages que la chymie pouvoit procurer à l'art de guérir, il fut obſervateur. Ses dogmes furent appuyés ſur l'obſervation, le ſeul fondement ſolide & la baſe de la vraie Médecine.

Le célébre Hoffmann, contemporain de l'immortel Boerrhaave, a partagé en quelque ſorte la gloire de ce dernier. Ses Ecrits, dans leſquels brille une ſaine doctrine, ont ſappé les fondements de celles qu'avoient enfantés tant de ſyſtêmes erronés; mais ils ne purent parvenir à diſſiper entiérement les ténébres qu'avoient répandu les chymères des ſiécles précédens. De nouvelles erreurs ſuſpendirent encore quelque temps les progrès de la Médecine d'obſervation.

Des *Phlébotomiſtes* outrés, parmi leſquels les Botals, les Silvas, les Hequets, ſe ſont diſtingués, ces partiſans de la ſaignée, ſans égard aux loix de la Nature, verſoient inconſidérement le ſang dans toutes les maladies aiguës, & ils faiſoient l'abus le plus criant de belles découvertes d'Harvey, tandis que par une fauſſe interprétation de la doctrine d'Hippocrate, d'autres ſectaires, qu'on peut déſigner ſous le nom d'*Humoriſtes*, portant rarement leurs vues au-delà des premieres voyes. n'accuſoient que le vice des humeurs, ou leur ſurabondance, & prétendoient guérir leurs malades par les ſeuls évacuants. Les uns abuſoient des *Vomitifs*, les autres prodiguoient les *Purgatifs*. Dans tous les cas & dans toutes circonſtances des maladies quelconques, tous n'avoient aucun égard à la coction de la ma-

---

exiſtoit encore, & Harvey, Lower & Willis même commençoient à ſe former. La France avoit à Montpellier, Varandeus, Ranchin, Riviere. A Paris les derniers Durets, Houlier, Baillou, Perdulcis, Moraux, les Piétres, les deux Riolans, les écoliers de Fernel & de Sylvius, Martin, Mareſcot, &c. qui défendirent & pratiquèrent toujours la bonne Médecine [*a*] ,,. On doit cependant avouer que ces Maîtres de l'art ſe reſſentoient toujours de la Secte dominante.

[*a*] Conform. de la Méd. pag. 264, 265.

tiére morbifique, aux jours critiques & aux criſes, & troubloient ſans ceſſe l'ouvrage de la Nature.

Ce ſyſtême, qui affranchit de la néceſſité d'obſerver, & que l'effet ſenſible des évacuants authoriſe aux yeux du public ignorant & crédule, a été adopté avec enthouſiaſme par tous ces Médecins, que Moliére a ſi bien ridiculiſés, & l'eſt encore même de nos jours par tous ceux que la pareſſe domine, & que les préjugés accréditent. Mais le moment où cette illuſion fera place à la vérité, n'eſt ſans doute pas éloigné. Tous les vrais Médecins conviennent & ſont convenus dans tous les temps, que tous ces ſyſtêmes enfantés par l'imagination ne pouvoient que livrer à l'erreur, & que pour ne pas s'égarer, il falloit s'aſtreindre à marcher ſur les traces d'Hippocrate.

C'eſt delà que ce ſiécle a vu ſuccéder aux Valleſius, aux Houlliers, aux Durets, aux Jacotius, aux Baglivis, aux Sydemhams, &c. des Pringles, des Huxhams, des Barker, des Lieutauds, des Van-Swietens, des Storcks, des Lorrys, des le Rois, des Marets, des Clercs, des Tiſſots, des Zimmermanns, des le Pecqs, de la Cloture, &c. &c. Ces grands Praticiens ſont des obſervateurs de la marche de la Nature, de ſes écarts & de ſes ſuccès. Ils maîtriſent ſes efforts tumultueux, comme ils excitent ceux qui ſont trop lents. Ils connoiſſent le moment où il faut ſe borner à être ſpectateur dans les maladies, & ſont vraiement des Médecins *naturiſtes*, inſtruits à l'école d'Hippocrate. L'on doit à ces hommes célébres dans l'art de guérir, tous les progrès qu'il a faits dès nos jours.

Mais malgré les connoiſſances & les lumiéres qu'on a puiſées dans les écoles de Montpellier, de Paris, de Londres, de Vienne, de Leyde, de Hall, de Louvain &c. on rencontre encore des Médecins trop ſervilement attachés à *la Médecine agiſſante*, & l'on en voit d'autres, qui ne cultivent que *la Médecine d'expectation*. Les uns & les autres ſont également dangéreux.

Ces conſidérations ont déterminé l'Académie de Dijon à propoſer cette matiére importante pour ſujet de ſon prix. Le moment d'agir ou de reſter dans l'inaction dans les maladies, eſt pour le Médecin, qui veut guérir, le vrai nœud gordien; il ne fut reſervé de le dénouer qu'à ceux qui ſavent interroger la Nature. C'étoit donc rendre un ſervice eſſentiel à la Société que de propoſer un problême auſſi in-

terreſſant & auſſi neuf. Il fut l'objet de mon travail, & encouragé par les ſuffrages d'une des plus célébres Académies de l'Europe ; j'oſe publier cet ouvrage que j'ai cru pouvoir intituler LE NATURISME. On y trouvera l'hiſtoire de la Nature *ſurveillante*, celle de la Nature *agiſſante*, celle de ſa puiſſance *conſervatrice* & de ſa puiſſance *défenſive*. Il ne préſente que le réſultat des obſervations variées que le pere de la Médecine & ſes ſectateurs nous ont tranſmiſes. C'eſt dans ces ſources, dont mon expérience m'a prouvé la pureté & l'importance, que j'ai puiſé la connoiſſance des ſignes caractériſtiques des Maladies.

Ces ſignes ſont des guides aſſurés, faits pour conduire avec ſureté dans la pratique de l'art de guérir. tandis qu'ils ouvrent la carrière de la théorie. Ce ſont autant de myſtères que nous a révélé la Nature. Ce ſont des vérités que le temps deſtructeur ne fera jamais tomber dans l'oubli. Le Médecin les reconnoîtra toujours, chaque fois qu'il conſultera la Nature au lit des Malades. C'eſt là que j'ai vérifié la fidélité & la bonne foi avec leſquels nos prédéceſſeurs nous ont communiqué les fruits de leurs travaux, ces monuments reſpectables de la Médecine, monuments éternels que la poſtérité verra avec la même admiration que nous les avons vus & médités!

La Médecine d'obſervation, dépouillée de toute erreur & de tout vain ſyſtême, fut écrite ſous la dictée de la Nature. L'expérience la plus refléchie a, depuis vingt-deux ſiécles, confirmé nombre de fois cette multitude de faits & d'obſervations uniformes, & leur réunion a ſervi à former un corps de doctrine dans lequel *la Médecine agiſſante & expectante* a pris naiſſance. C'eſt ſous les loix de la premiére que l'autre s'eſt vivifiée, & qu'elle s'eſt accrue au point où nous la voyons aujourd'hui. Les progrès ſucceſſifs, quoique tardifs, qu'elle a faits, annoncent qu'il y eut, dans tous les temps, des hommes nés pour la cultiver. Ces hommes ont obéi à la voix de la Nature, ils ont été ſes imitateurs, ils ont ainſi rendu l'art de guérir tel qu'il doit être. Il ſera l'écueil contre lequel viendront échouer les hypothèſes & les dogmes de la fauſſe Philoſophie.

Si les vrais Médecins ont donc travaillé juſqu'ici à rendre à l'école d'Hippocrate, toute la gloire & toute la ſplendeur, qui lui ſont dues, ſi nous la voyons ſe rétablir &

reprendre ſes droits preſque chez tous les peuples, on doit ſe flatter que la doctrine qu'on y enſeigne ſera enfin la ſeule qu'on cultivera. Ce ſont les vœux des Médecins les plus célébres de ce ſiécle & de tous les ſavans. Ils devroient être ceux de tous les hommes. Mes deſirs ſeront ſatisfaits, ſi mon ouvrage peut contribuer à remplir ce vœu général, dicté par l'humanité, & s'il peut ſervir à faire valoir tout le prix de la Médecine *agiſſante* & *expectante*, renfermée dans de juſtes bornes.

Utinam præſentibus & poſteris!

MÉDECINE AGISSANTE

ET EXPECTANTE.

INTRODUCTION.

I. QUAND l'Académie de Dijon a propoſé pour les ſujets de ſes prix de Médecine, la matiére des *Anti-ſpaſmodiques* & des *Anti-ſeptiques*, elle a voulu porter un jour nouveau ſur ces deux parties eſſentielles de la matiére Médicale, & raſſembler en un ſeul foïer, des lumiéres trop diſperſées & conſéquemment incapables de produire tout l'effet qu'on avoit lieu de deſirer.

C'eſt dans les mêmes vues, qu'elle a demandé, dans quels tems des maladies & dans quelles circonſtances les Médecins devoient avoir recours aux remèdes *rafraichiſſants* ou *échauffants*.

MM. GODART & DE BOISSIEU ont éminemment répondu à l'attente de cette illuſtre Compagnie, & leurs Mémoires, honorés de la Couronne promiſe aux efforts des Auteurs, ſont une ſource féconde de lumiéres, où tous les Praticiens peuvent puiſer avec confiance : mais comme il eſt un tems pour agir à propos dans les maladies, qu'il en eſt un où le Médecin doit reſter dans l'inaction, la même Académie avoit propoſé pour ſujet de ſon prix de 1773., un nouveau problême, qui n'eſt que la ſuite des trois autres ; & comme aucun Ouvrage de ceux qu'on lui avoit adreſſés,

n'en a donné une ſolution aſſez ſatisfaiſante pour déterminer cette Compagnie à lui décerner le Prix, elle a demandé derechef pour l'Année 1776.

Quelles ſont les maladies dans leſquelles la Médecine agiſſante eſt préférable à l'expectante, & celle-ci à l'agiſſante? A quels ſignes le Médecin reconnoit qu'il doit agir ou reſter dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remédes ?

II. Ces queſtions bien diſcutées (1.) hâteront, comme le fait obſerver M. MARET (*a*), la révolution qu'on eſt dans le cas de prévoir, & qui doit ramener la Médecine à une méthode uniforme. Ce ne peut être que ſur le réſultat des obſervations & des expériences, répétées par des Médecins qui ont ſuivi les traces d'*Hippocrate*, qu'on pourra établir cette méthode, en faire un corps de doctrine, d'après lequel on puiſſe avec ſécurité entrer dans la pénible carrière de la Médecine pratique, & travailler avec ſuccès.

III. J'ai longtems héſité, ſi j'oſerois entreprendre un ouvrage auſſi conſidérable. L'eſpoir de quelques ſuffrages, m'a déterminé à fournir cette carrière, hériſſée d'épines, dans laquelle l'eſprit d'humanité & le deſir d'être utile à la ſociété, m'ont ſoutenu ; ſemblable, en cela, à ces Médecins, qui ſacrifient tous les jours leurs momens précieux pour le bien-être des hommes, en les partageant entre l'étude de leurs maux, & les ſoins

(*a*) Journal de Méd. tom. 38. pag. 93.

ſalutaires qu'ils leur donnent dans leurs maladies.

IV. Cette matiére (1. 2.) eſt ſans contredit une des plus intéreſſantes qu'on ait encore propoſée, une matiére tout-à-fait neuve, dont la diſcuſſion paroiſſoit impoſſible à l'Auteur de la Médecine expérimentale (M. THIERY), quoiqu'il ſemblât la deſirer (*a*), & que depuis le tems d'*Hippocrate* juſqu'aujourd'hui, les Ecrits des vrais Médecins obſervateurs n'aient ceſſé de la préſenter aux yeux de ceux qui ont étudié l'art de guérir : mais ce qui regarde cette matiére, cette méthode uniforme (2), y eſt ſi épars & ſi confuſément mêlé, que pour en tirer un avantage réel & facile, il faut le ſéparer de ce qui peut obſcurcir la vérité, & en former un tableau qui ſoit celui de la nature, d'après lequel on puiſſe, pour me ſervir des expreſſions de M. THIERY (*b*), *former un plan de conduite, irrévocable dans tous les ſens & pour tous les tems, qui puiſſe faire face à tout : qui ſoit un réſultat fidéle de ce que le raiſonnement le plus ſévére éléve ſur les obſervations les plus ſûres, en ſe rendant uniquement à la voix de la nature & des viciſſitudes ſurprennantes dont elle frappe les yeux les moins prévenus.*

V. C'eſt donc en ſe rendant attentif à la voix de la nature, qu'on peut tracer cette méthode uniforme (4), ſi juſtement deſirée, & c'eſt par l'obſervation des phénomènes, qui forment ſon langage, qu'on peut parvenir à comprendre ce qu'elle exige. En effet, tantôt les ſymptomes, les accidents de la maladie nous diſent : la nature eſt

(*a*) Médecine expérimentale. pag. 34. 35. (*b*) Id. ibid.

dans un état actif, & son travail produira la révolution, qui doit faire cesser le désordre de l'œconomie animale; tantôt ils nous annoncent que la nature est trop foible pour surmonter les obstacles que les causes de la maladie opposent à ses efforts; tantôt enfin, que l'énergie excessive de cet agent, va rendre pernicieux ses efforts même, & la plus simple réflexion fait sentir au médecin, que tantôt il doit rester spectateur du combat de la nature contre la cause morbifique, & tantôt exciter ou modérer ses efforts, ou attaquer directement l'obstacle qui les détermine.

VI. Pour parvenir donc à la solution des questions importantes (1.), proposées par l'Académie, il faut d'abord se former une idée juste de ce que les Médecins appellent la Nature, & ce n'est qu'après s'être rendu raison de ce qu'on peut attendre de ses efforts, qu'il sera possible de déterminer les maladies & les circonstances dans lesquelles il faudra agir ou rester dans l'inaction. Aussi diviserai je ce Mémoire en quatre parties. L'activité & l'inactivité de la Nature dans les maladies, feront le sujet de la premiére; je tacherai dans la seconde de déterminer les maladies & les tems des maladies, dans lesquelles le Médecin doit agir ou rester spectateur. Dans la troisiéme, j'indiquerai les signes auxquels le Médecin reconnoitra qu'il doit être agissant ou expectant. Des Aphorismes réunis, sous le titre de *Corollaires*, formeront la quatriéme, termineront cet Ouvrage, & présenteront le résumé de tous les principes que j'aurai exposés ou développés.

PREMIERE PARTIE.

De l'activité & de l'inactivité de la Nature dans les maladies.

VII. LA découverte de l'activité ou de l'inactivité de la Nature, fut le premier pas que la Médecine fit vers la perfection. Il falloit le génie d'*Hippocrate*, pour appercevoir cette vérité, à travers la foule des phénomènes qui caractérisoient les maladies. L'obſervation la plus réfléchie lui révéla ce ſecret important, & c'eſt par ſon heureuſe application, que ce grand homme eſt parvenu à former, de la Médecine un art dont les principes ſont ſûrs, invariables, & que leur étude, toujours difficile, paroit autoriſer à regarder comme conjectural.

VIII. Auſſi, tous les Médecins qui ſe ſont diſtingués par leur ſageſſe, ont-ils pris *Hippocrate* pour guide, & ſe ſont-ils, comme lui, attachés à obſerver la marche de la Nature, à obéir à ſa voix, à prendre la route que leur traçoient ſes efforts ou ſes écarts.

IX. Ils ont reconnu avec ce Prince de la Médecine, que la Nature eſt l'agent qui maintient & répare les principes de la vie; qu'il ſe ſouléve contre ce qui trouble les fonctions de l'œconomie animale; qu'il ſoutient le combat qu'il a livré à l'ennemi qui l'opprimoit, juſqu'à ce qu'il ſoit victorieux ou vaincu. C'eſt dans ſes efforts ſalutaires, que les Médecins ont trouvé des reſ-

ſources qu'ils n'avoient quelquefois ni prévues, ni pu procurer.

X. STAHL & ſes ſectateurs ont regardé ce travail (9), comme une faculté de notre ame (*a*), comme ſi elle veilloit aux déſordres de la machine, & s'oppoſoit aux violents aſſauts qu'elle eſſuïoit. Cependant Mr. ZIMMERMANN (*b*) ne reproche point tant cette erreur à STAHL, qui ſelon lui, ne regardoit l'ame que comme le principe vital du corps organiſé, qu'au célèbre SAUVAGE, qui conſidéroit les efforts de la Nature, comme l'ame qui exerce ſon énergie ſur le corps, pour la conſervation de l'être individuel. Sans s'étendre ſur les raiſons qui prouvent le contraire, une ſeule réflexion ſuffit pour le contredire & improuver le ſentiment erronné de ce Sçavant: c'eſt que l'ame eſt ſubordonnée aux mouvements de notre corps, qui ne ſont point volontaires, & où elle eſt dans un état de paſſibilité (*c*).

XI. Nous ne prétendons point comme eux (10.), que cette eſſence immortelle, nous ſauve ainſi du danger, dans les maladies graves: nous reconnoiſſons avec les célèbres Médecins de ce ſiécle, que c'eſt *aux mouvements intérieurs, ſenſibles & fréquemment répétés, du cœur, du ſyſtême artériel & des nerfs, ſuſcités preſque toujours par des êtres irritants, qui troublent l'équilibre établi entr'eux & les fluides qu'ils meuvent, & dont,*

(*a*) JUNCKER, Conſpe& Thcrap. præfat. HAHL, pag. 8
(*b*) ZIMMERMANN, Exper. en Méd. tom. 1. pag. 152
(*c*) Id. ibid. pag. 155

ſelon ZIMMERMANN, *le fluide nerveux eſt la cauſe immédiate* (*d*), qu'il faut accorder l'avantage du combat (*e*); mouvements qui ne ſe ralentiſſent que lorſque le calme & l'harmonie ſont rétablis dans les fonctions vitales, animales & naturelles. Telle eſt la nature, terme dont ſe ſervent les Médecins, pour exprimer ce qui ſe paſſe dans l'individu, ſoit en ſanté, ſoit dans la maladie.

XII. Cette Nature (11.), conſidérée dans l'état de la ſanté la plus parfaite, où ſa marche réguliére & nullement troublée par des cauſes phyſiques ou morales conſtituë l'intégrité de la vie, eſt l'aggrégat de tout ce qui a formé l'homme, le fait naître, le fait vivre, croître, décroître & mourir (*f*). On trouve en elle une *puiſſance conſervatrice*, tant qu'elle ne préſide qu'à l'harmonie & à l'entretien des fonctions du corps organiſé, & une *puiſſance défenſive*, quand quelque cauſe irritante vient troubler l'équilibre, qui doit exiſter entre les ſolides & le cours des humeurs homogènes de notre individu. Tel eſt l'ouvrage admirable & la loi du Créateur, qui, en formant l'homme, a donné à ſes organes vitaux, cette force, cette activité, cette puiſſance de ſe conſerver & de ſe défendre contre ce qui porte atteinte à la vie.

XIII. La *puiſſance conſervatrice* de la Nature

(*d*) Id. ibid. (*e*) HOFFM. Méd. raiſon. De la Thérap. tom. 8. pag 117. traduction Françoiſe. (*f*) Natura eſt aggregatum omnium, quibus homo formatur, vivit, naſcitur, creſcit, decreſcit & deniquè moritur.

s'offre tous les jours à nos yeux. On ſait que la ſanté court chaque jour les riſques d'être troublée, ſi, cette nature par ſa ſurveillance ne la mettoit à l'abri des dérangemens ſenſibles & inévitables. Je ne parle pas de l'action conſtante & réguliére de cet agent, par laquelle il favoriſe l'accroiſſement, & entretient la vie, au moien des ſécrétions & des excrétions, ſans laquelle l'ordre, l'harmonie, l'équilibre, établis par le Créateur dans l'œconomie animale, s'évanouiroient bientôt, & une foule de maux viendroient préparer, & peut-être conſommer la ruine de l'homme le plus néceſſaire : mais j'entends ſon activité bienfaiſante avec laquelle elle travaille à prévenir des maladies plus ou moins funeſtes, par des évacuations ſenſibles, qu'elle ſollicite & qu'elle procure : c'eſt ainſi que par le flux menſtruel, ou hémorroïdal, par une hémorragie du nez, par une hémopthyſie même, elle met le calme dans les fonctions animales, qui ſeroient dérangées par la ſurabondance du ſang. C'eſt ainſi, que ſi le corps eſt ſurchargé de ſérofités plus ou moins acres, il arrive un rhume de cerveau, ou de la gorge, une toux humide, & d'autres affections catharrales (*g*) & rhumatiſmales, qui font ſortir beaucoup de ſérofités plus ou moins muqueuſes. J'ai vû pluſieurs fois dans une perſonne déjà âgée, & qui avoit eſſuïé une violente attaque d'apoplexie, ſurvenir tout-à-coup, & avec abondance, une excrétion de ſérofités, telle qu'on obſerve dans un enchifrénement & dans un *Bronchus* le plus fâcheux : cette excrétion, qui excitoit même une toux im-

(*g*) HOFFM. ibid. 145. 146. 148.

portune, duroit quatre à cinq heures, & ſe calmoit enfin par l'uſage des adouciſſans. Ceci arrivoit, ſans que le malade eût été expoſé aux cauſes qui retardent ou ſuppriment la tranſpiration inſenſible.

C'eſt par la même raiſon, qu'une ſurabondance de ſéroſités acres, bilieuſes & ſalées, produit ſouvent, quelquefois tous les mois, tantôt un cours de ventre, par lequel on évite une maladie, tantôt une ſueur copieuſe, qui, dans l'été, arrive preſque toutes les nuits, & même quelquefois pendant l'hiver, quand on a été expoſé aux cauſes qui dérangent l'inſenſible tranſpiration, ou qu'on a pris dans un repas trop de ſubſtance nourriciére (*h*). La Nature décharge ainſi le ſang de ſes impuretés & de ſa ſurabondance : ou c'eſt un flux abondant d'urine, qui, dans les mêmes circonſtances, ſpécialement dans les ſaiſons froides, entraine cet amas d'humeurs excrémentitielles, qui deviendroient bientôt une cauſe capable de porter du trouble dans l'œconomie animale. On obſerve enfin chez quelques-uns une ulcération ſpontanée, à l'une ou l'autre des extrémités, une dartre farineuſe, ſur-tout aux perſonnes âgées. On voit la gâle, des éruptions éréſipélateuſes & d'autres efflorescences, la croute de lait chez les enfans, &c. produits par la Nature pour purifier le ſang. Quelquefois ce ſont des pertes blanches, chez les femmes d'un tempérament pituiteux, des flux hémorroïdaux glaireux chez celles-ci, ainſi que chez les hommes qui pechent par le relâchement des fibres : chez tous, c'eſt une toux humide,

(*h*) Hippocr. Aph. 41. Sect. 4.

qui fatigue plus en hiver que dans la bonne ſaiſon. Enfin, c'eſt quelquefois la goutte, qui attaque les viellards, & leur aſſûre une longue vie (*i*).

XIV. Il faut, dit HOFFMANN, regarder comme un bienfait de la Nature, & comme une marque de ſa force, les vomiſſemens qu'elle procure promptement, quoiqu'avec des ſymptomes allarmans, quand l'eſtomac eſt rempli d'une grande quantité d'alimens, ſur tout malſains, cruds ou à demi-cuits. On voit les enfans à la mamelle, vomir ſouvent, & conſerver leur ſanté (*k*): de-là le proverbe; *Enfant jettant, enfant bien venant.* Ajoutons à ceux-là, les vomiſſemens, dûs à la ſaburre acide, glaireuſe, ou putride, ou bilieuſe, le *Cholera morbus* même, qui ceſſent ſans d'autres dérangemens conſécutifs, dès qu'il n'y a plus rien qui agace & ſouléve l'eſtomac, & laiſſent la perſonne en parfaite ſanté. Ne peut-on point mettre au nombre de ces vomiſſemens, ceux qu'on obſerve les premiers mois de la groſſeſſe, & après leſquels la femme eſt à ſon aiſe & mange à ſon ordinaire?

XV. Telle eſt la Nature (12. 13. 14.), vuë du côté de ſon action *ſurveillante* & *conſervatrice*: mais ſi les cauſes, dont elle travaille à prévenir les effets, ont trop d'énergie pour qu'elles puiſſent

(*i*) Quid podagra, niſi naturæ providentia ad depurandum ſenum ſanguinem atquè ad expurgandum corporis profundum, ut cùm Hippocrate loquamur. SYDENHAM.

(*k*) HOFFMAN. ibid. pag. 141.

être facilement & tranquillement détruites : au calme qui conſtituoit la ſanté, ſuccède un trouble pendant lequel l'activité de la Nature ſe déploïe ; ou ſon inertie annonce l'oppreſſion de ſes forces, l'état paſſif où les cauſes morbifiques l'ont reduite. C'eſt en la conſidérant ſous ce point de vuë, qu'on reconnoit avec *Hippocrate* & ſes Sectateurs, combien il eſt intéreſſant d'obſerver ſes mouvemens, ſa *puiſſance défenſive*, pour ſe diriger dans le traitement des maladies.

XVI. L'obſervation fait voir en effet que ſi dans les maladies aiguës, la Nature guérit par ſes ſeules forces, ſouvent il faut l'aider, quand elle eſt en défaut, ſoit par excès, ſoit par défaut d'activité. Dans l'un & l'autre cas, le Médecin doit ſe comporter différemment envers ſon malade ; ſans quoi, ſemblable à ceux qui veulent toujours agir, comme ſont les méthodiſtes, ou tels que les dogmatiſtes, trop ſouvent ſpectateurs oiſifs du combat de la Nature, il ne peut qu'errer. Ceux-ci toujours expectants, laiſſent échaper le moment de placer à propos un moyen efficacement curatif ; & ceux-là, preſque toujours agiſſants, ne peuvent éviter de troubler l'ouvrage de la Nature, & de la dérouter dans les évacuations ſalutaires qu'elle ménage.

XVII. Tout ce qui ſe paſſe dans les maladies aiguës, ſont des efforts de la Nature (11) pour ſubjuguer la matiére morbifique, & la rendre propre à enfiler l'un ou l'autre des couloirs, par leſquels elle cherche à l'évacuer. Ces efforts ſont conſtants & réguliers dans preſque toutes les ma-

ladies. La formation du pus, les périodes de la petite vérole, de la rougéole, le retour des paroxiſmes des fiévres intermittentes, &c. ſont des faits qui viennent à l'appui de cette aſſertion (*l*).

XVIII. Le réſultat de ces mouvemens (11.17.), c'eſt la coction de la matiére morbifique : mêlée confuſément avec les humeurs, elle eſt un être irritant, qui ne peut longtems rouler dans les vaiſſeaux, ſans que le cœur ne ſe révolte de l'impreſſion qu'il porte ſur les nerfs, ou de la réſiſtance qu'il oppoſe au cours du ſang qui en ſort à chaque inſtant. Il en eſt aſſez irrité pour redoubler ſes mouvements & ceux de ſes vaiſſeaux, augmenter la force de la circulation, la ſécrétion des eſprits animaux, qui ſervent à redoubler ſes ſyſtoles & ſes diaſtoles. Cet être irritant eſt porté lui-même à l'origine des nerfs. Il peut en réſulter une fiévre aiguë, telle que la fiévre lente nerveuſe, la miliaire, qu'on ſait être plus nerveuſe qu'humorale (*m*).

XIX. On ſent delà (18.) d'où partent les premiers dérangemens de la ſanté, dès qu'on eſt menacé d'ue fiévre aiguë. Les friſſons, l'abbatement, les laſſitudes ſpontanées, la douleur qu'on reſſent à la tête, les maux de reins, les courbatures, &c. la fiévre, ſes redoublemens, chaque pulſation répétée des artères, la moindre exacerbation,

---

(*l*) Conformité de la Médecine des Anciens & des Modernes, pag. 41. 42. (*m*) Journal de Méd. tom. 23. pag. 336.

ſont autant de coups que porte la Nature ſur l'humeur hétérogène. En la pouſſant chaque fois par les diviſions infinies & très déliées des vaiſſeaux, elle la diviſe, elle la broïe. C'eſt une ariétation continuelle contre les angles des diviſions des vaiſſeaux. C'eſt une trituration qui ne ceſſe point, un mouvement de rotation des molécules ſanguines, d'où il réſulte une atténuation des ſucs peu analogues aux ſucs animaux. Ceux qui ne ſont point encore animaliſés, s'animaliſent. C'eſt ainſi que s'aſſimile l'humeur morbifique, avec les fluides homogènes; ceux qui ſont épais, viſqueux, perdent de leur épaiſſiſſement, & deviennent propres à paſſer par les couloirs. C'eſt la principale coction qu'on attend, ſur-tout dans les fiévres *phlogiſtiques ſimples*. Ceux qui ſont acres & piquans, s'inviſquent & s'enveloppent dans l'humeur muqueuſe & balſamique, & paſſent enfin par les conduits excrétoires des ſéroſités, avec leſquelles elle a plus d'affinité, ſoit par les pores exhalans de la peau, de la membrane interne des inteſtins, ſoit par les couloirs des reins, de la ſalive même, comme je l'ai obſervé quelquefois (*n*). On voit ces évacuations ſurvenir & terminer les fiévres putrides, les malignes, les éruptives, ſpécialement, quand elles dépendent du dérangement de l'inſenſible tranſpiration, d'une bile épanchée dans le ſang, d'un miaſme, &c.

XX. On voit que dans ce conflit de la Nature (19.), les forces de la circulation & des nerfs, toujours irritées, ſont portées à un dégré bien

(*n*) CLERC, Hiſtoire de l'homme malade. tom. 1. pag. 67.

haut d'intenſité. L'oſcillation générale augmente, en raiſon de l'irritation. Juſques-là, dit M. CLERC (*o*), & dans cet état, la circulation reſſemble à un torrent. L'action & la réaction ſont égales. La Nature vigoureuſe eſt en priſe avec un ennemi qui n'a encore rien perdu de ſes forces : mais attendons le 7e. le 9e. 11e. & 14e. jour de la maladie, à proportion de l'abondance, de l'acrimonie de l'humeur morbifique, des forces innées du malade, & ſelon les ſaiſons de l'année, le génie de l'épidémie ; la matiére irritante, plus atténuée, eſt émouſſée, la fougue des humeurs eſt moins impétueuſe. La commotion diminuée permet bientôt une ſéparation prochaine, une dépuration de la maſſe des humeurs ; elle ne tarde guères, parceque la coction eſt plus ou moins faite. Alors les fluides coulent plus aiſément & plus tranquillement : l'équilibre renait. Dans ce période, le trouble a fini par une criſe, ou par des criſes imparfaites & ſucceſſives ; les forces de la vie ſe rapprochent de l'état naturel ; les viſcères accablés ſe relevent, & la convaleſcence eſt à ſon aurore.

XXI. C'eſt donc au moment que l'humeur hétérogène eſt domptée, que la Nature reprend le deſſus (20.). Elle n'y parvient point, ſans qu'avant le calme, il ne ſurvienne un nouveau trouble (*p*), une plus forte agitation dans le cours des humeurs, un redoublement de fiévre plus vif, quelquefois allarmant, & qui n'en impoſe qu'à ceux qui ne connoiſſent point les ſignes

(*o*) Id. ibid. (*p*) Nox quæ præcedit criſim eſt ſemper gravis. HIPPOCR. Aph. 13. Sect. 2.

qui annoncent une criſe. Enfin c'eſt le moment où la Nature va porter les derniers coups. Cette commotion générale du ſyſtême artériel & des nerfs (11.), eſt bientôt ſuivie de quelque évacuation ſenſible (19.), & l'on obſerve aſſez qu'elle ſe fait par des voies vers leſquelles il y a moins de réſiſtance, comme ſont les plus éloignées de l'action centrale, & les moins eſſentielles à la vie (*q*).

XXII. C'eſt de cette évacuation (21.) que dépend la dépuration du ſang, qui, ſi elle eſt complette, plus ou moins abondante, fait une criſe parfaite, néceſſaire dans les grandes maladies, pour éviter les rechûtes (*r*). Il arrive qu'elle ne ſe fait que par repriſe, en raiſon de l'abondance de l'humeur morbifique, & des forces & du tems qu'à dû emploïer la Nature pour la ſubjuguer.

Si l'évacuation critique arrive le 7e. & ne juge pas la fiévre, il en arrive de nouvelles le 9e. le 11e. le 14e. &c. alors les accidents vont en diminuant, juſqu'à ce que la dépuration ſoit parfaite. C'eſt toute autre choſe, quand la cauſe eſt legère. Le ſoulévement de la Nature eſt proportionné. La matiére hétérogène s'aſſimile aiſément (19.) au reſte des ſucs animaliſés, & devient homogène. C'eſt alors une maladie terminée par réſolution. Il y a peu ou point d'évacuation ſenſible, quelques moiteurs.

XXIII. De cette évacuation critique (22.),

(*q*) Clerc, ibid. (*r*) Quæ poſt criſim relinquuntur recidivam facere ſolent. Hipp. Aph 12. Sect. 2.

qui ne ſe fait que par repriſe, réſultent abſolument ces criſes imparfaites, ſi communes aujourd'hui, quand la Nature eſt troublée dans ſes opérations, quand ſes forces ſont diminuées & foiblement réactives ſur une humeur morbifique, fortement réſiſtante aux premiers aſſauts qu'elle lui livre. C'eſt à quoi l'on peut attribuer les plaintes injuſtes de quelques Médecins, ſur la rareté des criſes dans nos climats. Ils les obſerveroient mieux, ſi moins agiſſants, ils accordoient plus à la Nature, & moins à eux-mêmes.

XXIV. La marche de la Nature eſt aſſez conſtante & uniforme dans l'opération des criſes (22.). Les maladies inflammatoires *pures*, les fiévres intermittentes, ſe terminent communément par des ſueurs copieuſes. Dans celles dont l'inflammation intéreſſe la poitrine, il s'y joint une expectoration plus ou moins abondante de l'humeur morbifique, retardée & retenue dans les poumons par l'éréthiſme fébrile. Juſques-là elle n'avoit pû en être ſéparée, ſans une coction manifeſte. Il avoit fallu lever ou diminuer l'engorgement inflammatoire, avant qu'elle pût être ſoumiſe au travail de la Nature. Cet état eſt toujours un tems d'irritation, auquel ſuccède enfin celui de coction & d'excrétion. Les fiévres aiguës, dûës à l'abondance d'un ſang pur, ou trop raréfié, de la claſſe des ſynoques ſimples ou putrides de BOERRHAAVE, cédent aſſez ſouvent à une hémorrhagie du nez, quelquefois à l'irruption des régles chez les femmes, au flux hémorroïdal chez l'un & l'autre ſexe. La ſueur termine aſſez ordinairement ces fiévres, ſi l'hémorragie n'a pas lieu. On a vû

cette

cette criſe juger la fiévre ardente. Chez quelques perſonnes, on a vû ces fiévres finir par des dépôts ſur les glandes parotides, maxillaires, &c. La criſe des fiévres putrides-malignes, bilieuſes ou non, ſe fait preſque toujours par les ſelles. Celles qui ſont mixtes ſe jugent par les ſueurs & les évacuations alvines. Les inflammatoires *impures* ont une criſe particuliére. Tantôt c'eſt une éruption variolique, éréſipélateuſe, ſcarlatine; tantôt c'eſt la rougéole, la miliaire rouge ou criſtalline, &c. On a vû le vomiſſement, un *cholera morbus* terminer heureuſement les putrides eſſentielles; cette criſe cependant appartient plus aux putrides-bilieuſes: je l'ai obſervée pluſieurs fois.

XXV. Si ces couloirs (24.) ne ſuffiſent pas à la Nature, ou n'obéiſſent pas à ſes efforts, elle ſait trouver des reſſources, que l'art ne peut guéres procurer ſans ſon ſecours. Le tiſſu cellulaire eſt pour elle un réſervoir, vers lequel elle pouſſe elle-même le reſte de l'humeur morbifique, qui a réſiſté longtems à ſon action, ou n'a pas pû enfiler la route étroite des couloirs. C'eſt alors qu'elle procure ces dépôts purulents, où le pus eſt formé preſque auſſitôt qu'il y eſt dépoſé. On doit ici rapporter ces dépôts laiteux, que la Nature n'a pû éviter par des évacuations quelconques, parce que la matiére laiteuſe eſt preſque toujours difficile à ſubjuguer, & qu'elle eſt d'une nature à ſe réproduire, ſemble-t-il, pendant le cours de la maladie. N'eſt-ce point à cette réproduction qu'on doit attribuer la longueur de ces maladies, dues à cette cauſe (*a*)? Enfin les dépôts gan-

(*a*) L'affluence journaliére du chile dans le torrent de

gréneux, qu'on obſerve dans les fiévres malignes-peſtilentielles, ſont ſouvent les effets d'une Nature victorieuſe, dont les effo ts ont dû aboutir à dépoſer dans le tiſſu cellulaire, dans celui de la peau & à ſa ſuperficie, cette humeur acre & corroſive, qui n'a pû être aſſez atténuée pour ſe confondre avec la matiére des ſelles, des urines ou des ſueurs. Alors, ſemblable à celle qui conſtitue la cauſe des fiévres éruptives, dont le génie eſt de ſe porter & de s'arrêter aux glandes cutanées, à la derniére diviſion des vaiſſeaux où elle forme des phlictènes, des puſtules qui ſe deſſéchent ou ſuppurent (24.). elle forme des tâches pétéchiales, qui dans certaines épidémies, ſont critiques. J'ai obſervé, pluſieurs fois dans une fiévre épidémique, que quelques perſonnes de la claſſe des pauvres, réduites à la derniére miſére, étoient couvertes de tâches pétéchiales, dès les premiers inſtants, quelquefois le jour avant celui où devoient paroître les ſueurs, évacuation qui arrivoit conſtamment le 7e. jour, & ſe répétoit le 5e. ou le 7. d'une rechûte, qui avoit lieu, dix

---

la circulation & l'analogie qu'il a avec le lait, avec lequel il ſe mêle néceſſairement dans le cas d'un lait répandu, peut être une cauſe ſuffiſante de la prolongation & de l'opiniâtreté de cette maladie. Dans ce cas, chaque nouveau chile devient lait, en s'uniſſant plûtôt, par une loi d'une affinité particuliére, à celui qui eſt épanché, qu'au reſte des humeurs. Il groſſit ainſi la premiére cauſe, & ſemble ſe perpétuer. Il faut alors bien des efforts de la part de la Nature, pour qu'elle puiſſe s'en rendre maîtreſſe & la dompter. M Tissot, dans ſon *Eſſai ſur les maladies des gens du monde*, pag. 86., eſt le premier qui paru être de ce ſentiment, ſur les effets de l'analogie du lait avec le chile, dans la maladie en queſtion.

jours enſuite de la premiére criſe. Les apthes blanches, qui ſurviennent dans l'état des fiévres putrides malignes ſont encore de la claſſe de ces méthaſtaſes.

XXVI. Dans toutes ces circonſtances (24. 25.), la Nature n'eſt pas toujours maîtreſſe d'opérer des criſes. Quelque ſoit ſon énergie, ſes efforts ſont quelquefois trop vifs, trop impétueux, parceque, ou la moindre cauſe la ſouléve trop promptement & avec trop d'agitation, c'eſt ce qui arrive chez des perſonnes, dont le genre nerveux eſt ſenſible & trop irritable, ou l'humeur étrangère eſt trop abondante, trop ſeptique, trop viſqueuſe, trop fixée ſur une partie ou un viſcère, pour céder à des mouvements réguliers & moins actifs. Alors il faut, de toute néceſſité, conſidérer la Nature active d'une part, paſſive de l'autre. Elle y eſt paſſive, parce que les parties organiques, ſur leſquelles l'humeur morbifique s'eſt jettée, ont perdu leurs mouvements réactifs, qui, par l'excès d'engouëment des vaiſſeaux, ne peuvent correſpondre aux efforts ſalutaires de la Nature. Ces efforts, dans cette derniére circonſtance, ſont trop violents. Ils ne contribuent qu'à accélérer la deſtruction de l'individu. Il arrive cependant quelquefois dans les maladies inflammatoires *pures*, que la Nature, laiſſée à elle-même, prend le deſſus ſur la matiére morbifique. Son travail aboutit à la mettre hors d'état de nuire: il la ſépare du reſte des humeurs par la rupture des petits vaiſſeaux, où elle s'étoit arrêtée, après avoir opéré une ſuppuration, eſpéce de coction, dont la criſe doit ſe faire par la rupture ou l'ou-

verture du dépôt purulent. Sans quoi, on doit s'attendre à d'autres troubles, ou, il ſe fait une heureuſe méthaſtaſe.

XXVII. Tel eſt (26.) l'état de la Nature dans ces maladies véhémentes, aiguës, très-aiguës, où, ſi l'on ne la rétablit pas dans ſa ſimple activité, qui puiſſe travailler à ſubjuguer la matiére morbifique & à en dépouiller la maſſe des humeurs, elle ne ſera rien moins que victorieuſe. Il eſt des cauſes cependant, qui ne cédent qu'avec peine à ſes efforts. On pourroit dire que le principe de la vie eſt lui-même dans un état de paſſibilité funeſte. C'eſt ce qui ſe voit dans les fiévres malignes, peſtilentielles, & dans les maux de gorge gangréneux, où les jours critiques ont ſi peu d'empire, qu'on n'obſerve guères une criſe parfaite; où l'on ne guérit qu'autant que le principe vital réprend toute ſon activité bienfaiſante. La Nature alors a beſoin des ſecours de l'art, pour pouvoir dompter la ſepticité de l'être irritant & deſtructeur, contre lequel elle ne peut emploïer aucune de ſes reſſources ordinaires, parcequ'il enléve aux organes & leur énergie & leur activité.

XXVIII. Ces conſidérations (20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27.) nous demontrent évidemment, que la marche de la Nature eſt preſque toujours la même; que ſes efforts ſalutaires ſont tantôt trop impétueux & trop précipités, tantôt trop lents & peu actifs, quelquefois uniforme; qu'ils ſont ſouvent traverſés par des circonſtances fâcheuſes

(*b*), par des cauſes indeſtructibles, qu'on ne peut ni corriger, ni expulſer. Telle eſt cette fiévre, qui ſurvient aux apoplexies, dont la cauſe eſt, ou l'épanchement de quelque liqueur dans les ſinus du cerveau, ſur les membranes qui l'enveloppent, ou une concrétion quelconque qui le comprime & interrompt le libre cours des eſprits animaux. Alors, après l'abolition du ſentiment & du mouvement, la Nature emploïe ce qui lui reſte de forces pour lever l'obſtacle, mais inutilement. Ses efforts ne ſont victorieux, que lorſque la matiére morbifique, plus ou moins interceptée par ſon abondance ou ſon épaiſiſſement, dans les vaiſſeaux du ſecond genre, peut être aſſez atténuée pour réprendre le cours ordinaire du ſang. C'eſt alors une réſolution parfaite d'une ſorte d'engorgément inflammatoire de la ſubſtance du cerveau. C'eſt ce qu'on obſerve dans ces hémiplégies ſanguines, dont le cours a du rapport à ces fiévres inflammatoires de 14. ou 20. jours (*c*), où l'on obſerve des ſignes de coction dans les urines & les ſelles, où les jours critiques ont lieu & doivent être obſervés. Après cette réſolution manifeſte, totale ou partielle, on voit renaître les fonctions plus ou moins abolies; elles rentrent dans l'ordre naturel; & ſi leur rétabliſſement n'eſt point parfait, il l'eſt du moins aſſez pour faire

(*b*) De Boissieu, Diſſertat. ſur les rafraichiſſ. & les échauff pag. 2.

(*c*) Mr. Le Roi a reconnu cette affection, qu'il appelle fiévre hémiplégique, dont le cours eſt vraiment celui d'une fiévre aiguë, ſuivie ſouvent de la paralyſie, qui ſe diſſipe quelquefois inſenſiblement. Voyez ſes mêlanges de phyſique & de médecine. pag. 76. 183. 184. 185.

juger que l'obſtacle eſt levé. Il en eſt de même des convulſions, auxquelles on voit la fiévre ſurvenir, au bien-être du malade.

XXIX. Il réſulte de ce que nous avons dit juſqu'ici (9. juſq. 28.) que la Nature plus ou moins active, eſt toujours le principal agent dans les maladies aiguës; que l'impuiſſance de ſes efforts dans certains cas (28.), nous enſeigne que, quand l'humeur eſt fixe, inamovible, on ne peut la chaſſer, ni par les vomitifs, ni par les purgatifs; qu'ainſi, comme le dit Mr. CLERC (*d*), les remèdes qu'on emploïe dans ces cas, agiſſent ſur les parties ſaines qu'ils affoibliſſent, ſans rien diminuer des effets du mal; que le Médecin doit régler ſes opérations ſur celles de la Nature; qu'il doit la laiſſer agir, ſi elle ſe ſuffit à elle-même, modérer ſes efforts, s'ils excédent, les ſeconder, s'ils ſont foibles, les diriger, s'ils ne vont point au vrai but; que les maladies aiguës ont une coction, qui ſe fait plus ou moins promptement, & qui eſt le préliminaire de la criſe, ſans laquelle la maladie ne peut ſe terminer heureuſement. De-là on reconnoit que les évacuations, qui ſe font dans le commencement, ſont toujours ſymptomatiques, ſuſcitées par un ſurcroit d'irritation de la Nature, & conſéquemment preſque toujours nuiſibles; que celles au contraire, qui ſuccédent au travail d'une parfaite coction, ſont ſalutaires & mettent le malade dans une vraie ſécurité.

XXX. Le tems auquel la Nature victorieuſe

(*d*) Ibid. pag. 78. 79.

ſe débarraſſe de ce qui la gêne dans ſes fonctions, & contre lequel elle s'étoit ſoulévée, eſt toujours le plus haut dégré de la maladie : c'eſt alors qu'elle achève l'ouvrage de la dépuration : c'eſt alors ſurtout qu'un Médecin doit la reſpecter. Le trouble critique eſt à ſon comble. Il va ceſſer. Les égouts s'ouvrent. L'humeur étrangère paroit, s'échappe & coule abondamment (20.).

XXXI. Les maladies aiguës ne ſont pas les ſeules ſubordonnées à l'activité de la Nature : il en eſt des chroniques, qu'on peut appeller *actives*, parce qu'on obſerve que la Nature n'a guères perdu de ſa vigueur, qu'elle cherche par quelque criſe à ſe débarraſſer de la matiére qui l'incommode & qu'elle emploïe toutes ſes forces, ſans leſquelles l'art ſeroit en défaut. Tels ſont la goutte, le rhumatiſme, les maladies de la peau. Telles ſont ces apoplexies, ces hémi-paraplégies, ces convulſions, duës à une cauſe froide & amovible, contre laquelle la Nature ſe ſoulève, excite des mouvements fébriles, qui ſont des preuves de ſon activité. Telles peuvent être encore ces hydropiſies, qui ſurviennent à des ſujets robuſtes, pleins de feu, d'une bonne conſtitution, & que par négligence ou autrement, on abandonne aux ſoins de la Nature. On ſait que le volume des eaux, accumulées dans l'hydropiſie aſcite, diſtend extraordinairement le bas-ventre : on les a vues ſe fraïer un paſſage par le nombril & s'écouler. Le bas ventre reprend ſon état primitif & les fonctions ſe rétabliſſent. Telle eſt encore celle qui ſe termine par des évacuations ſpontanées (*e*), comme je l'ai

(*e*) Si a Leucophlematiâ detento, diarrhea ſuperve-

obſervé. Longtems après que le malade eût abandonné les remèdes, il ſurvint des ſelles, des ſueurs & des urines copieuſes, & il ne tarda pas à ſe rétablir. On en voit encore un exemple dans le Journal de médecine, rapporté par Mr. Moublet (*f*).

XXXII. On doit mettre au nombre des maladies chroniques *actives*, les vapeurs hyſtériques-hypochondriaques, la ſuppreſſion des mois, des hémorroïdes. Ici la Nature réproduit le flux hémorroïdal, quelquefois elle ſuſcite par haut & par bas, des évacuations d'humeurs atrabilaires, comme dans la maladie noire, ſpécialement, quand l'obſtruction de la râte & du ſyſtême de la veine-porte eſt portée à ſon comble : là, l'écoulement menſtruel reparoît & calme tous les maux que la ſuppreſſion ou la diminution des régles avoit cauſés; ou il ſurvient une hémorragie du nez, une hémopthyſie périodique, des vomiſſements, des piſſements de ſang, quelquefois les vaiſſeaux hémorroïdaux ſe gonflent & coulent avec ſoulagement.

XXXIII. Que n'arrive-t'il pas quelquefois dans la mélancolie & la manie, par les ſeuls efforts de la Nature ? Celle-ci après avoir réſiſté à tous les remèdes, céde quelquefois aux varices, au flux hémorroïdal, à la dyſentérie, à une grande hémorragie : ou, la fiévre tierce, la quarte, &c., vient à propos, pour lever les obſtacles : il en

---

niat vehemens, ſolvit morbum. Hippocr. Sect. 7. Aph. 29

(*f*) Journal de Méd. tom. 12. pag. 189.

eſt de même de celle-là, où on a encore obſervé que des évacuations-noires-atrabilaires, la gâle, l'éléphanthiaſis l'ont guérie (*g*).

XXXIV. Reconnoiſſons l'activité de la Nature dans cette circonſtance fâcheuſe, où, à la ſuite d'une inflammation de poitrine, ſe déclare une ſuppuration intérieure, qui eſt une eſpéce de coction. Le pus formé, retenu dans la cavité de la poitrine, dans l'un ou l'autre lobe des poumons, quelquefois dans tous les deux, gêne, comprime, irrite le tiſſu de ce viſcère. La toux qui en réſulte, l'éternûment, le ris, le vomiſſement aſſez fort, ſont des moïens dont ſe ſert la Nature pour donner une iſſuë à la matiére purulente, dès que le tiſſu de la vomique eſt aſſez macéré. Alors, ſi le pus, par trop d'abondance, n'étouffe pas le malade, ſi dans ce cas, la Nature, en cherchant à le ſoulager, ne cauſe pas elle-même ſa perte, l'expectoration qu'elle excite peu-à-peu, rend la reſpiration plus aiſée: les accidents diminuent; & le malade, s'il n'eſt point exténué d'avoir logé trop longtems un hôte qui minoit ſes forces, doit à cette eſpéce de criſe, ſon heureux rétabliſſement. Le délabrement des poumons ſe répare, à meſure que l'expectoration déterge le fond du ſac, & la Nature réproduit de nouveaux ſucs balſamiques, qui conſolident & cicatriſent. Il en eſt de même de ces empyémes négligés, où la Nature, toujours active, mine & trace enfin dans l'interſtice des muſcles intercoſ-

(*g*) BOERRH. de cognoſcend. morbis. Aph. 1110. 1124. & Comment. VANSWIET. ibid.

taux une voïe ſalutaire à la collection du pus. Elle met ainſi les fonctions vitales dans une parfaite ſécurité, à l'aide d'un ulcère fiſtuleux, qui, après avoir laiſſé couler tout le pus qui s'y porte, ſe cicatriſe enfin; alors le malade eſt à l'abri d'autres ſuites funeſtes. C'eſt ce que j'ai vû plus d'une fois. On peut dire la même choſe de la ſuppuration des amygdales, de la matrice, des inteſtins même, &c. (26.).

XXXV. On a vû, par tout ce que j'ai dit juſqu ici (17. juſq. 34), juſqu'à quel point la Nature agit dans les maladies. Nous pouvons dire avec Mr. LORRY (*h*), que ſes forces y ſont concentrées vers un ſeul objet, qu'elles prouvent une activité entière, & qu'un prompt ſuccès en eſt le plus ſouvent l'effet. Il n'en eſt point de même des maladies chroniques *paſſives*, dans leſquelles la Nature paroit être indifférente à la guériſon; elle y eſt, ſemble-t-il, oiſive, ou ſes efforts ſont pernicieux & hâtent la perte du malade. Dans le cas ou elle paroit indifférente, ſon pouvoir eſt foible. Cette foibleſſe peut dépendre, ou de ce que ſon activité eſt enchaînée dans ſa ſource (*i*), comme lorſque la cauſe attaque la tête, la poitrine, l'eſtomac; ou de ce que la maladie eſt placée hors du centre de l'action de la Nature. Telles ſont les maladies, qui n'attaquent que les parties lymphatiques. Ses efforts ſont pernicieux, toutes les fois qu'elle s'épuiſe à combattre un ennemi qui ſe réproduit continuellement, uſe ſes

(*h*) Conformit. de la Méd. des anciens & des modern. Préface, pag. XLVI. (*i*) Id. ibid.

forces & les fait ſervir d'inſtrument à ſa deſtruction. Telles ſont toutes les pthyſies, &c. Ces efforts de la Nature ſont également inutiles & nuiſibles, lorſqu'ils s'étendent ſur des produits nouveaux du mal & non ſur le mal même. Telles ſont toutes les maladies, qui dépendent de la foibleſſe des fibres & de la mauvaiſe qualité des humeurs, d'où réſulte une altération dans quelques-unes des fonctions du corps. Tels ſont les ſquirrhes, les hydropiſies, les cachexies & toutes les maladies accompagnées de langueurs. Telles ſont encore les hémorragies, qui ne ſont point produites par la pléthore, mais par une ſéroſité acre & cauſtique, par le relâchement des fibres, dans les ſujets cachectiques, dont les humeurs ſont plus ou moins dépravées. C'eſt ce qu'on obſerve dans le ſcorbut, la jauniſſe, & dans cette affection ſcorbutique *aiguë-exanthématique* (*k*), ſans parler du dernier dégré de diſſolution du ſang, qu'on obſerve dans les fiévres malignes pétéchiales, la petite vérole, &c.

XXXVI. On peut mettre au nombre de ces maladies chroniques (35.), les vomiſſements plus ou moins opiniâtres, les diarrhées longues & invétérées, les flux dyſentériques, cæliaques, lientériques, hæpatiques, *diabétiques*, les fleurs blanches, où l'eſtomac, la maſſe inteſtinale, le foïe, les reins, la matrice ſont paſſivement affectés.

XXXVII. Les mouvements de la Nature ſont ſouvent funeſtes & déſordonnés, quand elle ex-

(*k*) Journal de Méd. tom. 32. pag. 512. tom. 34. pag. 532.

cite des fiévres ſymptomatiques; dans le cas de poiſon cauſtique, de piqûres, de bleſſures de parties nerveuſes; quand il y a un calcul, un corps étranger dans quelques cavités, introduit ou porté par une force extérieure, &c. C'eſt un bonheur, quand ces mouvements aboutiſſent à une louable ſuppuration, qui ſuccède à l'inflammation, qui s'eſt établie.

XXXVIII. La Nature eſt dans une *inactivité* qu'on doit craindre & réveiller dans toutes les maladies chroniques *paſſives* (35. 36.), & ſon action eſt déſordonnée, dans celles où ſes efforts tendent plûtôt à ſa deſtruction qu'à ſon ſoulagement (35. 37.). Dans ce cas, il faut les réprimer, tandis que dans les maladies aiguës, on obſerve un combat vif & violent, où tout tend à délivrer le malade par une prompte & heureuſe criſe; ou il ſuccombe à la violence du mal.

horæ
Momento cita mors venit, aut victoria læta.

Dans les maladies chroniques *actives*, cette Nature ſurveillante travaille à vaincre plus ou moins lentement, & à ſurmonter la cauſe du mal & les obſtacles, qui traverſent l'ordre & l'harmonie de ſes fonctions. Telle eſt la goutte, qui eſt le produit des efforts que fait la Nature pour débarraſſer les viſcères précordiaux & la tête, d'une humeur étrangère qu'elle ne peut ſubjuguer, qu'après l'avoir dépoſée ſur les articulations (*l*), & dont

(*l*) Quandoquidem verò materiæ continentis eliminatio, naturæ omninò opus eſt, ſuâ ipſius methodo peragendum SYDENH. pag. 567. *De Podagrâ.*

on doit attendre la coction, ſi on ne veut pas faire naître des bourraſques dangéreuſes (*m*).

XXXIX. Delà (38.) il eſt aiſé à conclure, que dans ces maladies (17. juſq. 34.), les remèdes ne ſont le plus ſouvent que des auxiliaires ſubordonnés, faits pour régler la marche de la Nature, & détruire les complications & les obſtacles que les choſes extérieures peuvent fournir (*n*), ſuivant le premier Aphoriſme d'*Hippocrate* (*o*). Il n'en eſt point de même dans les maladies chroniques, où l'inactivité de la Nature, l'état paſſif de quelque viſcère, donne à l'art le pouvoir de révendiquer tous ſes droits.

XL. Il eſt aiſé de conclure de tout ce que j'ai dit, que la Nature eſt le principal agent dans les maladies, & que le Médecin ne peut être que ſon miniſtre, qui veille à ſon déſordre, qui la dirige dans ſes démarches, & répare par le ſecours qu'il lui prête, ce que ſes mouvements déſordonnés ont produit de mal, ou n'ont pû éviter, & qu'il doit ſuivre la route qu'elle lui trace. C'eſt ainſi qu'il dirigera, aidera & réprimera ſes efforts; qu'il avancera la coction & l'expulſion de la matiére morbifique. C'eſt pourquoi la doctrine des

---

(*m*) Primùm itaquè purgatio, ſæviente adhuc paroxiſmo, adhibita, Naturæ in materiâ, morbificâ ſeparanda & in articulos deponendâ, occupatæ negotium faceſſens, magnam ſpirituum ataxiam nonnunquam excitavit. SYDENH ibid. pag. 562. (*n*) Conformité de la Médecine &c pag 51. (*o*) ---- occaſio præceps, experimentum periculoſum, judicium difficile, oportet autem ſe ipſum exhibere quæ oportet facientem, ſed & ægrum & præſentes & externa.

crises, des jours critiques, fondée sur les signes de crudités & de la coction des humeurs, d'où résulte une heureuse ou funeste issuë, doit être respectée, méditée & suivie, si l'on veut marcher sur les traces du Prince de la Médecine. Le célèbre FERNEL avoit senti toutes ces vérités, quand il disoit que les loix de la Médecine devoient être conformes à celles de la Nature, & que tandis qu'elle se prêtera aux secours de l'art, le traitement sera toujours heureux, au lieu qu'on travaillera toujours inutilement, si elle n'agit pas de concert avec le Médecin (*p*). Voyons à présent dans quelles maladies cette observation de l'activité bienfaisante ou dangéreuse de la Nature, ou de son inactivité, exige du Médecin d'être tantôt agissant & tantôt expectant.

(*p*) Medicinæ leges Naturæ legibus debent esse consentaneæ, & felix medicatio, cui adjutrix Natura succurrit, irrita verò quæ, repugnante Naturâ, tentatur. FERNEL, Præfat. lib. 1. Therapeut.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles ſont les maladies dans leſquelles la Médecine agiſſante eſt préferable à l'expectante ?

XLI. QUOIQUE depuis *Hippocrate*, le Médecin ait toujours été regardé comme le miniſtre de la Nature, il ne doit pas toujours s'aſtreindre à ſuivre ſa marche, ſans oſer jamais la réformer. On a vû que ſes efforts ne ſont pas toujours ſuffiſants pour ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à la liberté des fonctions ; que ſouvent ils ſont erronnés & deviendroient funeſtes par leurs excès : qu'ainſi tout l'art conſiſte à connoître par l'obſervation, ſi ſes efforts ſont ſuffiſants & ſalutaires, ou inſuffiſants & dangéreux. On a vû que dans le premier cas, il doit ſurveiller la Nature, & ne rien faire qui puiſſe la troubler : mais que dans le ſecond, l'inaction ſeroit un crime, & qu'il doit exciter ou modérer ſes efforts, préférer enfin la *Médecine agiſſante* à l'*expectante*.

XLII. Comme la Nature eſt preſque toujours paſſive dans les maladies chroniques, n'eût-elle

qu'une paſſibilité partielle dans quelques parties organiques, ou quelques membres éloignés du centre de la vie, il eſt rare que la *Médecine agiſſante* ne convienne pas dans la plûpart de leurs tems ou de leurs circonſtances : mais ſi elle eſt moins fréquemment néceſſaire dans les aigues, où la Nature eſt preſque toujours active, il eſt des eſpéces de ces genres de maladies, il eſt des tems dans ces maladies, où le Médecin doit agir, & je vais ſucceſſivement conſidérer l'uſage de la *Médecine agiſſante*, dans les unes & les autres.

XLIII. Je n'entrerai point dans un détail fort étendu des maladies aiguës, pour démontrer la néceſſité d'agir ou de reſter dans l'inaction. J'adopterai ici la diviſion de Mr. DE BOISSIEU ; je les regarderai comme *phlogiſtiques ſimples*, *putrides & malignes*, & comme *inflammatoires pures & impures* (*q*). Dans ces maladies, le devoir du Médecin eſt de mettre la Nature, quand elle eſt déroutée, dans un état à pouvoir ſubjuguer la matiére morbifique, à l'élaborer, & à en faciliter l'évacuation critique. Ainſi diſcerner & juger ſi on peut la laiſſer à elle-même, ou ſi l'on doit ſaiſir l'inſtant de lui prêter une main ſécourable, eſt ce qui caractériſe le vrai Médecin (41).

XLIV. Si l'on réfléchit aux progrès & aux ſuites d'une maladie aiguë, on voit qu'il faut un certain dégré de fiévre & un certain nombre de jours pour

---

(*q*) BOISSIEU, ſur les maladies rafraichiſſantes & échauffantes.

préparer la matiére fébrile à être évacuée, c'eſt ce qu'on appelle la *coction* de l'*humeur morbifique*, dont l'*excrétion* prochaine fait la criſe, à laquelle on doit s'attendre, & à laquelle butent les efforts de la Nature. Il eſt rare qu'elle n'y parvienne pas, ſi elle n'a qu'un ſeul ennemi à combattre; ſi les organes par leſquels cette matiére doit prendre ſon iſſuë, ſont libres. S'il eſt des obſtacles, l'art doit les ſurmonter, de concert avec la Nature, en obſervant les ſources de complications, qui interrompent ſouvent l'œuvre de la coction.

XLV. Ce ſont ces complications (44.), qui cauſent preſque toujours les ſymptômes tumultueux. La Nature déjà déroutée par la premiére cauſe, doit alors eſſuïer de nouveaux troubles, trop d'impétuoſité, ou trop de lenteur dans ſes mouvements, trop de putreſcence dans les humeurs. Ajoutez à ces effets d'une complication manifeſte, les circonſtances de l'âge, du ſéxe, du tempérament, des ſaiſons, du climat, & de tout ce qui réſulte des cauſes morales, d'où naiſſent des maladies compoſées, qui n'euſſent été que ſimples & bénignes, s'il n'y eût eû qu'une ſeule cauſe agiſſante.

XLVI. Les maladies aiguës ſont diviſées en quatre périodes, qui ſont le commencement, ou l'invaſion, l'accroiſſement, ou l'augmentation, l'état & le déclin: ou, comme les conſidérent MM. DE BORDEU & ROBERT, en tems d'*irritation*, de *coction*, & d'*excrétion*.

XLVII. Le tems d'irritation, qui eſt le moment de l'invaſion, juſqu'aux inſtants où la ſomme des ſymptômes prend plus d'intenſité, eſt celui pendant lequel, la matiére morbifique, toujours dans ſa crudité, ſuſcite le ſyſtême des nerfs & des vaiſſeaux, à des oſcillations plus fréquentes, qui conſtituent la fiévre, & d'où réſulte l'éréthiſme manifeſte des ſolides agacés. C'eſt par l'action de ceux-ci, & par la réaction des humeurs qu'ils meuvent, que la matiére fébrile eſt digérée, broïée, diviſée aſſez pour enfiler la route que la Nature lui prépare. Cependant alors tout eſt trouble & confuſion. Ce ſont les premiers efforts. Pendant ce tems, il ſe fait une diſtribution inégale des forces. Les mouvements ſont irréguliers (*a*). C'eſt le moment de rétablir l'ordre, afin que la Nature, devenue maîtreſſe de ſes mouvements, n'emploïe pour ſubjuguer la cauſe morbifique, que la portion de forces qui y eſt néceſſaire. C'eſt le ſecond tems, celui de la coction, qui dâte depuis l'accroiſſement de la maladie. A ce période, juſqu'à l'état, les mouvements redoublent, & la matiére morbifique perd de ſa crudité, elle acquiert de la conſiſtence : de *tenuë* qu'elle étoit, elle devient plus ou moins viſqueuſe. C'eſt dans ce tems que la Nature, ſans être épuiſée de l'avoir ainſi préparée, & ſurchargée pourtant de ce fardeau, réveille ſes forces, redouble ſes efforts, excite de nouveaux troubles. On en voit un exemple bien frappant dans l'obſervation d'une fiévre hémitritée, communiquée par Mr. DEBRIST (*b*). La

(*a*) ROBERT, Traité ſur divers objets de Méd. tom. 1. pag. 169. (*b*) Journ. de Méd. tom. 15. pag. 312.

Nature, déjà affoiblie par le traitement peu convenable à ſes vuës, ranima ſes forces le IIe. jour, & parmi les ſymptômes les plus allarmants & les plus dangereux en apparence, elle procura une ſueur copieuſe, qui fut ſuivie, pour ainſi dire, d'une nouvelle vie.

XLVIII. Ce nouveau période eſt l'état de la maladie, le tems d'excrétion, ou le moment critique, pendant lequel la Nature redouble encore ſes mouvements & ſe débarraſſe de ce qui lui eſt étranger. A cet état, qui eſt le tems de la criſe, ſuccède le déclin, ſi rien ne l'a troublée: c'eſt toujours celui d'excrétion; alors ſi la Nature n'a pû ſe dépouiller tout-à-fait de l'humeur morbifique, elle excite d'autres mouvements moins vifs, après leſquels, il s'enſuit des évacuations proportionnées à l'abondance de la matiére hétérogène, & à la force de la Nature, qui enfin commence à prendre le deſſus, & c'eſt le tems de la convaleſcence.

XLIX. Tel eſt (47. 48.) l'événement d'une bonne coction & d'une heureuſe criſe: il prouve la victoire de la Nature: mais ſi l'iſſuë de la maladie eſt redoutable, ce danger ſe déclare dès l'invaſion. Les craintes augmentent ſucceſſivement par la continuation du déſordre. Des efforts redoublés & inutiles annoncent & préparent la perte du malade. Cette perte arrive, lorſque la maladie eſt parvenüe à ſon comble. Ici la Nature toute active qu'elle eſt, doit céder à la force & à la réſiſtence de la cauſe morbifique, contre laquelle l'art quelques ſecours qu'il y apporte, ne peut

ſouvent rien. Telles ſont les fiévres malignes-gangréneuſes, la peſte, &c. dues à un délétère corroſif & deſtructeur.

L. S'il eſt un tems où l'on doit maîtriſer ou aider les efforts de la Nature dans les maladies aiguës, c'eſt celui de l'irritation, où ſouvent il faut retarder le mouvement du ſang, en diminuer l'abondance, la chaleur, la raréfaction, réſoudre l'inflammation, évacuer des ſucs impures, en turgeſcence. C'eſt ainſi qu'on facilite la coction, & qu'on voit paroître le tems d'excrétion, que le Médecin doit quelquefois favoriſer. C'eſt ce qu'on fait ſur la fin des fiévres phlogiſtiques ſimples & bénignes, où la Nature procure quelquefois un cours de ventre, qui entraine une partie des matiéres nuiſibles, confondues dans la maſſe humorale (*c*), & elle exige alors quelques légers minoratifs.

LI. Les phlogiſtiques putrides, qui ſont les fiévres ardentes & putrides malignes, préſentent au Médecin des moments bien plus précieux à ſaiſir. Dans les premiéres, l'invaſion eſt vive; les ſymptômes ſe ſuccédent avec véhémence, les liqueurs ſont incendiées, ſurchargées de molécules ignées, trop développées, fortement agitées: le mouvement progreſſif des fluides eſt trop accéléré, le mouvement inteſtin augmente conſidérablement par la chaleur fébrile, d'où il réſulte bientôt un déſordre extrême; la ſéchereſſe du ſang, &

(*c*) DE BOISSIEU, ſur les méthod. rafraîch. & échauff. pag. 81.

ſon épaiſiſſement par défaut de ſucs muqueux. Bientôt l'âcreté, la diſſolution, ſont des effets inévitables. L'éréthiſme des ſolides eſt égal à la diſcraſie des humeurs. De-là l'augmentation des mouvements inteſtins & progreſſifs, du trouble des eſprits animaux, & du ſpaſme du genre nerveux. Alors les molécules ignées ſe développent & s'agitent de plus en plus, juſqu'à ce que la Nature, en évacuant les humeurs ſuperfluës & aſſez élaborées, les ait diſperſées & diſſipées, ou juſqu'à ce que cette même Nature, épuiſée dans ſes efforts vains & inutiles, laiſſe prendre aux fluides une qualité contraire à ſes loix. Alors les ſolides ſont ſans forces, leur action organique s'éteint, la gangréne s'en empare, & termine bientôt les jours du malade.

LII. On ſent bien, que pendant ces differents périodes des fiévres ardentes, la Nature a beſoin d'une main ſecourable. Tempérer la chaleur (51.), prévenir le déſordre que l'excès de feu feroit naître, corriger l'acrimonie des matiéres bilieuſes trop exaltées, diminuer l'irritation qu'elles excitent, en évacuer la ſurabondance, ſans porter trop d'agacement, c'eſt ſeconder les efforts de la Nature (50.). Il n'en eſt pas de même au troiſiéme période, où il faut être attentif à ne pas troubler des évacuations qui s'établiſſent: il faut au contraire éloigner ce qui peut s'y oppoſer, & favoriſer celles qui ſe font. Tandis qu'on diminuera l'excès de la chaleur fébrile, on réſiſtera à la putridité, on la corrigera. On doit quelquefois rendre des forces aux ſolides, aux viſcères précordiaux, ſoutenir leur action organique, &

tâcher de la tenir dans de juſtes bornes.

LIII. Les mêmes vuës (52.) ſe préſentent dans les phlogiſtiques putrides & malignes. Si les ſoins des lieux ſont du diſtrict de la *Médecine agiſſante*, je dirai, qu'il faut éloigner les malades, s'il eſt poſſible, des chambres baſſes, peu aërées, humides; corriger les émanations putrides dont l'air ambiant ſe charge. C'eſt tout une autre choſe pour les autres circonſtances. On ſait que l'âge, le tempérament, le ſexe, donnent lieu dans le premier période, à des ſymptômes plus vifs, que ne ſont ceux qui ne dépendent que du ſeul ſoulévement de la Nature, ſimplement active. C'eſt de-là que réſulte la néceſſité de diminuer quelquefois l'abondance du ſang, d'en ralentir le mouvement trop accéléré (50.). C'eſt ſurquoi il faut être très-réſervé; puiſqu'en diminuant, par ce moïen, les forces du malade, ce ſeroit s'oppoſer à l'action de la Nature, à la dépuration d'une humeur hétérogène, dont elle s'occupe. C'eſt ici où il faut toute la ſagacité, la prudence & l'expérience d'un Médecin, qui doit connoître ſi c'eſt le moment de pratiquer la ſaignée. C'eſt avec la même attention que le Médecin doit ſe décider à placer, à cette époque, & même dans le friſſon, un vomitif, qu'on donne aſſez ſouvent le lendemain de l'invaſion. C'eſt l'ouvrage d'un Praticien éclairé, capable de prendre l'ennemi ſur le fait. L'état des premiéres voïes, ſurchargées de ſaburre, qui fait la turgeſcence d'*Hippocrate*, eſt ce qu'on doit enviſager; puiſque s'il eſt un tems, où l'on doit agir dans les maladies aiguës, c'eſt dans le com-

mencement qu'il le faut saisir (*d*). On ne doit même pas trop tarder, après la saignée, si l'on ne veut pas que ces sucs putrides s'insinuent rapidement dans le torrent de la circulation.

LIV. Si la même indication subsiste (53.), on doit la remplir par des doux évacuans, jusqu'à ce que la coction soit achevée, & que les évacuations critiques s'établissent. On juge aisément delà, que persister dans l'usage des évacuants, sans égard aux évacuations critiques, surtout dans le second période, c'est vouloir évacuer des sucs encore dans leur crudité, c'est travailler à la destruction du malade. Une diarrhée abondante, claire & séreuse, en pareil cas, est nuisible, tandis que la liberté du ventre, entretenuë par des lavements, quelquefois par des laxatifs, ne peut être qu'avantageuse, surtout, s'il reste quelques vestiges de la turgescence des humeurs : elle diminue la quantité des sucs putrides, elle s'oppose aux progrès de la putridité, elle tempére la chaleur excessive, & met souvent la tête & les viscères à l'abri des maux qui les menacent. L'excès de ces évacuations seroit funeste. En affoiblissant le principe de la vie, la masse des humeurs s'épuiseroit : elle perdroit ces sucs muqueux, qui sont nécessaires pour modérer & entrétenir le jeu de la circulation & les forces du malade.

LV. Si l'on doit craindre trop d'évacuations

(*d*) Si quid, incipientibus morbis, movendum videtur, move, vigentibus verò, quiescere melius est. Hipp. Aph. 29. sect. 2.

alvines (54.), ſurtout dans le ſecond période de ces fiévres, il en eſt qui ſont ſans contrédit pernicieuſes. Ce ſont celles-là, qui dépendent uniquement de l'acrimonie des matiéres putrides, qui n'ont pas été élaborées, & qui irritent le conduit alimentaire, à l'inſtar d'un purgatif âcre: les arrêter, ce ſeroit occaſionner un déſordre bien plus terrible: les exciter par des purgatifs, ce ſeroit affaiſer le malade: mais corriger l'âcreté des matiéres, s'oppoſer à la putridité, les charier par des laxatifs-toniques, à meſure qu'ils ſe dépoſent dans le canal inteſtinal, c'eſt les modérer. Ici le Médecin agit différemment; il ajoûte aux boiſſons que le régime indique, des antiſeptiques efficaces, tandis qu'il ne perd pas de vuë l'état des premiéres voïes. Il en eſt de même, ſi toute la confuſion des évacuations ſe porte vers les pores cutanés. Trop de ſueurs doivent être modérées, tandis qu'il faut ſoutenir, exciter les ſueurs moins abondantes & les moiteurs (*a*).

LVI. Le troiſiéme période de ces fiévres (53.), de l'aveu de tous les Médecins, eſt le plus terrible & le plus dangereux. La Nature attaque plus vivement l'ennemi qu'elle veut dompter; ſes efforts ſont redoublés, non ſans y perdre du côté des forces de la vie; parce que les humeurs homogènes en ſont d'autant plus altérées, qu'elles ont circulées longtems avec des ſucs dépravés & putreſcens. Ceux-ci, ſemblables à un levain ſeptique, communiquent à toute la maſſe leur qualité deſtructive. A cette époque, la perte de l'air fixe eſt plus conſidérable, le feu intérieur eſt plus allumé, l'incendie eſt générale. Eh! quelle ne doit

(*a*) De Boissieu, ibid. pag. 142 & 143.

pas être la chaleur fébrile ? elle surpasse de beaucoup celle qui doit servir à la coction de l'humeur morbifique, qu'on appelle *chaleur coctrice*. Quelle ne doit pas être bientôt la fonte & la dissolution des fluides & l'éréthisme des nerfs? De-là part cette foule de symptômes allarmans qui ne finissent qu'avec la vie. Trop de désordre d'une part, trop de sucs hétérogènes de l'autre, dont la qualité âcre & caustique est souvent inaltérable, est ce qui met la Nature dans l'impossibilité d'en achever l'élaboration. Heureuse! si elle peut les expulser par quelques couloirs, après que l'art a pu en émousser les pointes salines, qui agâcent encore dans leur passage! Quand elles sont en moindre quantité, il arrive que la Nature les enveloppe dans la partie muqueuse du sang. C'est l'espéce de coction qu'elle opére dans l'état de la maladie, & dont QUESNAI a démontré l'existence.

LVII. On conçoit de ce que je viens de dire (56.), que dans ce période, le Médecin favorisera la coction, en s'opposant au désordre que procure cette matiére étrangére. Tempérer la chaleur fébrile, la rendre *coctrice*, favoriser les évacuations, les modérer, quelquefois les exciter, prévenir, détourner les engorgements & les stases gangréneuses, dont les viscères & l'origine des nerfs sont menacés, attirer vers les extrémités inférieures l'humeur vagabonde & prête à faire irruption sur les organes vitaux, empêcher l'évaporation de l'air fixe, rendre au sang de nouveaux principes élémentaires, un nouveau lien qui les réünisse, disperser les molécules ignées, c'est ce qui est ici du ressort de la *Médecine agissante*.

LVIII. C'eſt ſur-tout aux évacuations qu'on doit avoir égard. Les ſelles dépuratoires, qui précédent la criſe (*e*), ſont bienfaiſantes, pourvû qu'elles n'excédent point. Sans rien prendre pour ainſi dire, de la matiére fébrile, elles contiennent celles qui ne peuvent être aſſez corrigées pour paſſer par d'autres couloirs, & qui, ſans cet avantage, troubleroient la coction. Que peut, en cette circonſtance, le Médecin obſervateur, ſinon que d'en modérer l'excès & jamais les ſolliciter (57.)? Il en eſt de même des ſueurs (55.) nullement produites par l'art : ſi elles n'affoibliſſent pas trop, ſi elles ne ſont point trop copieuſes, quoique ſymptômatiques, elles ne nuiſent pas, elles ſont l'ouvrage de la Nature, qui s'en décharge. On augure bien des malades, qui ſont en moiteurs; la peau eſt moins brûlante : auſſi y a-t-il moins de feu intérieur : une bonne portion s'en échappe par les pores de la peau. La beſogne du Médecin, en pareil cas, doit ſe borner à ſoutenir cette roſée bienfaiſante, ſans incendier la ſource d'où elle découle.

LIX. C'eſt une autre choſe, ſi dans ce tems périlleux (56.), ces évacuations ſont immodérées (57. 58.); l'art alors doit venir au ſecours d'un malade qu'elles affoibliſſent, & modérer les efforts de la Nature, qui ſont ici ſans bornes. Ces évacuations, ſans être le produit de la diſſolution, ſont duës, ou au relâchement des forces oſcillatoires, ou à la trop grande impétuoſité des humeurs vers les couloirs, où la Nature les avoit portées dans le commencement. Dans l'une ou l'autre circonſtance, on ne peut laiſſer

(*e*) DE BOISSIEU, ibid. pag. 144.

la Nature à elle-même ; le Médecin doit agir.

LX. On a vu (50. juſq. 59.) qu'on ne peut trop obſerver les moments où le trouble & la confuſion dans les mouvements de la Nature, s'oppoſent à la coction de l'humeur fébrile, ſi l'on veut l'aider à propos & diriger ſa marche, qu'on doit diſcerner, à travers les ſymptômes tumultueux qui l'agitent, ſi la matiére morbifique, trop abondante & trop ſeptique, n'admet point d'entraves, ou ſi elle eſt indomptable. Alors on cherche à l'éloigner du principe de la vie & des forces centrales. On eſt d'autant plus en droit de prendre ce parti, que l'obſervation a prouvé plus d'une fois le ſuccès, qui réſultoit des gangrènes ſur les extrémités, des apthes, des éruptions miliaires, ou phlictineuſes dans certaines fiévres, qui ne ſe terminent heureuſement, qu'autant que ces dépôts, où ces éruptions arrivent & ne diſparoiſſent pas, avant que la dépuration de la maſſe ne ſoit achevée. Ici la *Médecine agiſſante* ne perd aucun inſtant; elle ouvre à l'humeur morbifique différentes iſſuës, tandis qu'elle s'occupe à ſoutenir, ou à relever les forces néceſſaires à cette ſpoliation. On obſerve que cette ſpoliation ſe fait ſouvent par repriſes, dans ce tems d'excrétion, où la Nature victorieuſe procure des évacuations critiques, des dépôts, comme des parotides, des bubons, qu'on ouvre à bonheur, ſouvent ſans attendre ni l'amoliſſement de la tumeur, ni la fluctuation, parce que le pus eſt formé, quand il eſt dépoſé. Le Médecin doit donc agir promptement, s'il veut éviter que le pus ne s'y attenuë, ne ſe putréfie par la chaleur & ne

repaſſe dans le torrent de la circulation, d'o
l'on ſait qu'on devroit s'attendre à de nouveau
déſordres; ſinon qu'un cours abondant d'urine
ſédimenteuſes ſurvienne, comme on l'obſerv
d'après *Hippocrate*, & ſauve ainſi du danger.

LXI. La Nature a bien moins beſoin des ſecour
de l'art dans les maladies *inflammatoires pures*
La réſolution qu'on doit faciliter, eſt la ſeule ter
minaiſon qui ſoit heureuſe : elle n'eſt décidée qu
par une évacuation critique quelconque. C'eſ
ſurtout dans leur premier période, dans le tem
d'irritation, que le Médecin doit agir, parce qu
leur invaſion, qui eſt prompte & tumultueuſe
eſt ſuivie de ſymptômes d'autant plus vifs, qu
le ſujet eſt robuſte, pléthorique, & qu'il s'e
expoſé aux cauſes, qui donnent de l'intenſité
ces maladies. On ſent qu'il faut la diminuer &
éviter par là les progrès de l'inflammation : ſan
quoi, la Nature, par trop d'activité, deviendroi
l'inſtrument de ſa propre deſtruction. Déſempli
les vaiſſeaux, c'eſt calmer le déſordre, c'eſt dé
tourner le cours du ſang des lieux où la ſtaſe in
flammatoire s'eſt établie, c'eſt modérer la véhé
mence des mouvements de la Nature, c'eſt favo
riſer une réſolution plus ou moins prompte : j
l'ai vûë arriver, après une ſaignée, ſuivie d'un
ſyncope, à laquelle a ſuccédé une ſueur copieuſe
Au reſte, après avoir ainſi ralenti le cours im
pétueux du ſang, la fiévre, qui perſiſte avec de
ſymptômes moins preſſants, broïe, élabore l
matiére morbifique, & la diviſe aſſez pour êtr
évacuée; elle parvient ainſi au moment heureu
de ſon excrétion, précédée des ſignes d'une pa
faite coction.

LXII. A ces ſecours importants (61.), aidés du régime, on ajoûte à propos l'uſage tant interne qu'externe des relâchants, des émolliens, des réſolutifs, ſurtout ſi la douleur eſt inſupportable. On y ajoûte, s'il y a turgeſcence, & rarement elle a lieu (*e*), quelques évacuants, qui expulſent la ſaburre des premiéres voiës.

LXIII. C'eſt ainſi (61. 62.), que dans le premier période de ces maladies, le Médecin doit préparer la Nature à opérer la coction de la matiére morbifique; c'eſt ainſi que ſans d'autre tumulte, ſans récrudeſcence de l'inflammation, elles arrivent enfin au tems d'excrétion. Mais le ſecond période eſt quelquefois bien avancé, qu'on n'a pas encore eu recours à un Médecin. Les ſymptômes plus nombreux, ſont devenus plus allarmants & plus dangereux; ils annoncent une trop grande activité de la Nature, tandis que la matiére morbifique eſt encore dans ſa crudité. On ſent la néceſſité de réfréner ces mouvements tumultueux (62.), ſi l'on veut s'oppoſer aux progrès du mal. Tel eſt l'effet de la ſaignée dans ce même période, lors même qu'il n'y a point d'inflammation locale; mais que la fiévre a un caractère inflammatoire. Il y a, à cette époque, trop de feu, trop de trouble & trop d'agitation dans le torrent de la circulation, pour ne pas craindre des engorgements inflammatoires, ou des ſtaſes gangréneuſes. Le Médecin doit donc agir & prévenir par des ſecours prompts, des déſordres funeſtes. Il doit être prudent & réſervé ſur les ſai-

(*e*) Hipp. Aph. 22. Sect. 1.

gnées, quand dans un ſujet délicat & peu vigoureux, il eſt à craindre d'affoîblir l'activité de la Nature, en voulant la rappeller dans ces bornes qu'exige l'œuvre de la coction.

LXIV. Doit-on agir par la ſaignée dans le troiſiéme période de ces maladies? C'eſt un point important à examiner. La plûpart des bons Praticiens la défendent : ils craignent que la ſuppuration n'ait déjà lieu, ou ne ſoit en train de ſe faire. Dans cette circonſtance, la ſaignée ſeroit plus nuiſible que profitable. Il en eſt au contraire qui l'ont preſcrite & répétée. Ils ont par ce moyen ſauvé leurs malades. S'il n'y avoit aucun ſigne de coction ou de ſuppuration commencée, ce ſeroit manquer que de balancer à vuider promptement les vaiſſeaux, fût-on déjà au huitiéme jour. J'ai fait ſaigner deux pleuro-péripneumoniques ce jour-là, & deux ſaignées faites ce jour-même, ont favoriſé une ſueur critique le neuviéme. La récrudeſcence du mal impoſe la même loi. J'ai répété la ſaignée le onziéme jour d'une pleuro-péripneumonie inflammatoire, & la maladie s'eſt jugée le quatorziéme, par la ſueur. J'ai dû ſaigner le dixiéme & douziéme d'une fiévre miliaire maligne-inflammatoire, dans le cas d'une douleur aiguë dans toute la partie muſculeuſe du diaphragme. L'éruption s'eſt faite le quatorziéme, & le malade fût hors de danger le vingt-uniéme. *Hippocrate* a ſaigné *Annaxion* le huitiéme jour d'une maladie inflammatoire (*f*). On voit que Mr. Tissot la recommande alors & dans ces tems ora-

(*f*) Hipp. Epidem.

geux (*g*). *Galien* a quelquefois ſaigné le vingtiéme jour. On lit dans VANSWIETEN qu'il a ſaigné ce jour-là & plus tard.

LXV. C'eſt dans le troiſiéme période des maladies inflammatoires, ſurtout, de la poitrine, qu'il faut aider la Nature, quand elle établit quelque évacuation critique, comme l'expectoration, des ſelles bilieuſes, un cours abondant d'urines, qui dépoſent un ſédiment blanc rougeâtre (*h*). On ſuit ici les traces de la Nature (*i*). Alors, ſelon la diverſité des circonſtances, le Médecin preſcrit des expectorans, des purgatifs-rafraîchiſſants, des legers diaphorétiques (*k*). Il eſt des cas, comme dans la pleuréſie, l'inflammation du foie, l'angine, la pleuro péripneumonie, où la vivacité de la douleur inflammatoire, oblige, dans l'un ou l'autre des périodes de la maladie, à ſecourir, par des tropiques irritants, attractifs, la Nature harcelée dans ſes mouvements. Alors à l'exemple de PRINGLE, de HUXHAM, de SWIETEN, le Médecin devient actif; il déloge par des ventouſes ſcarifiées, par des ſangſuës, des véſicatoires, &c., la matiére morbifique, interceptée dans ces parties enflammées: il facilite ainſi la réſolution.

LXVI. Si par ces moïens efficaces (61. juſq. 65.), le calme ſuccéde à l'orage, la Nature ſe charge

(*g*) TISSOT, Avis au Peuple. pag. 50 (*i*) BOER: de cognoſ. & curand. Aphoriſm. 830. 850. 851. 852 853.
(*i*) Quò Natura vergit, eò ducenda eſt. HIPP. in Aphor.
(*k*) BOERRHAAVE & VANSWIETEN, ibid.

du reſte de la beſogne (61.), & le 4e. le 7e. 11e ou 14e. jour, la maladie eſt jugée. Qu'on ſeroi heureux, s'il en étoit ainſi chaque fois! Le Mé decin, appellé trop tard, peut-il s'oppoſer au ra vage d'une inflammation, qui fait des progrès d'au tant plus rapides, que le ſujet eſt fort, à la fleu de l'âge, chargé de ſucs nourriciers, ſurtout, quanc on n'a pas rappellé la Nature à de juſtes bornes, pour obtenir une vraie coction, dans un tem propre à cette élaboration? Si dans cette circonſ tance, il ne s'y établit pas une gangréne mortelle, il en réſulte une ſuppuration : c'eſt ce qu'on voi arriver quelquefois dans les inflammations de la gorge, de la poitrine, du bas-ventre, &c. (34.)

LXVII. On voit combien, en pareilles circonſtances (66.), la *Médecine agiſſante* eſt préférable à l'*expectante*. Les efforts de la Nature, ſont alors inutiles, & même pernicieux. Il n'y a que l'art qui puiſſe les modifier : ſans lui, à l'engorgement & à la ſtagnation des liquides, ſuccède bientôt, l'extinction de l'action organique des vaiſſeaux, & tout concourt à accélérer la gangrène. Trop ou trop peu d'activité de la part de la Nature, pour travailler à cette coction néceſſaire à la criſe, ſuffit pour donner lieu à la ſuppuration, qui ſemble n'être que le produit d'une Nature à demi-victorieuſe ; mais ſi elle ne parvient pas à ſe délivrer de ce dépôt, par des voïes inattendues ou connues, elle doit être aidée, ſi on veut la mettre à l'abri de la réſorbſtion & de la putreſcence, &c. C'eſt le cas d'un trépan appliqué à la ſuite d'une chûte, d'un coup à la tête, de l'ouverture d'un dépôt à la gorge, de l'opération de l'empiéme, &c.

LXVIII. L'art ne peut rien contre les ſuites funeſtes d'une gangréne interne, dans quelques maladies que ce ſoit. Dans celles-ci (61.), comme dans les autres, dès qu'elle eſt imminente, la Nature, preſque vaincuë par le défaut de forces oſcillatoires, attend un ſecours prompt, & la ſtagnation prochaine des fluides indique la néceſſité de ranimer l'action organique des vaiſſeaux, de modérer les mouvements inteſtins & de s'oppoſer à la ſtaſe gangréneuſe des fluides, qui ne circulent guères. Tel eſt l'effet du *Quinquina*, du *Camphre*, qui eſt le calmant le plus aſſûré (*a*) : car on doit craindre les *narcotiques* dans les grandes douleurs inflammatoires, qui menaçent de gangrène. Mr. VANSWIETEN a vû l'*opium* accélérer la gangrène dans une pleuréſie (*b*). D'une part, il ſuſpend les évacuations, & augmente l'activité de la Nature, & de l'autre, tandis qu'il aſſoupit les ſens & calme la douleur, l'humeur arrêtée dans la partie malade, s'y fixe de plus en plus & bientôt la gangrène s'en empare.

LXIX. Quel doit être le devoir du Médecin dans les maladies *inflammatoires-impures*, regardées telles, parce qu'elles dépendent d'une humeur âcre, hétérogène, reçuë par contagion, ou acquiſe par la retenuë des humeurs excrémentitielles, comme celle de l'inſenſible tranſpiration, &c. ? Quand ces cauſes n'établiſſent qu'une fiévre bénigne, la Nature ſeule, dompte & expulſe le miaſme, ou la matiére hétérogène. Mais le Mé-

(*a*) LIEUTAUD, Précis de Méd pratiq. tom. I. pag. 50.
(*b*) VANSWIET. tom. I. pag. 372, 373.

decin doit agir, quand elle eſt d'un caractère ſeptique, dont la ſuite eſt ſouvent une gangrène mortelle. La putridité des humeurs, leur diſſolution & tous les ſymptômes, qui en réſultent, différencient ces maladies, des *inflammatoires-pures* (61. & ſuiv.). Dans celles-là, on voit ſouvent une Nature abbatuë, qui fait, pour ainſi dire, les derniers efforts pour vaincre l'ennemi ſous lequel elle ſuccombe, tant elle eſt harcelée de toute part ! Il faut donc la défendre dans ce danger extrême, où le principe de la vie eſt fréquemment atteint, ou du moins, ſi menacé, que, dès la premiére invaſion, déjà tout eſt à craindre. Rien ne reléve les forces du malade, qu'il n'a pas perduës par des évacuations exceſſives. Tous les efforts de l'art doivent combattre pour la Nature, qu'on parvient quelquefois à rappeler à elle-même, dans ces circonſtances, où tout prouve le déſordre de la circulation. Le ſang eſt rarement coëneux, ſouvent recouvert d'une pellicule mince, bleuâtre, verdâtre, ſans conſiſtence; la partie globuleuſe ne fait qu'une gélée de même couleur, & dans le fond, c'eſt une maſſe noire, obſcure : ou, ſemblable à la gélée de groſeilles, c'eſt un ſang rouge clair, diſſout, dont la ſurface paroit plus épaiſſe & plus tenace. (*c*) Juſqu'au 4e. ou 5e. jour, ce ne ſont quelquefois que les ſymptômes d'une fiévre maligne-inflammatoire la plus décidée; alors paroiſſent les ſignes de l'inflammation de la peau, plus ou moins étenduë, ou dans quelques-uns de ſes points, & tout paroît changer de face, comme on voit dans la petite vérole,

(*c*) HUXHAM, Eſſai ſur les fiévres.

la rougeole, l'éréſipèle, la miliaire, la peſte même.

LXX. Il arrive cependant dans quelques-unes, que le ſymptôme pathognomonique ſe déclare avec la fiévre. Tel eſt l'éréſipèle, la ſcarlatine, le mal de gorge gangréneux. Cette eſpéce d'inflammation (69.) eſt quelquefois interne, ſur les viſcères même eſſentiels à la vie. Alors tout eſt allarmant, & rarement la Nature eſt victorieuſe, parce qu'ils ne tardent pas à tomber dans une pourriture mortelle. Le lieu de la douleur & de la chaleur, & la léſion des fonctions, indiquent le ſiége du mal. C'eſt ce qu'on obſerve dans la pleuro-péripneumonie maligne, dont la terminaiſon eſt ordinairement une gangrène prompte, qui arrive en peu de jours. On a vû des épidémies où elle arrivoit avant le 5e.

LXXI. L'obſervation & l'expérience ont fait voir que tous les ſymptômes de ces maladies (70.) ſont portés, en peu de tems, à un dégré d'intenſité, qu'on n'obſerve guères dans les maladies ordinaires. Elles parcourrent plus ou moins rapidement leurs quatre périodes. On ſait que le premier de la petite vérole, de la rougeole, de la miliaire, eſt communément de quatre jours. Il arrive que parmi celles-ci, il n'eſt pas de ſi longue durée. La ſepticité du miaſme, ou la cauſticité de l'humeur fébrile eſt quelquefois portée à un ſi haut dégré, qu'elle ſe manifeſte les premiers jours. C'eſt ce qu'on a vû quelquefois arriver dans la petite vérole, dans la miliaire laiteuſe, qui, chez des femmes d'une foible & mauvaiſe conſtitution, a fait des ravages ſi rapides, que l'art n'a pû les empêcher.

LXXII. C'eſt dans ces maladies (70. 71.), que les forces de la Nature ſont ſouvent en défaut: mais leur caractère n'eſt pas toujours ſi malin. Il en eſt, qui dans des ſujets bien conſtitués, robuſtes, pléthoriques, à la fleur de l'âge, ne préſentent, dans leur premier période, qu'un ſurcroit de forces qu'il faut maîtriſer, ou c'eſt une ſaburre décidée, qui ne peut que troubler l'action bienfaiſante de la Nature. C'eſt ce qu'on a ſi ſouvent lieu d'obſerver dans la petite vérole, la rougeole, la miliaire, &c. On voit au contraire, dans un ſujet foible, cacochime, &c. & dans ce même période, des ſymptômes, qui ne ſont que des foibles mouvements d'une Nature moins active & peu capables de réſiſter. Le Médecin doit ranimer ſon action, s'il veut empêcher qu'elle ne ſuccombe. C'eſt le moïen de la mettre en état de pouſſer à la peau le miaſme, qui la tracaſſe & qui bouleverſe tout. Le trouble eſt extrême, quand le levain variolique a porté la diſſolution dans toute la maſſe. Il eſt vrai qu'alors une partie du miaſme ſe porte à la peau; mais ſous qu'elle forme? Sous celles de phlictènes gangréneuſes, livides, noires, accompagnées d'hémorragies, qui terminent bientôt la vie du malade. On ſent combien un Médecin doit prévenir, s'il le peut, des accidents auſſi funeſtes.

LXXIII. Les autres maladies éruptives, ſi nous en exceptons la miliaire maligne, n'ont pas une marche auſſi funeſte (70 72.). Cette derniére, dès ſon invaſion à ſon déclin, exige plus de l'art que de la Nature; ſes mouvements ſont enchaînés dans leur ſource, il n'y a que le Médecin qui

puiſſe quelquefois les dégager. Il eſt des rougeoles épidémiques qui entrent quelquefois dans la même claſſe. Il eſt rare que celle-ci tuë dans le tems de l'incubation & de l'éruption. C'eſt ſouvent dans le déclin, ou par ſes ſuites, qu'on obſerve une funeſte iſſuë. Loin de perdre de vuë, dans les premiers tems, les mouvements éruptifs, on les favoriſe, ſi les circonſtances s'y oppoſent, ſi la peau ne ſe prête pas à la réception du virus. On a vû un bain chaud ou tiéde ſauver des malades, prêts à ſuccomber à la retenuë ou au refoulement du miaſme variolique; il en eſt de même de la rougeole, de la miliaire, &c.

LXXIV. On conçoit aiſément (70. à 73.), qu'il n'y a que ces maladies (73.), qui ſont d'un mauvais caractère & malignes, qu'on ne puiſſe pas abandonner aux ſeules reſſources d'une Nature peu active, languiſſante ou trop ſurchargée pour vaincre ſeule. Les autres inflammatoires *impures & malignes*, ſont du nombre de ces déſordres auſſi dangereux & auſſi terribles par leurs ſuites. Les maux de gorge gangréneux, les fluxions de poitrine érésipélateuſes, la peſte, ont beſoin de ſecours bien prompts, quoique cette derniére, abandonnée par néceſſité aux ſoins de la Nature, malgré la violence de ſes ſymptômes, n'ait pas toujours donné la mort. Les premiers périodes de ces maladies & leurs ſymptômes, qui partent ſouvent de l'impreſſion faite ſur le principe de la vie ou vers les forces centrales, miſes preſque dans les entraves, attendent tout de l'art & peu de la Nature: tant la matiére hétérogène a troublé les fonctions de l'œconomie animale! Ce

ſont auſſi ces moments que le Médecin doit ſaiſir; ſans quoi, il ne verra que des déſordres ſe ſuccéder, ſans qu'il puiſſe eſpérer une heureuſe criſe.

LXXV. Une éruption complette, qui ſe ſoutient, décide ſouvent du ſort heureux du malade: mais ſi elle ne ſe fait que lentement & à demi, comme il arrive quelquefois dans la petite vérole, alors la Nature trop ou trop peu active, quoiqu'elle ſoit déjà dans le ſecond période de la maladie, ne parviendra pas à achever cette éruption néceſſaire par elle-même : elle veut être aidée. L'expérience a démontré que le Médecin, venant à ſon ſecours, détermine l'éruption de la petite vérole, par une déplétion conſidérable des vaiſſeaux. SYDENHAM a démontré tout le ſuccès de l'*Opium* prudemment adminiſtré en pareil cas. J'ai vû le ſyrop de diacode faire pulluler une éruption tardive, & retirer un enfant de quatre ans, d'une affection comateuſe, duë au virus variolique, que la Nature ne pouvoit pouſſer à la peau. Je ne l'ai preſcrit qu'à l'exemple de SYDENHAM. L'art a fait reparoître des bubons peſtilentiels, qui avoient diſparus tout-à-coup, &c.

LXXVI. Il eſt de ces maladies (ibid.) dont le 3e. période eſt à craindre. Celui de la petite vérole confluente, appellé le tems de ſuppuration, fait quelquefois bien du ravage. Les puſtules s'affaiſſent, le pus, s'il eſt fait, repaſſe dans le ſang, la ſalivation ceſſe, les pieds & les mains, chez les adultes, ne ſe gonflent pas, il ne ſurvient point une diarrhée bienfaiſante, qui y ſupplée, la gorge s'embarraſſe, la voix eſt rauque, le malade n'a-

vale plus, le délire, l'aſſoupiſſement ſe ſuccèdent, le viſage ſe déſenfle. Tout prouve le déſordre de l'œconomie animale. Le malade n'a plus la figure humaine, ſa face blafarde, tanée, deſſéchée, reſſemble à celle d'un cadavre, qui a éprouvé l'impreſſion du feu, ſes yeux, dont les paupiéres ſont collées, ſont fermés à la lumiére (*d*). Quel n'eſt pas le danger, qui le menace, ſi à ces ſymptômes ſuccédent des défaillances, des mouvements convulſifs, des tremblements, une toux importune & glapiſſante, un affaiſſement de toute la ſuperficie de la peau, & ce qui prouve l'extinction prochaine des forces vitales, le refroidiſſement des extrêmités? On peut dire que dans ces triſtes & fâcheuſes circonſtances, la Nature eſt preſque vaincuë, & qu'il faut des ſecours bien puiſſans & adminiſtrés à propos par un Médecin éclairé, pour éloigner la mort, qui paroît inévitable, & ſouvent même, les remèdes les plus efficaces ſont ſans effets. On a ſouvent fait cette triſte épreuve dans le traitement de ces malades, attaqués de la peſte, chez leſquels les bubons peſtilentiels ne ſuppurent pas & diſparoiſſent tout-à-coup. La fiévre ſecondaire de cette petite vérole dont nous parlons, devient l'objet de l'attention d'un Médecin, quoique l'appareil des ſymptômes mentionnés ne ſoit établi qu'à demi. Il eſt des moments d'agir qu'il ſeroit dangereux de laiſſer échapper & qui décident du ſort du malade. Cette fiévre ſecondaire, conſidérée comme une *phlogiſtique pu-*

(*d*) Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum eſt. VIRGIL.

tride, préſente à la *Médecine agiſſante* les mêmes vûës curatives (60.) que cette derniére.

LXXVII. On doit ſe conduire ſur le même plan (58. à 60.), dans le ſecond & troiſiéme période des inflammations gangréneuſes, où la *Médecine agiſſante* ne peut rien accorder à l'*expectation*. S'oppoſer à l'établiſſement de la gangréne, la borner, ſi elle a lieu, faciliter la chûte des eſcharres gangréneuſes, comme dans les maux de gorge de cette nature, où l'on a vû plus d'une fois l'exfoliation de l'intérieur de la gorge, c'eſt le devoir d'un Médecin qui ſait agir à propos. Voyez MARTEAU, HUXHAM, *des maux de gorge gangréneux*.

LXXVIII. J'ai démontré juſqu'ici (47. à 77.), qu'il eſt des circonſtances, où l'art, malgré l'activité de la Nature dans les maladies aiguës, doit agir à propos, & qu'on ne peut pas toujours être ſpectateur oiſif; que cet art eſt néceſſaire en deux occaſions. 1°. Quand la coction & la criſe ſont empêchées ou retardées, ou par la trop grande vigueur ou la foibleſſe des forces naturelles, ou par l'abondance ou la malignité de l'humeur morbifique. 2°. Quand la criſe eſt imparfaite & ne chaſſe pas entierement la cauſe de la maladie, & qu'il en réſulte des rechûtes. Si ces occaſions n'ont pas lieu, la Nature ſeule guérit les maladies aiguës. Il n'en eſt pas de même des affections chroniques.

LXXIX. La Nature, dans la plûpart de ces maladies (78.), eſt dans un état paſſif. La dimi-

nution de la chaleur, ſenſible par le froid dont ſe plaignent les malades, prouve que la circulation eſt ralentie, que les forces vitales ſont altérées, ſans vigueur; que les efforts que fait la Nature, ſont foibles : s'ils ſont plus vifs, ils ſont le produit de l'augmentation du déſordre. Dans la plûpart, on obſerve un relâchement manifeſte dans les ſolides; les fluides ſont peu chargés de molécules ignées, ils ſont peu actifs, vappides. Le fluide nerveux eſt analogue à l'inertie des ſucs dont il tire ſa ſource. Il eſt cependant des maladies de ce genre, dans leſquelles la Nature n'eſt que trop active. Telles ſont ces fiévres lentes, dûës à l'ulcération d'un viſcère, ou à la diſſolulution des humeurs, qui s'oppoſe à la réparation néceſſaire & relative à la déperdition, d'où réſulte enfin le terme fatal, qui arrive, ſans qu'il y ait d'autres déſordres, qu'un deſſéchement des ſolides. Telles ſont encore ces fiévres hectiques, qui ſans ulcération, ſont entretenuës par un vice acrimonieux de ſucs nourriciers, reproduits chaque jour, ou parce qu'ils acquiérent dans les premiéres voiës cette qualité pernicieuſe, ou parce qu'ils ne ſont pas aſſés animaliſés dans les poumons obſtrués, durcis, flétris & ſans action.

LXXX. Dans ces circonſtances (79.), le malade paſſe de la fiévre lente à l'amaigriſſement, de-là au maraſme, & il vit languiſſamment juſqu'à ce que le feu & l'eſprit vital, perdant chaque jour de leurs forces & de leur énergie, manquant enfin, ne laiſſent plus d'autres reſſources au malade, que de terminer paiſiblement ſa carrière. Les maladies, qui ont pour cauſe une acrimonie

particuliére, telle que l'écroüelleuſe, la ſcorbutique, la rachitique, la ſyphilitique, la rhumatiſante & goutteuſe, ſont autant de déſordres de la machine humaine, dans leſquels la Nature eſt preſque toujours paſſive; parce que ce ſont autant d'acrimonies, contre leſquelles elle paroît ſe ſoulever pour accélérer ſa perte. Ses mouvements ſont chaque jour l'inſtrument de ſa deſtruction. La cauſe eſt indomptable par la Nature toujours irritée. Ses organes en ſouffrent & s'altérent : c'eſt ainſi qu'elle eſt cenſée paſſive dans ſon activité.

LXXXI. On voit que dans ces déſordres (78. à 80.) de l'œconomie animale, la *Médecine agiſſante* eſt préférable à l'*expectante*. Ces maladies (ibid.) ont trois périodes d'autant plus remarquables, que laiſſées à elles-mêmes & parvenues au troiſiéme, elles ſont preſque toujours incurables. Elles paroiſſent quelquefois ſous le voile d'une ſanté paſſable; d'où il arrive que leur premier période eſt déjà bien avancé, qu'on n'y a pas encore apporté aucun ſecours. Prennons pour exemple, les maladies duës à l'épuiſement, les cachectiques, que la maſturbation, les paſſions triſtes, les vices de l'air, la mauvaiſe qualité des aliments, le grand âge, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, &c. ont produites.

LXXXII. Si l'on fait attention à tout ce qui ſe paſſe dans le premier période de ces maladies (81.), on verra que tout dépend de la lenteur avec laquelle la Nature fait ſes fonctions. Les vices des digeſtions ſont les premiers, qui ſe préſentent. L'appétit diminue. On ſent des péſan-

teurs à l'eſtomac, peu de tems après le repas. Les flatuoſités fatiguent. Les malades ont des renvois fréquents, acides, pâteux, inſipides, nidoreux, fétides. Il ſurvient bientôt des nauſées, des vomiſſements. Les forces diminuent, le pouls eſt petit & languiſſant : il y a des douleurs de tête, une pente au ſommeil ; on ſe plaint de briſement de membres, de laſſitudes. La diminution de la chaleur prouve le défaut de molécules ignées, qui vivifient l'animal. Exceptons-en le cas d'acrimonie putride, comme dans les éthiſies, le ſcorbut, &c. Les ſécrétions & excrétions ſe font mal ; ajoûtons que ſi la poitrine, ou le bas-ventre ſont obſtruées, la reſpiration eſt gênée, il y a de la toux, de l'oppreſſiion, des ſentiments de douleurs plus ou moins profondes, &c.

LXXXIII. La progreſſion de ces ſymptômes (82) eſt ſi lente, comme je viens de le dire, que le malade ne ſent point lui-même ſon état. On juge bien cependant que dans une telle ſituation, où les reſſources de l'art peuvent tout, la Nature inactive, ne peut rien ſans les ſecours qu'il doit lui apporter.

LXXXIV. Le deuxiéme dégré de ces maladies, plus ſenſible par l'augmentation des accidents (82.), fait voir que l'œconomie animale ſe dérange de plus en plus. Jettons un coup d'œil ſur le tableau que les obſervateurs nous ont tracé, & nous jugerons de l'inactivité de cet agent bienfaiſant. Le malade eſt foible, une langueur mourante annonce ſon déclin, la reſpiration plus gênée, plus courte, pls fréquente, plus labo-

rieuſe par le moindre exercice, ſur-tout, s'il faut monter, une voix entrecoupée, une parole fatigante, un eſprit inquiet, triſte, fâcheux, hébété, la mauvaiſe humeur, un tein plus pâle, plus défiguré, un viſage plus tiré, un pouls irrégulier, preſque toujours fébrile, le défaut d'appetit, le dérangement des premiéres voies, des ſueurs, ſuite de la foibleſſe, de mauvaiſes digeſtions, & du peu de conſiſtance des fluides, l'enflûre des jambes, l'amaigriſſement, la bouffiſſûre, annoncent que le troiſiéme dégré des maladies d'épuiſement eſt prochain, que l'incurabilité avance à grands pas, & qu'elle eſt décidée, quand le malade manque de forces, qu'il ne peut plus ſe lever, qu'il doit ſe tenir couché ſur le dos, que la voix eſt éteinte, la parole lente, le pouls très foible, très précipité, qu'il y a des défaillances, des ſyncopes, précédées & ſuivies de la foibleſſe de la vuë & des autres ſens, du froid des extrêmités.

LXXXV. Le ſecond période des maladies cachectiques ne différe guères de celui dont je viens de parler (84.). Il y a de plus, des péſanteurs de tête, une pente au ſommeil, les malades ne peuvent plus être couchés, ils doivent ſe tenir aſſis, les dégoûts augmentent, l'appétit eſt dépravé, il y a des anxiétés continuelles, des ſentiments de défaillance après le repas, des ſuffocations, un gonflement des hypocondres, des flatuoſités, une ſoif plus ou moins ardente, & une fiévre lente ſe déclare vers le ſoir par des friſſons irréguliers. Ajoûtons à ces déſordres, celui du cours des urines, qui diminuent de jour

en jour, elles ſont plus épaiſſes, plus blanchâtres, rougeâtres, briquettées, rares. Bientôt le mal empire, des palpitations, des étouffements au moindre mouvement, une reſpiration conſtamment laborieuſe, un gonflement extrême, des épanchements dans les cavités, épanchements qui augmentent chaque jour; des digeſtions toujours traverſées, des dégoûts pour tout ce qui peut réparer les forces qui s'éteignent à vuë d'œil, ſont des preuves que la Nature n'a plus de reſſources, & que le Médecin n'a que des foibles & inutiles ſecours à lui donner, s'il n'a pû, dans un tems, où elle étoit moins paſſive, la relever de l'état de dépériſſement vers lequel elle s'acheminoit.

LXXXVI. Il en eſt de même de ces maladies, duës au défaut de mouvements, ſoit des organes vitaux, ſoit des muſcles, où le feu inné eſt affoibli, ou prêt à s'éteindre. Telles ſont les apoplexies, les paralyſies, les affections convulſives, les ſyncopes, les lypothimies. Ces maladies ont également leurs trois périodes, & leur marche aſſûre que la Nature, vraiment paſſive, attend des ſecours prompts, ſans leſquels elle ſuccombe preſque toujours. Dans les unes, la foibleſſe, l'engourdiſſement, le tremblement des parties, les fourmillements, les douleurs, les piccotements, la difficulté du mouvement, le ſentiment émouſſé, ſont les ſymptômes qui caractériſent le premier période: le ſecond eſt marqué par l'accroiſſement de ce déſordre: l'abſence de la douleur, la perte du mouvement, l'inſenſibilité du tact, la ſenſation du froid, l'extinction du mouvement & du ſentiment, l'atrophie des parties, ou leur œdême,

la diminution de la chaleur naturelle, ſont bientôt ſuivies d'affections gangréneuſes, qui terminent leur troiſiéme période. Qu'on juge ſi la *Médecine agiſſante* doit tarder dans de telles circonſtances à s'oppoſer aux premiers progrès d'une maladie ſi funeſte? Il en eſt de même des autres : leurs cauſes ſont quelquefois ſi graves, ſi opiniâtres, qu'il eſt ſouvent impoſſible, & toujours très-difficile d'y remédier.

LXXXVII. Si l'on doit ſecourir la Nature plus ou moins paſſive dans ces circonſtances (75. à 86.), il en eſt où ſon activité deſtructive doit être ralentie, ſuſpendue, pour ainſi dire enchaînée. Il n'eſt qu'un Médecin qui puiſſe ici procurer ces bien-êtres. Telles ſont les indications dans les dérangements des premiéres voies, produits par les crudités, les vers, les poiſons; dans les affections des voiës urinaires, entretenuës par un calcul; dans celles des viſcères, comme du foïe, duës à un calcul biliaire, aux obſtructions invétérées, à la criſpation des nerfs, à l'irrégularité du cours des eſprits animaux, &c. Il en eſt de même dans le cas d'hémorragies abondantes, entretenuës par un faux germe, une môle, le décolement d'une portion de l'arrière-faix; quand elles ſont ſimplement utérines, & duës à l'inertie de la matrice, dont les vaiſſeaux ſont béants & ne peuvent ſe contracter; ou quand ces vaiſſeaux, par quelques autres cauſes, ſont relâchés, déchirés ou coupés. Ce ſont-là des cas, où les efforts de la Nature ſont ſans effets, & où le Médecin doit agir.

LXXXVIII. La Nature n'eſt paſſive dans preſ-

que toutes les affections chroniques, que parce que la chaleur innée, naturelle, ce feu vital, qui la ſoutient, n'eſt plus entretenuë, ni renouvellée, à meſure qu'elle ſe conſume. Que de cauſes peuvent l'affoiblir & l'éteindre ! On voit dans les maladies d'épuiſement, comme dans les féreuſes & les cachectiques, & celles par défaut de mouvement vital & muſculaire, que les pertes exceſſives de ſang ou de ſucs lymphatiques, les ſuppurations habituelles, les longues & pénibles convaleſcences, après avoir eſſuyé des maladies qui ont épuiſé les forces, qu'un exercice continuel & laborieux, des contentions d'eſprit, les paſſions de l'ame, les mauvaiſes digeſtions, l'abus des aqueux-tiédes, des ſpiritueux, le mauvais air, ſes viciſſitudes, ſes exhalaiſons putrides, des évacuations, des écoulements ſupprimés, ſont autant de cauſes propres à procurer un relâchement des fibres, un ſang peu élaboré, & ſeulement renouvellé par des ſucs trop ou trop peu animaliſés pour lui rendre ſa conſiſtence propre à réparer ſes pertes & celles des ſolides, dont l'inertie & l'inactivité ne fourniſſent qu'à peine ce fluide éthéré, qui doit parcourir les nerfs, d'où les forces vitales & le mouvement muſculaire tirent leur action.

LXXXIX. On ne doute pas qu'il ne faille en ceci (88.) rendre à la Nature dequoi ſe prêter à concourir aux vuës du Médecin ; qu'il faut rallumer ce feu preſqu'éteint, ou fort affoibli ; qu'on doit lever les obſtacles, qui s'oppoſent aux mouvements progreſſifs & inteſtins des fluides, rétablir le ton des ſolides relâchés, les réparer, s'il eſt poſſible, quand ils ſont détruits, ulcérés, &

par ce moyen tarir la ſource des matiéres, devenuës ſeptiques, diſſolvantes, & qui pervertiſſent toute la maſſe. On voit, par la même raiſon, qu'on doit évacuer la ſaburre des premiéres voiës, ſelon les circonſtances qui ſe préſentent; qu'il faut rendre au ſang ſon air fixe, ſon lien, ſa conſiſtence, augmenter ou diminuer la ſenſibilité, l'irritabilité des nerfs, fortifier ou relâcher les fibres, ſelon le plus ou moins de tenſion ou de relâchement, ſelon leur oſcillation plus ou moins forte, comme il arrive dans les affections vaporeuſes, hypocondriaques & mélancoliques, &c.

XC. Convenons de la néceſſité de rendre au ſang appauvri, des ſucs nourriciers & balſamiques, de révivifier ceux qui ſont inertes & peu énergiques, d'en faciliter la circulation, les ſécrétions & les excrétions; de former des égoûts pour dépouiller la maſſe des matiéres âcres & piquantes, ou de la ſurabondance d'humeurs ſéreuſes, qui engoüent le tiſſu muqueux, & relâchent les fibres & les viſcères, énervés par d'autres cauſes éloignées.

XCI. Convenons encore qu'il faut tirer de ſa langueur, une Nature abſolument paſſive, dans le cas de rétention des régles par inertie; dans celui d'engorgements ſanguins des vaiſſeaux méſentériques, par la ceſſation d'un flux hémorroïdal & lorſqu'une éruption rentrée, une ſuppreſſion de la tranſpiration inſenſible, ont porté ſur quelques parties internes, une humeur dont le ſéjour ſeroit funeſte.

XCII. On ſait que la Nature eſt vraiment paſ-

ſive

ſive dans le cas d'une collection de pus dans la poitrine, d'eau dans le bas-ventre, & que l'opération de l'empième, de la paracenthèſe, ont guérie contre toute attente, en donnant iſſuë aux matiéres croupiſſantes & déviées.

XCIII. Enfin, il eſt une infinité de circonſtances, où la Nature abſolument paſſive, attend tout de l'activité du Médecin, & où celui-ci ne doit pas ſeulement borner ſes efforts à relever les forces de cet agent bienfaiſant, dans le moment, où leur foibleſſe eſt démontrée par des défaillances, des lypothimies, des ſyncopes, mais s'attacher à prévenir les retours de ces accidents, à en guérir les ſuites. Du nombre de ces circonſtances ſont ces fiévres *intermittentes-malignes*, appellées par Torti, *fiévres pernicieuſes*, qui, dans chaque accès, mettent le malade dans le plus grand danger de ſuccomber à des ſyncopes, à un aſſoupiſſement, à un délire phrénétique, à un *cholera-morbus*, &c., ſi l'on n'en arrête les progrès. Tels ſont encore les miaſmes putrides, qui ſéjournent dans les premiéres voiës, & d'où réſultent des défaillances allarmantes & dangereuſes. Telles ſont encore les indigeſtions violentes & douloureuſes, la goutte remontée, les ſuffocations par les vapeurs de charbons de bois, & d'autres énivrantes, comme du vin, de la biére en fermentation, la ſubmerſion, l'étranglement, &c.

XCIV. L'on voit que tantôt il faut rappeller le cours des eſprits animaux, tantôt calmer les ſpaſmes, quelquefois rendre la liberté à la circulation, d'autres fois éloigner les matiéres fétides,

fixer l'humeur fébrile, hétérogène, l'évacuer, reſpirer un air plus ſalubre, ranimer la chaleur preſqu'éteinte, &c.

XCV. Voilà les maladies & les circonſtances (43. à 93.) dans leſquelles le Médecin peut & même doit venir au ſecours de la Nature, tantôt en la maîtriſant, tantôt ſeulement en ſecondant ſes vuës, en favoriſant ſes efforts. On verra dans la troiſiéme partie, à quels ſignes il reconnoîtra la route qu'il doit ſuivre. Examinons maintenant en quels cas, il doit préférer l'inaction prudente & néceſſaire, à l'action réfléchie d'un obſervateur attentif & éclairé.

CHAPITRE DEUXIÉME.

Quelles ſont les maladies, dans leſquelles la Médecine expectante eſt préférable à l'agiſſante?

XCVI. Si le Médecin doit agir dans bien des circonſtances, combien n'arrive-t-il pas qu'il doit être ſpectateur tranquille, & conſidérer, d'un œil attentif, la marche de la Nature, la laiſſer agir ſans la troubler, & faire ce qu'on appelle la *Médecine d'expectation*? Sans cette prudence, fondée ſur la vraie expérience, c'eſt bouleverſer le travail de la Nature, retarder, empêcher la coction, s'oppoſer à la criſe, ou la déranger; c'eſt d'une maladie guériſſable, en faire une mortelle; c'eſt

du moins donner lieu à des langueurs, à des ſuppurations plus fâcheuſes que la premiére maladie; c'eſt donner lieu à des convaleſcences longues dont on ne ſe remêt que pour ſentir, toute la vie, les triſtes effets d'une maladie mal conduite. On en voit un exemple dans les fiévres intermittentes, ſuſcitées par la Nature pour lever des obſtructions invétérées, & qu'on a ſuſpenduës ou guéries trop tôt par le *quinquina*.

XCVII. Cette inaction (96) dont la prudence & l'humanité font une loi, ne conſiſte pas cependant à abandonner tellement les malades aux ſoins de la Nature, qu'on ne leur adminiſtre aucune eſpéce de remèdes, mais à n'en preſcrire aucun de ceux que leur énergie & leurs effets engagent à déſigner par le nom d'*héroïques*, tels que les *ſaignées*, les *évacuants*, les *altérants*, les *véſicatoires*, les *bains tiédes*, *chauds*, *frais*, *froids*, &c.; car, quant aux *délayans*, aux *mucilagineux*, aux *tempérants*, la Nature dût-elle être laiſſée à elle-même, ils tiennent le premier rang dans le régime, tant pour favoriſer la coction & l'évacuation de l'humeur morbifique, que pour rendre aux humeurs leur fluidité, & aux fibres muſculaires, membraneuſes & nerveuſes, leur ton & leur ſoupleſſe naturelle. C'eſt principalement dans les maladies aiguës, que l'*expectation* eſt ſouvent un devoir. Il eſt cependant quelques affections chroniques, où le Médecin doit également ſe borner au rôle de *ſpectateur*. Les détails dans leſquels je vais entrer ſur les unes & ſur les autres de ces maladies & ſur leurs différents tems, feront connoître les circonſtances, où l'activité du Praticien ſeroit condamnable.

XCVIII. Le traitement des maladies aiguës exige la *Médecine expectante* (97.), quand on s'eſt aſſuré, ou que la Nature ſe ſuffit à elle-même, par la bénignité de ſes ſymptômes, ou qu'on en aura modéré toute la véhémence, &c. C'eſt ainſi que dans les fiévres *phlogiſtiques ſimples*, où le mouvement du cœur & de ſes vaiſſeaux ſont plus fréquents, ſans léſer les fonctions du corps (*a*), où les ſolides & les fluides ſont peu altérés, & la chaleur, quoiqu'augmentée, eſt douce & naturelle, où les ſymptômes ſont légers, faciles à ſupporter & ſe terminent à la fin du 1r. 2e. 3e. 4e. ou 7e. jour par une douce moiteur, une ſueur, une hémorrhagie, un léger cours de ventre, un Médecin laiſſe la Nature à elle-même, aidée ſimplement du régime. Attentif à ſes mouvements, il veille à la marche qu'elle tient, juſqu'à ce que la réſolution ou la criſe ſoit achevée: toujours ſur ſes gardes, il voit s'il doit ou modérer ſon activité, ou en exciter les mouvements.

XCIX. S'il arrive que par l'intenſité des ſymptômes, on ait dû aller au devant du trouble tumultueux de la circulation, il eſt cependant des tems dans ces mêmes maladies (98.), où il faut reſpecter le travail de la Nature; où après l'avoir miſe dans le cas d'opérer une bonne coction, le Médecin doit reſter tranquille. Ces tems ſont ordinairement le ſecond période de la maladie & les moments où une criſe s'annonce ou ſe fait; lorſque la Nature ſe débarraſſe par des ſueurs, par l'expectoration, par des hémorrhagies, par

(*a*) BOISSIEU, des méthodes rafraîch. & échauff. pag. 7.

le flux menſtruel ou les lochies, par des déjections de matiéres bilieuſes d'une bonne conſiſtance : parce que l'art, quelques moïens qu'il emploïe pour chaſſer la matiére fébrile, ne parviendra jamais à faire le même bien que la Nature : au contraire, il en réſultera plûtôt un trouble fâcheux ou mortel (66.), une maladie longue & pénible, qui ſe feroit terminée en peu de jours.

C. Il en eſt de même (99.) dans la marche des fiévres *phlogiſtiques putrides*, dans les fiévres *ardentes*, par exemple, dans leſquelles les vrais Médecins ont rarement pouſſé les ſaignées, au-delà de deux ou trois, parce qu'on affoibliſſoit trop les malades, dans une circonſtance, où la cauſe fébrile eſt une matiére bilieuſe-putride, qui par un mouvement inteſtin & une agitation exceſſive, duë autant à la grande quantité des molécules ignées, qu'à l'action & réaction des ſolides ſur les humeurs & *vice-versâ*, il ne peut qu'en réſulter une diſſolution promptement gangréneuſe. Dans cette fiévre, dis-je, combien ne doit on pas obſerver la marche de la Nature, & voir ſi elle a travaillé à la coction, dès qu'elle eſt déjà parvenuë au ſecond période (*b*) : puiſqu'il arrive alors quelquefois des évacuations, ou des hémorrhagies abondantes

---

(*b*) Miſſo verò intrà modum ſanguine, quàm citiùs poſſit, atquè ſi res poſtulet..., adhibitâ purgatione, concoctio reliquorum, per quorum putreſcentiam morbus increſſit, atquè verſùs ſummum vigorem abit, expectanda, ut eâ peractâ, Naturæ operâ morbus judicetur, vel Naturâ id faciente, ſegniùs nos cocta medicemur. FRANCISC. VALLES. Method. med. Lib. 4 pag. 261.

& nuiſibles (*c*), parce qu'elles ne ſont point le produit d'une parfaite coction; mais l'annonce de la diſſolution de la maſſe humorale. C'eſt dans le troiſiéme période que le Médecin doit ſe borner au rôle d'*expectant*. Il doit alors reſpecter les efforts de la Nature & reſter plûtôt dans l'inaction, que de troubler tout par des remèdes actifs: car dans les cas, où la Nature ſoutient le combat & où il y a aſſez de rémiſſion, parmi les redoublements, pour faire prévoir que la maladie ne ſe terminera pas par la mort, c'eſt aſſez d'éloigner ce qui peut traverſer & bouleverſer l'œuvre de la coction, & retarder ou empêcher la criſe: dès qu'elle arrive, le Médecin doit être *ſpectateur*.

CI. S'il eſt un tems dans ces maladies (98), ſpécialement dans les fiévres *putrides-malignes*, où l'on doit reſter dans l'inaction, c'eſt ſur tout dans le début de la fiévre, dans le friſſon (*d*) qu'il faut laiſſer écouler. On ne doit même rien entreprendre le premier jour, à moins que la violence de la fiévre ne menace d'autres ravages. Il m'eſt arrivé plus d'une fois de ne rien faire qu'après vingt-quatre heures, parce que la Nature ne paroiſſoit pas trop agitée, & que je voulois m'aſſûrer, ſi ce n'étoit point une fiévre *éphémère*. D'ailleurs, en ne précipitant rien, l'humeur fébrile acquiert déjà de la mobilité, ſur tout celle des premiéres voiës, qu'il faut quelque fois évacuer, parce qu'elle eſt en turgeſcence.

CII. Dans le premier période de ces maladies

(*c*) DE BOISSIEU, ibid. pag. 114. (*d*) Id. ibid. pag. 134.

(101.), après avoir fait les ſaignées néceſſaires & évacué les matiéres en turgeſcence, on doit être attentif à ne pas charier des ſucs cruds, peu élaborés, qui n'ont encore aucun dégré de coction. Les Anciens ne purgeoient point avant la coction, de peur de violenter la Nature. Il eſt vrai qu'ils n'avoient que des purgatifs violents. Au reſte, dès qu'on eſt perſuadé que les premiéres voïes ſont nettes, emploïer des évacuants, c'eſt vouloir procurer des déjections, au moins inutiles & qui ne peuvent que détériorer l'état du malade, en épuiſant ſes forces. Attendons donc que la matiére fébrile ait acquis cette coction parfaite (105) & qu'on en ait des preuves. Tous nos ſoins doivent ſe borner à la faciliter. S'il y a un cours de ventre bilieux, qui n'affoibliſſe point, qui ne ſoit pas trop fréquent, ſans être le produit de la coction, qu'eſt il mieux que de temporiſer & de laiſſer la Nature à elle-même, juſqu'à ce que la matiére morbifique ait acquis quelque mobilité & que les couloirs ſoient détendus, élargis, & que l'éréthiſme ait ceſſé (*e*)? Ainſi dans les redoublements, le malade doit être laiſſé à lui même, aux ſimples boiſſons : ce tems eſt toujours plus ou moins allarmant, le genre nerveux eſt plus ſecoué, il y a plus de troubles, plus de fatigues.

(*e*) Si poſt emeſim, attentum examen Symptomatum, abdominis excretorum, me docebat relictam formitis partem, magnâ non dari mobilitate, nullum evacuans remedium, niſi enema, ubi quotidiana deerat ſedes, antè quatuor elapſos dies, præſcripſi. Tissot, de febre biliosâ Lauſannenſi. pag. 35. 36.

CIII. Le troiſiéme période de ces fiévres (101.) n'eſt pas toujours celui qui, demande l'inaction du médecin, quoique la criſe avance : mais il doit être *expectant*, quand tout ſe paſſe dans une eſpéce de régularité, quand les évacuations ſe font au bien-être du malade. Elles ſont alors dépuratoires. C'eſt le tems de la coction. On doit donc reſpecter ces évacuations, ſans les exciter, de crainte de troubler la marche de la Nature, qui travaille à en procurer d'autres plus ſalutaires, vraiment critiques. Il faut donc ſuſpendre l'uſage des évacuants, ſi on ne veut pas augmenter la foibleſſe, en les augmentant. On laiſſe à la Nature le tems de ſe reconnoître, & l'uſage des antiſeptiques ne la trouble pas dans cette circonſtance.

CIV. Ces fiévres (101.), parvenuës au tems d'excrétion, ne permettent guères de ſuivre, à la lettre, la régle de conduite que donne *Hippocrate* (*f*), qui dit de ne point agir, quand la maladie eſt à la veille d'une criſe, ou qu'elle eſt jugée; parce que la confuſion eſt trop grande dans le cours des humeurs & que les mouvements de la Nature ſont plûtôt en défaut, tant elle eſt affaiſſée par l'action de la matiére ſeptique, confonduë dans toute la maſſe des fluides, & dont elle ne peut ſe dépouiller qu'à l'aide des reſſources de l'art. Cependant, dès que la criſe eſt faite & que la fiévre a ceſſé, on laiſſe à la Nature, qui ſe repoſe, le calme dont elle a beſoin, ſans l'aider

(*f*) Quæ judicantur aut judicata ſunt, nec movere, nec innovare oportet, nec medicamentis nec aliis irritamentis, ſed ſinere. HIPPOC. Aph. 20. Sect. 1.

même dans le cas d'un cours de ventre critique; parce que, dit DEGORTER (*g*), quand la crise est parfaite, ce seroit plus évacuer, qu'il n'y a de matiéres à expulser, & on ne la fait qu'aux dépens du malade & au détriment de ses forces, en diminuant le peu de bonnes humeurs, qui lui restent. Mais dans bien des fiévres malignes, il est rare d'observer de ces crises décidément parfaites; elles ne se font que par reprises & à la longue. C'est alors qu'on voit ces fiévres durer trente à quarante jours, & qu'une crise commencée, le quatorziéme jour, n'est achevée que le trente quatriéme ou quarantiéme. Dans ces circonstances, il arrive que la *Médecine expectante* laisse aux soins bienfaisants de la Nature, l'évacuation de la cause fébrile, quand on peut s'assûrer que ses mouvement ne doivent être ni excités, ni ralentis.

CV. Les crises sont plus constantes dans les maladies *inflammatoires pures*, dans lesquelles on doit avoir les mêmes égards (98. à 104.), quant à l'*expectation*, dès qu'on a calmé la violence des symptômes, & qu'on a mis la Nature à l'aise dans le premier, ou au moins dans le second période. C'est d'elle qu'il faut attendre la résolution de la stase inflammatoire, la coction & la crise de la matiére morbifique. C'est alors le tems de la laisser agir & de ne pas la troubler par de nouvelles saignées, par des sudorifiques, qui incendiroient toute la masse, irriteroient & crispe-roient les solides, redoubleroient l'éréthisme du

(*g*) DEGORTER, ibid. ad Aph. 24.

genre nerveux; par des purgatifs qui feroient ici déplacés, qui troubleroient la crife, qui eft à la veille de fe faire par les fueurs, l'expectoration &c. Si cette crife doit fe faire même par les felles, on doit être attentif à ne pas les exciter; la Nature elle même en procure aſſez. Ce ſont des matiéres épaiſſes, cuites, jaunes, mielleuſes, ſemblables à la purée. Ces jours critiques, reconnus tels par *Hippocrate*, ſont le 4e. 7e. 9e., le 11e. 14e. 17e. 20e. 21e. 27e. 31e. 34e. 40e. (*h*). Ces jours-là, on ne doit abſolument rien faire, qui puiſſe troubler la Nature (*i*). Alors, ou elle travaille à la coction de l'humeur morbifique, ou celle-ci eſt déjà à ſa maturité & prête à être expulſée. Il ſurvient des mouvements violents, qu'on appelle *perturbationes criticæ*, qu'il faut bien diſtinguer du trop d'intenſité des ſymptômes. Car ce *trouble critique* oblige un Médecin à reſter dans l'inaction & dans l'attente des évacuations bienfaiſantes, que des ſignes d'une coction parfaite & d'une criſe prochaîne lui ont annoncées. On doit quelquefois porter l'attention juſqu'à ne point permettre des lavements; parce qu'il eſt des cas où toute eſpéce d'évacuation eſt redoutable, & où

(*h*) Judicantur febres quartâ die, ſeptimâ, undecimâ, decima-quartâ & vigeſima-primâ, quædam etiam trigeſimâ & quadrageſimâ. HIPP. de dieb. judicat. § 9. [Id. Aph. 23. 24. Sect. 4. [Id. lib. 3. præſag. § 7. & 8. [Id. Aph. 36. Sect. 4.

(*i*) Propè dies criticos tempera te quoquè ab uſu opiatorum, ne Naturam tunc moveri ſolitam, inductâ in humoribus tarditate, opprimas & criſim impedias. BAGLIVI, pag. 65. [Vigentibus morbis quieſcere melius eſt. HIPPOC. Aph. 29. Sect. 2.

dans une expectoration ou une ſueur critique, le plus ſimple lavement retarderoit ou troubleroit bientôt l'ouvrage de la Nature. *Hippocrate* vouloit qu'ils ſerviſſent à tenir le ventre libre durant les cinq premiers jours d'une péripneumonie ; mais après, il ne veut plus qu'on uſe de ces remèdes, parce qu'une grande évacuation par bas eſt dangereuſe, après le 5e. jour, & qu'elle empêche l'expectoration, qui eſt la criſe naturelle de cette maladie (*k*).

CVI. Ces conſidérations (97. à 105.) ſont de la plus grande importance. On ne peut être trop attentif à obſerver la marche & les mouvements de la Nature : la laiſſer ſouvent à elle-même, & voir qu'elle route elle va prendre, c'eſt le moïen de l'aider à propos. Non ſeulement dans les maladies *épidémiques*, il eſt néceſſaire de bien obſer ; mais auſſi dans les *fiévres inflammatoires* : car il eſt des *pleuréſies* & des *péripneumonies*, &c. qui ne ſe terminent que par une ſueur, le 7e., quoiqu'il ſemble qu'on doive attendre une expectoration déjà commencée & déjà annoncée par ſes ſignes. Il en eſt qui ſe terminent par des ſelles bien cuites, avant le 4e. jour, comme dit BOERRHAAVE,

(*k* HIPPOCR. de morb. lib. 3. [Conformité de la Méd. des Anc. & des Modern. pag. 129. [Sicuti in morbis capitis alvi fluxus ſuperveniens ſalutaris, ità contrà, valdè pernicioſus in morbis pectoris, præſertim acutis. Cave igitur ne purgans medicamentum in pleuritide exhibeas. Cave pariter ne copioſo clyſterum uſu, alvum nimis fluidam reddas. Nam, exacerbato morbo, ſputum ſupprimetur & ſymptomata ingraveſcent cum pernicie ægrotantis. BAGLIVI pag. 35.

ante quartum diem (*l*). Pour cela, il faut obſerver la Nature, reconnoître par ſoi-même ce qui appartient à ſes efforts & ce qui dépend des accidents de la maladie, ſans ſe laiſſer ſurprendre ni par la violence des uns, ni par la fauſſe benignité des autres. Par exemple, il ne faut pas ſe décider pour l'uſage des évacuants, dans les fiévres épidémiques, dont on ne voit point encore ni la portée, ni le période, ni la route critique qu'elles doivent ſuivre. Il faut ſe contenter alors de travailler à diminuer les accidents de la maladie, de ſurveiller la Nature, pour connoître par ſes efforts, la voïe qu'elle choiſit pour l'expulſion de la matiére morbifique qu'elle a à combattre (*m*).

CVII. En eſt-il de même (106.) des maladies *inflammatoires impures?* Elles doivent leur heureuſe iſſuë à la Nature. La petite vérole, la rougeole, la ſcarlatine, l'éréſipèle, la miliaire, ſont de ces fiévres, qui, laiſſées à elles-mêmes & au régime, quand elles ſont bénignes, parcourent leur tems ſans trouble & ſans déſordre. L'humeur hétérogène ſe dépoſe à la peau, y acquiert ſa maturité, ſe deſſéche & tombe en deſquammation. Le Médecin qui voudroit, en pareilles circonſtances, ou diminuer la fiévre par des ſaignées, ou évacuer les premiéres voïes par des purgatifs, rendroit un mauvais ſervice ; il doit laiſſer agir le principe du mouvement, qui veille à notre conſervation, ſurtout, s'il n'a qu'à traiter des enfants, chez

(*l*) Vid. BOERRHAAVE, Aph. de cogn. & curend. morb. de pleuritid. & peripneumon. (*m*) LORRY, Conformité de la Médecine des Anciens & des Mod. pag. 118.

qui, il y a moins de tumulte & de trouble dans le cours des humeurs. L'expérience a prouvé plus d'une fois, qu'à la campagne, parmi les pauvres, chez qui même le ſecours d'un bon régime manque, ou n'eſt procuré qu'à demi, ceux qui en ſont atteints, ne doivent leur rétabliſſement qu'aux efforts de la ſimple Nature.

CVIII. Si l'on a dû pratiquer quelques ſaignées dans des ſujets plus vigoureux & bien conſtitués, dont l'âge avancé eſt ſouvent une raiſon, dans la petite vérole ſurtout, pour prendre ce parti, & éviter quelques déſordres pendant le cours de la maladie, on ne doit pas moins alors laiſſer les malades au ſeul uſage des boiſſons délaïantes, mucilagineuſes &c., juſqu'à ce que la Nature victorieuſe ait achevé ſon ouvrage, & dépouillé la maſſe du ſang de ſon miaſme, ou de l'humeur morbifique. L'on voit tous les jours des exemples de cette dépuration, duë à la ſeule Nature dans la rougeole, dont la plûpart des enfants & des jeunes gens ſont atteints. Combien de fiévres ſcarlatines, d'éréſipèles au viſage, &c., n'ont exigé aucuns ſecours de l'art? Le Médecin, ſpectateur de leur marche régulière & bénigne, ſe contente d'être ſimple obſervateur.

CIX. Il l'eſt de même (108.) dans le ſecond période, où l'on voit une éruption favorable. On laiſſe jouir la Nature de tout ſon pouvoir, ſi rien ne la traverſe. Les puſtules varioliques & autres, ſont ſoutenues par le même mouvement, qui les a pouſſées à la ſuperficie du corps & qui en a accéléré la maturité. C'eſt ce qu'on voit également

dans la miliaire-criſtalline eſſentielle, à quelques égards près, & même dans la rouge.

CX. Le tems de la maturité, troiſiéme période de cette maladie (109.), eſt comme on ſait, le tems orageux: mais ſi la petite vérole eſt bénigne, il faut abandonner le malade aux ſoins de la Nature. Un Médecin qui voudroit ſubſtituer ſes ſecours à ceux de cet agent bienfaiſant (*n*), courroit le riſque d'altérer la bénignité de la maladie. On a vû plus d'une fois, que la confluente, la maligne même, laiſſées à elles-mêmes par néceſſité, ont eû une heureuſe iſſuë, après que les malades avoient courru le plus grand danger. Cette eſpéce de victoire, produite par le conflit entre la Nature & le mal le plus funeſte, eſt une preuve que celle-là a ſouvent le droit de révendiquer toute la gloire de ces guériſons miraculeuſes, que l'art paroît ſouvent s'approprier. On a vû de même dans le tems de la contagion, que la Nature a pû vaincre le miaſme peſtilentiel, que des malheureux, ſans ſecours, ſe ſont relevés de cette maladie meurtriére, contre toute attente. Ces obſarvations ne doivent cependant pas autôriſer à ſe repoſer toujours, dans des circonſtances auſſi fâcheuſes, ſur les ſoins de la Nature, & d'autant moins, que ſouvent le mal eſt ſi grand, ſes progrès ſont ſi rapides, que le principe actif eſt en défaut & ne fait que des efforts inſuffiſants. On ne peut être ſpectateur tranquille, que lorſqu'on peut s'aſſûrer que ſes movements tendent à une bonne fin.

(*n*) De Boissieu, ibid. pag. 230. 231.

CXI. Quoique dans ces maladies (107. à 110.) la Nature ait bien moins de pouvoir que dans les autres (105.), parce que leurs cauſes ſont bien plus deſtructrices, on a vû (ibid.) qu'il eſt des tems & des circonſtances, où elle ne veut pas être traverſée, ſurtout par ces remédes dont les effets ſont prompts & contraires à ſes vuës. Ne ſeroit-ce pas en effet expoſer les malades à des événements fâcheux, que d'employer quelques-uns de ces remédes, au moment, où dans une petite vérole bénigne, la ſuppuration eſt commencée, ou ſur le point de s'établir? Dans le tems où l'éruption d'une rougeole, d'une miliaire, d'un éréſipèle ſe fait tranquillement, tandis que l'heureuſe iſſuë de la maturité & de la deſquammation des puſtules, appartient à la Nature?

CXII. Ce ſont non ſeulement ces maladies aiguës (100. à 111.), parvenues à certains périodes, qui doivent être, dans quelques circonſtances, confiées aux mouvements conſervateurs de l'individu, mais auſſi les fiévres *intermittentes*, que je mets au rang des chroniques, quand je conſidére leur marche, leurs progrès & leur terminaiſon. Aiguës par leurs accès, elles ſont chroniques, par leur intermiſſion & leur durée, qui eſt quelquefois très-longue, quand en abandonne la cure à la Nature. J'en excepte les *printanières*, qu'on voit aſſez réguliérement ceſſer après le 7e. accès.

CXIII. Ces dernières (112.), toujoursréguliéres, celles qui ſont d'un génie à ſe terminer après le 14e. accès révolu, doivent être laiſſées

aux ſoins de la Nature, ſurtout après qu'on à évacué la turgeſcence des humeurs. On ſait que chaque accès eſt un nouvel effort, ſuivi d'une ſueur plus ou moins copieuſe, & dont la Nature ſe ſert, ſpécialement, quand la fiévre intermittente dépend de la viſcoſité des humeurs, qui circulent difficilement dans les vaiſſeaux capillaires, ou d'une legère obſtruction des viſcères du bas-ventre.

CXIV. On conçoit aiſément que ces accès ſervent à broïer & à atténuer l'humeur (113.) dont l'épaiſſiſſement cauſe l'embarras des viſcères (ibid.); que l'intervalle d'un, de deux ou trois jours qu'il y a entre les paroxiſmes, ſont comme autant de repos que la Nature ſe donne, pour ſubjuguer ſans d'autres troubles, toute l'humeur fébrile. Ces cauſes (ibid.) ſont plus opiniâtres, quand elles donnent lieu à l'*intermittente automnale*, qui doit dépurer la maſſe du ſang, des ſucs hétérogènes & trop épais, devenus tels par la diſſipation des plus ſéreux, des plus déliés, produite par les chaleurs de l'été. La *fiévre quarte*, par exemple, qui fût ſouvent l'écueil du Médecin, ſurtout quand on l'a voulu fixer par le *quinquina*, eſt une de ces *fiévres automnales*, qui ſe guérit plûtôt par les ſeuls efforts de la Nature, après avoir duré des mois, quelquefois des années, que par les ſecours de l'art. Auſſi un grand Médecin (*o*) m'écrivit un jour, qu'il poſſedoit un vrai ſpécifique pour guérir cette fiévre; c'étoit l'*expectation*.

(*o*) Mr. MARET, Docteur en Médecine & Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon.

CXV. Ces fiévres (112. à 114.) ſont donc de ces maladies, qui ſont du diſtrict de la *Médecine expectante*. C'eſt au Médecin à diſtinguer celles-ci d'avec celles qu'on ne peut abandonner aux ſoins de la Nature; puiſqu'il en eſt qui ſont ſi pernicieuſes, que ſans un prompt ſecours, elles tuent le malade en deux, trois ou quatre accès, par des défaillances, un coma, une phrénéſie, des évacuations immodérées, qui épuiſent en peu d'heures. C'eſt au Médecin à reconnoître, s'il peut laiſſer ces fiévres à elles mêmes juſqu'à ce que la matiére fébrile ſoit mâtée, travaillée, & qu'on puiſſe emploïer le ſpécifique avec toute ſécurité. Dans le premier cas, on ne peut pas attendre le moment de la coction pour la combattre; on ne peut pas temporiſer: dans l'autre au contraire, ſans cette coction de la matiére fébrile, on ne doit point eſpérer un heureux ſuccès, de l'uſage prématuré du fébrifuge. C'eſt pourquoi, après les remèdes généraux, s'ils ſont indiqués, on attend les ſignes, qui nous prouvent que l'humeur morbifique eſt aſſez ſubjuguée pour pouvoir travailler à ſon expulſion, ou à corriger le reſte de celle que la Nature n'a pas encore domptée.

CXVI. Si la *Médecine agiſſante* a des droits ſur les maladies chroniques, où la Nature eſt plus ou moins paſſive, & à laquelle elle donne un nouvel eſſor, l'*expectante* a quelquefois été couronnée du plus heureux ſuccès, en laiſſant à cette Nature le tems de travailler la matiére, qui gênoit ſes mouvements & la réduiſoit à l'inaction. Il eſt d'ailleurs des maladies chroniques, dont la continuité prévient des maladies plus graves, &

dont conſéquemment il ſeroit imprudent & dangereux d'entreprendre la guériſon.

CXVII. L'obſervation a fait voir plus d'une fois des maladies chroniques, qui ſe ſont terminées heureuſement ſans aucuns ſecours de l'art, & d'autres où ils avoient échoués. La Nature, toute paſſive qu'elle étoit, ménageoit une criſe, & le malade, contre ſon attente, ſe trouvoit délivré de tous ſes maux. J'ai vû cette heureuſe terminaiſon chez un hydropique. On a vû l'affection hypocondriaque céder à un flux noire (*morbus niger*) inattendu, à un cours de ventre. La mélancolie, la manie, ont eû la même iſſuë. Auſſi, dans ces maladies, il eſt des tems où l'on doit reſter dans l'inaction, après avoir pratiqué des remèdes convenables, qui n'ont procuré que des ſoulagements de peu de durée, ou qui n'ont eû aucun effet. Alors, ſoit que la Nature, inſenſiblement aidée de ce que l'art a fait, ſoit qu'à la longue elle ſoit rentrée dans tous ſes droits, peu-à-peu, tout change de face à meſure qu'elle ſe débarraſſe du poids des humeurs : elle apprend ainſi au Médecin la route qu'elle prend, & ce qu'il doit pratiquer, ſi elle a beſoin d'être aidée.

CXVIII. Parmi les maux chroniques, qui ont des droits à la *Médecine expectante*, on doit placer les flux utérins, qui ſurviennent à quelques femmes d'un tempérament ſanguin, ſurtout vers l'âge critique. Ce flux ſert à les débarraſſer d'une ſurabondance manifeſte, dont la matrice étoit ſpécialement chargée, après avoir ſuſpendu ſon flux périodique pendant quelques mois. Ce ſeroit,

en ce cas, tout bouleverſer, que d'arrêter une hémorragie décidément critique. Tel eſt l'écoulement des fleurs blanches-bénignes, qui eſt une décharge bienfaiſante, pour les perſonnes du ſexe, qui les ſouffrent. Tel eſt encore le flux hémorroïdal, quand il n'eſt que modéré & régulier. C'eſt un aſſujettiſſement incommode : c'eſt un mal ſalutaire que l'art doit reſpecter, ſi l'on veut mettre le malade à l'abri de plus grands & de plus fâcheux (*a*).

CXIX. On doit être ſouvent Médecin ſpectateur, lorſqu'il s'agit d'autres écoulements de ſérofités, ſoit par les ſueurs nocturnes, qui arrivent en certains tems de l'année, ſoit par les pieds, les aiſelles, ou les aines & derrière les oreilles, ſurtout chez les enfants en bas âge; dès qu'il eſt queſtion d'une diarrhée periodique, qui arrive de tems en tems, d'une toux pituiteuſe, qui débarraſſe les poumons, des éruptions dartreuſes, qui reviennent chaque année, de la croute de lait, d'un ulcère, qui ſert d'égoût à la Nature. Ce ſont-là de ces maux chroniques qu'on ne doit point attaquer, ſinon avec prudence. Les laiſſer tels qu'ils ſont, & les regarder d'un œil indifférent, c'eſt agir en Médecin, qui connoit les loix de la *Medecine expectante*.

CXX. Il eſt des maux chroniques qu'il faut reſpecter pendant le paroxiſme, & attendre que

(*a*) Hæmorroïdes curanti diuturnas, niſi una ſervata fuerit, periculum eſt ne hydrops ſuperveniat vel tabes. HIPP. Aph. 12. Sect. 6.

la Nature ait, pour ainſi dire, élaboré & évacué la matiére morbifique. Telle eſt la goutte. Nous devons ici imiter SYDENHAM, qui, conſidérant cette maladie comme une dépuration de la maſſe du ſang, du levain arthritique, dépoſé ſur les articulations, laiſſoit à la Nature le ſoin de la coction & de la maturité de cette humeur : il agiſſoit ici, comme dans le traitement des fiévres intermittentes réguliéres (*b*), qu'il ne combattoit qu'après que l'efferveſcence des humeurs étoit, pour ainſi dire, aſſoupie. Vouloir ſeulement calmer les douleurs dans la violence du paroxiſme de la goutte, c'eſt retarder la coction, c'eſt s'oppoſer à l'évaporation & à l'expulſion de la matiére arthritique (*c*).

CXXI. Enfin le parti le plus ſage dans les maladies chroniques opiniâtres, rebelles, incurables, eſt de les abandonner aux ſoins de la Nature,

---

(*b*) Cùm morbi fomes non ſolùm generatus, ſed in articulos jàm abligatus fuerit, ſerò nimis vel ejuſdem mutationem vel eliminationem per alias vias conabimur, cùm non alia methodo foras ejecienda ſit, quam eâ quam Natura præmonſtrat, cui ſoli permittendus omninò eſt. Quod & in febrium intermittentium paroxiſmis uſu venit, quam ob eamdem cauſam remediis non oppugnamus, niſi æſtu priùs conſopito. &c. SYDENH. de Podagrâ. pag 593.

(*c*) Quantò enim magis ægri dolores lenit, tantò magis humorum concoctioni adverſatur.... tantò materiæ morbificæ expulſioni officit. Id. ibid. pag. 594.

Criſes, ſivè Naturæ motus quos ad articulos Natura ciet, ſivè in acutis, ſivè in chronicis, religiosè obſervandi, nequè ab eo motu divertenda eſt Natura, per remedia ad vias eidem contrarias, ſed curandum ut ſemper ad articulos omnia deponant, donec quieſcat. BAGLIVI, pag. 66.

qui, quoique paſſive à bien des égards, travaille encore à ſoutenir & à conſerver ſon individu. Baglivi nous fait obſerver, que c'eſt aigrir le mal par des remèdes, qui ne ſoulagent pas. C'eſt troubler les digeſtions, & le foïer de la maladie prend chaque jour de nouvelles forces. Il ajoûte même, que lorſque les fiévres & les autres maladies ſe prolongent & deviennent opiniâtres, il n'y a pas de meilleure méthode de guérir, que de s'abſtenir de tout remède, & d'avoir ſoin de preſcrire un régime convenable, qui ſoutienne la Nature & favoriſe une bonne digeſtion (*d*). Je l'ai vû réuſſir chez un ſujet déjà fort avancé dans le ſecond dégré de la pthiſie pulmonaire, & qui avoit fait uſage des ſavoneux & des apéritifs, pendant plus de deux ans, ſans d'autre ſoulagement que d'avoir arrêté les progrès du mal. Je lui conſeillai de s'en tenir ſimplement au régime. La poitrine n'en fût pas plus altérée, & la ſanté s'eſt rafermie, quoique tous les matins, & quelquefois dans la Journée, il expectore une matiére viſqueuſe, puriforme: ſa toux ne le fatigue que le matin. Les viciſſitudes de l'air lui donnent quelquefois une oppreſſion, qui approche de l'aſthme; du reſte, il mange de tout ce qui ſe

(*d*) Si verò fuerit incurabilis (morbus), uſu remediorum vires acquiret, ægrotumque conjiciet in diſcrimen. Incongruis enim remediis, digeſtionis facultas extenuabitur & comparabitur in dies novus morbi fomes, ad ægri detrimentum. Cùm febres aliique morbi in longum protrahuntur tempus, nulla eſt ratio medendi melior quàm pharmacis abſtinere, adhibito tantùm convenienti victu, quo foveatur Natura, nec digeſtionis vis attenuetur. Ità multos convaluiſſe comperi. Baglivi, pag. 250. 251.

préſente ſans en être incommodé, mais ſans reprendre de l'embonpoint. Voilà près de douze ans qu'il vit ainſi.

CXXII. Enfin la *Médecine expectante* eſt toujours néceſſaire dans les maladies, tant aiguës que chroniques, où il y a tant de complications & tant de confuſions, qu'il eſt preſqu'impoſſible de développer qu'elle eſt la cauſe, qui trouble l'harmonie des fonctions, & quelle eſt la marche que va prendre la Nature, irritée de toute part; ou la ſomme des ſymptômes & des ſignes diagnoſtics, ne caractériſe aucune maladie ſpéciale. Alors le Médecin reſte ſpectateur oiſif; ſa prudence lui fait obſerver toutes les circonſtances, qui ont précédé & qui accompagnent la maladie, pour s'aſſûrer quelle en eſt la cauſe, quel eſt le viſcère le plus affecté, ſoit eſſentiellement ou par ſympathie, & emploïer des moïens curatifs, qui répondent à ſon attente (*e*)? On doit encore être dans l'*expectation*, quand il s'agit de connoître le tempérament du malade, le génie de la maladie. On peut ainſi ſe conduire avec méthode, & preſcrire des remédes à propos, ſelon qu'ils ſont indiqués (*f*).

(*e*) Expectatione maximè opus eſt in morbis complicatis, & intricatis in quibus Medicus prudenter omnes circumſtantias antecedentes & concomitantes ponderare debet, ut indagare poſſit in quonàm loco cauſa morbi præcipuè lateat, quod viſcus per ſe patiatur vel per conſenſum, ut medicamenta ad cauſam morbi tollendam convenientia applicare poſſit? *Diſput. ad morb. hiſtor. & curat. facient.* HALLERI, tom. 7. pag. 20. 21. de curatione per expectationem.

(*f*) Expectatione præterea opus eſt in omnibus morbis

CXXIII. Hoffmann avoit tellement ſenti la néceſſité de laiſſer quelquefois la Nature à elle-même, pour obſerver ſa marche dans les maladies, qu'il donna pour premiére régle de conduite, d'obſerver avec toute l'exactitude & l'attention poſſible dans toutes les maladies, l'ordre & la ſucceſſion de tous les efforts & mouvements que produit la Nature, & même le tems, où elle entreprend & achéve d'elle-même la cure, à l'avantage du malade. Il n'excepte pas les maladies chroniques, parce que la matiére morbifique demande un tems déterminé pour être préparée : il faut, dit-il, que le Médecin attende qu'il ſoit achevé, & qu'il ne précipite rien (*g*).

CXXIV. Quoiqu'il en ſoit, la Nature eſt trop peu active dans les maladies chroniques, pour qu'il s'y préſente ſouvent des tems, qui obligent un Médecin à reſter dans l'*expectation*. La plûpart ſont autant d'affections contre leſquelles ſes mouvements ne peuvent rien, parce qu'elles conſiſtent dans un dérangement plus ou moins ſenſible des ſolides, qui ſont les principaux agents dont ſe ſert cet être bienfaiſant pour ſe débarraſſer de ce qui lui eſt contraire. Cependant, je terminerai cette partie de mon Mémoire, par cette ſentence rapportée par *Livius* (*h*), que les Médecins

---

tàm chronicis quàm acutis, ut, exploratâ Naturâ ægri & morbi, omnia ordine, tempore & methodo conveniente, ſecundùm indicantium ſuaſum applicentur. Id. ibid.

(*g*) Hoffm. Médecine raiſonnée, traduction françoiſe, tom. 8. pag. 179. à 182.

(*h*) Lib. 22. cap. 18.

réuſſiſſent quelquefois mieux & ſont plus utiles, en reſtant dans l'inaction, qu'en agiſſant & mettant la Nature en mouvement.

Medicos plus interdùm quiete, quàm movendo atque agendo proficere.

TROISIEME PARTIE.

A quels ſignes le Médecin reconnoit qu'il doit agir ou reſter dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remédes?

CXXV. Les ſymptômes qu'on obſerve dans une maladie, & qui en ſont connoître au Médecin le caractère, la cauſe & les effets, ſervent également à lui indiquer la route qu'il doit ſuivre dans ſon traitement. C'eſt par eux qu'il connoit l'état des humeurs & des ſolides, l'utilité, l'inutilité ou le danger des efforts de la Nature: c'eſt par eux qu'il apprend s'il doit confier les malades aux ſeuls ſoins de cet agent bienfaiſant, ou s'attacher à modérer ou à exciter ſon activité. J'ai dit que c'étoit dans les maladies aiguës (41. à 77.), qu'il falloit ſaiſir les moments d'agir, parce qu'ils ſont précieux, & qu'ils ne ſe préſentent ſouvent plus, ſi on les laiſſe échapper. *Occaſio præceps.* Mais en quoi conſiſte principalement l'action du Médecin? Elle roule ſurtout ſur deux points eſſentiels, ſur l'uſage de la ſaignée & de la purga-

tion. C'eſt par ces remèdes qu'on peut, ou modérer le jeu des ſolides, ou évacuer les humeurs dont la préſence pourroit être nuiſible : mais, plus ils ſont capables de produire des effets avantageux, lorſqu'ils ſont indiqués, plus l'on doit redouter de les employer, quand ils ne ſont pas adminiſtrés par des ſignes déciſifs.

CXXVI. L'on ne doit point douter qu'il n'y ait dans ces méthodes de guérir (125.), un milieu qu'on doit connoître, ne pas perdre de vuë, & diſtinguer à travers ce qui pourroit le voiler. *Hippocrate*, qui l'a ſu, l'a tranſmis à la poſtérité. Ses écrits ne reſpirent que cette maxime pratique. Ses ſectateurs l'ont toujours eû pour guide.

CXXVII. Les autres moyens curatifs ſont ceux, dont on ſe ſert pour aider la Nature, qui eſt en défaut, & dont les mouvements ſont ſi ralentis, qu'ils ne ſuffiſent pas pour la délivrer de ce qui trouble ſes fonctions. Le principe de ces mouvements eſt lui-même altéré, ou parce que l'abondance des humeurs étrangères s'oppoſe au jeu de ces reſſorts, ou parce que ces humeurs n'ont point éprouvé la modification, qui doit les rendre mobiles, ou enfin, parce que déjà élaborées, les humeurs commencent à s'échapper par les couloirs, qui doivent leur livrer paſſage, & ne ſont pas entraînées en quantité proportionnée aux beſoins de la Nature, vû la foibleſſe de cet agent conſervateur. Dans ces cas, on s'applique à relever ſes forces, à ſeconder ſes vuës, & l'on va même quelquefois juſqu'à chercher à diminuer ſon travail, par l'évacuation des matiéres, dont la quan-

tité le rendroit infructueux. Au reſte, ces moyens curatifs ſont ceux là qu'on emploie dans toutes les circonſtances, où la Nature eſt abſolument paſſive. Je n'en parlerai que comme s'ils ne formoient qu'une claſſe, qui eſt celle des *altérants*, *internes* & *externes*. Dans cette claſſe ſont les *expectorants*, les *cordiaux*, les *diaphorétiques*, les *anti-putrides*, les *anti-ſpaſmodiques*, les *calmans*, les *diurétiques*, les *apéritifs*, les *toniques*, les *amers*, les *ſtomachiques*, les *fébrifuges*, &c. les *attractifs*, les *rubefiants*, les *véſicatoires*, les *bains*, &c.

CXXVIII. Ces différents moyens curatifs (126. 127.) mis en uſage dans les circonſtances où la Nature, active ou paſſive, a beſoin de ſecours, deviendroient plus préjudiciables qu'utiles, ſi le Médecin, peu attentif aux ſignes qui les indiquent, & trop lent à les ſaiſir, dès qu'ils ſe préſentent, donnoit inconſidérément dans le travers. C'eſt pourquoi, l'Académie a demandé: "*Quels étoient* "*les ſignes particuliers qui diſent aux Médecins* "*d'agir à propos, ou de reſter dans l'inaction?*" Je les ai diviſés en cinq Chapitres. Le premier concerne les ſignes, qui indiquent les évacuations ſanguines. Le ſecond traitera de ceux, qui indiquent les évacuations humorales. Le troiſiéme préſentera les ſignes différents, qui demandent l'uſage des altérants. On verra dans le quatriéme les ſignes qui indiquent les remédes externes, & dans le dernier, ceux qui regardent la *Médecine expectante*. C'eſt pour donner plus d'ordre à la diſcuſſion de la matiére, que j'ai cru devoir préſenter ces ſignes, ſous ces cinq points de vuë, où ſuivant l'exigence des cas & la variété d'indica-

tions, de complications & de contre-indications, on pourra saisir les loix de la *Médecine agissante & expectante*, & les préceptes incontestables qu'elle a dictés, d'après l'expérience & les observations des plus grands Maîtres, qui se sont illustrés dans l'art de guérir.

CHAPITRE PREMIER.

Des signes qui indiquent les évacuations sanguines.

CXXIX. ON a vû que, dans le premier période des fiévres aiguës, il arrive fréquemment que les mouvements de la Nature sont trop tumultueux, relativement à l'âge, au tempérament du malade, à la saison, au climat qu'il habite. C'est ce qui fait que souvent dans la premiére impétuosité d'une fiévre simplement *phlogistique*, on doit au moins pratiquer une saignée, si le sujet est pléthorique (*i*), s'il a essuyé des fatigues, ou s'il s'est exposé à la chaleur du soleil, ou à tout ce qui peut incendier le sang; si le sujet est jeune, robuste, s'il s'est nourri d'aliments de bons sucs, s'il mêne une vie sédentaire, s'il est dans le cas d'une suppression d'évacuations sanguines. Les maux de

(*i*) In acutis morbis venam secabis, si vehemens appareat morbus, & qui ipsum habeant, in ætatis vigore fuerint & robur ipsis adfuerit. HIPPOC. de vict. acut. §. 36. vers. 15. art. 35. [GLASS. de febribus, pag. 59. 60. Ibid. pag. 86. 87.

tête & de reins, les laſſitudes ſpontanées, l'accablement extrême, la rougeur, le gonflement du viſage, de la gorge, du col, le délire, une ardeur intérieure, avec un battement incommode des artères, les yeux rouges & enflammés, le pouls plein, plus ou moins tendu, la difficulté de reſpirer, indiquent d'autant plus la ſaignée, que la fiévre paſſe les bornes d'une éphémère & prend le caractère d'une ſynoque ſimple. Alors on répête la ſaignée, dans le premier période, juſqu'à ce qu'il y ait moins d'éréthiſme, moins d'irritation, moins de chaleur, de ſéchereſſe, d'aridité à la peau, moins d'anxiétés (*k*), que la langue s'humecte, que le pouls devienne plus ſouple, plus mol, moins accéléré. Cette répétition de la ſaignée doit correſpondre aux forces du malade.

CXXX. La même conduite (129) doit avoir lieu dans la fiévre ardente, où à peine une ſaignée trouve quelquefois place dans cette circonſtance, qui annonce une pléthore marquée, les ſignes d'une inflammation, une ardeur intolérable, une raréfaction exceſſive (*l*), comme le remarque BOERRHAAVE & ſon illuſtre Commentateur.

CXXXI. C'eſt ſurtout dans les fiévres du genre de inflammatoires, où le ſang a acquis une diathèſe phlogiſtique, qu'on doit être attentif à di-

(*k*) Conformit. de la Méd. des Anc. & des Modern. pag. 141.

(*l*) V. S. Si morbi initium, plethoræ indicia, inflammationis ſingularis ſigna, calor intolerabilis, rarefactio nimia, revulſio neceſſaria, &c. BOERRH. Aph. 743. VANSWIET. tom. 2. pag. 496.

riger les mouvements de la Nature. Si l'intenſité des ſymptômes (129.)(*m*), qui caractériſent la violence de la fiévre prouvent qu'il y a à craindre des tranſports au cerveau, des engorgements & des ſtaſes, dans les viſcères, d'ou réſulteroient des ruptures des vaiſſeaux, une gangrène prompte, ſans qu'il y ait à eſpérer le moindre ſigne de coction, on ne doit point héſiter de pratiquer les ſaignées, en raiſon de l'excès de l'action de la Nature, d'autant plus qu'on eſt en droit d'appréhender les déſordres, quand le ſujet eſt à la fleur de l'âge, fort en embonpoint, accoûtumé à la bonne chère & très-vigoureux ; parce qu'alors ſes fibres ont plus de tenſion que de relâchement. La ſaiſon, le climat, préſentent quelquefois la même indication : les fiévres ont alors un début véhément, la raréfaction, jointe à la denſité inflammatoire du ſang, prouvent qu'il eſt indiſpenſable de déſemplir les vaiſſeaux, dans ce premier période (*n*), ſurtout ſi les redoublement ſont accompagnés des ſymptômes allarmants (129.). Un mal de tête inſupportable, des yeux vifs, animés, un viſage rouge, enflammé, ſi le ſang eſt couvert

---

(*m*) Ut ut ſit convenit V. S. potiſſimum in eis febribus, in quibus repentina & impetuoſa eſt ſanguinis nimiùm quantùm turgentis urgentiſque commotio cum pectoris oppreſſione, pulſu valido, duro in ſubjectis præcipuè junioribus, ſanguine turgidis, valdè plethoricis, temperamento calido præditis & vehementi animi aut corporis commotione REGA, method medend pag 388.

(*n*) Vide CELS fol. 78. [Ergò vehemens febris, ubi rubet corpus, plenæque venæ tument, ſanguinis detractionem requirit, omneſque acuti morbi, qui modò non infirmitate, ſed onere nocent. REG ibid.

d'une coëne ténace, épaiſſe, &c., s'il y a aſſoupiſſement, délire, des pulſations aux carotides, plus accélérées que celles du pouls, ſi une hémorragie eſt imprudemment arrêtée, comme j'ai vû arriver, ou ſi elle ne s'annonce que goutte à goutte. Sans la ſaignée, il ſe fait un tranſport, une irruption du ſang au cerveau, ou vers un autre viſcère eſſentiel à la vie, & le danger eſt preſſant. Ici la ſaignée du pied, celle de la jugulaire, ſont préférables à toute autre.

CXXXII. Tel étoit (131.) la régle d'*Hippocrate*, qui ne ſaignoit que pour réprimer les efforts trop violents de la Nature. Les hémorragies qu'il avoit obſervé très-avantageuſes, les premiers jours de ces maladies, quand il y avoit trop de véhémence dans les ſymptômes, quand elles étoient accompagnées de grande douleur, d'une difficulté de reſpirer, étoient pour lui des indices d'aider en cela la Nature, principalement ſi rien ne promettoit ces effets ſalutaires (*o*), s'il y avoit trop de confuſion dans la marche des ſymptômes. C'étoit là le moyen de la rappeller aux bornes requiſes, pour obtenir une bonne coction.

CXXXIII. La ſaignée peut-elle avoir lieu, ſi le malade eſt dans cet abattement dont parle SYDENHAM (*p*), & qui n'a d'autres cauſes qu'un engorgement de tous les vaiſſeaux, par une abon-

(*o*) C'eſt ici le cas de lui ouvrir par la lancette une une route plus ample, à moins qu'on ne puiſſe rendre l'hémorragie aſſez abondante par le relâchement des parties. *Abus de la ſaignée.* pag. 51.

(*p*) SYDENH. de nov. febris ingreſ. pag. 541. 542.

dance de ſang ſi conſidérable, que les forces du cœur ne ſuffiſent pas pour s'en décharger? Alors le pouls eſt ſi petit, ſi concentré, qu'on a peine à le ſentir. Les veines ne paroiſſent pas gonflées, la face eſt naturelle, la chaleur eſt modérée, le mouvement du pouls n'eſt guères accéléré; dans ce cas, les cauſes de la pléthore ont précédé, le tempérament & le genre de vie du malade, annoncent l'abondance du ſang. La ſuppreſſion des évacuations ſanguines a eû lieu. Alors on ſent que les forces de la Nature ſont trop opprimées par réplétion (*q*), que la ſaignée les ranimera, que le pouls ſe développera, & que la fiévre deviendra ſuffiſante (*r*). C'eſt de là, dit BOERRHAAVE, qu'il arrive que la ſaignée eſt ſouvent un moïen de ranimer les eſprits, & de rétablir dans toute ſa force, un malade foible & languiſſant dans le commencement (*ſ*).

CXXXIV. C'eſt donc dans le premier période (132. 133.) des fiévres aiguës ſanguines, quelquefois dans le commencement du ſecond, qu'on doit ainſi modérer les efforts trop vifs de la Nature. La violence de la fiévre doit encore y engager dans l'accroiſſement de la maladie; à moins de cela, il n'eſt plus tems de la pratiquer, ſurtout

(*q*) A repletione, quicumque morbi fiunt, evacuatio ſanat. HIPP. Aph. 22. Sect. 2.

(*r*) Scilicet tunc onere humorum levato, corporis vis agilior fit promptiorque ad reſidui morbi depulſionem, quæ poſterioribus diebus, cum venæ ſectio inutilis eſt, futura laborioſa eſt. LOMMIUS, de febribus. pag. 19.

(*ſ*) Conformité de la Médecine des Anc. & des Mod. pag. 358. 359.

ſi l'on n'eſt guères éloigné du 3e. période. Alors c'eſt tout bouleverſer & la coction & la criſe (*a*). Les anciens, attentifs à ne pas troubler la Nature dans ſon ouvrage, ne ſaignoient preſque jamais aprés le 4e. jour (*b*).

CXXXV. Ces fiévres (134.) ſont les *ſynoques ſimple* & *putride inflammatoire* de BOERRHAAVE (*c*). La petite vérole n'en eſt pas exceptée, ſi dans la premiére invaſion, elle prend le caractère de ces fiévres, s'il y a une pléthore vraie ou fauſſe. Dans ces cas, dit HUXHAM (*d*), le pouls fréquent, plein & dur, la reſpiration courte & laborieuſe, la chaleur exceſſive, l'urine haute en couleur, la ſoif extrême, la langue ſéche & ſale, les yeux rouges, étincelants, la douleur extrêmement aiguë de la tête, du dos, des reins & des lombes, le bâtement ſenſible des carotides, exigent la ſaignée. Avec de tels ſymptômes (129), il faut ſaigner même dans la peſte, ou dans telle autre maladie que ce ſoit, pour prévenir les ſuites dangereuſes de la diathèſe inflammatoire du ſang, toujours à craindre, quand on néglige les ſaignées. Il arrive même que dans la fiévre ſecondaire de la petite vérole confluente, où quelquefois les ſignes d'une agitation exceſſive de la maſſe du ſang (ibid.) ſe rencontrent,

(*a*) Scilicet, cùm putris humor, jàm penè totius vi Naturæ concoctus, ſeparatuſquè eſt, turbatis, miſſione ſanguinis, ſuccis venarum, cum benigno permiſcetur, totumquè Naturæ ſubvertitur inſtitutum. LOMMIUS, ibid. pag. 20. (*b*) Abus de la ſaignée, pag. 35. (*c*) VANSWIETEN, de Synocho putridâ. (*d*) HUXHAM, Eſſai ſur les fiévres, pag. 154. 164.

on ne peut, de l'aveu des plus grands Maîtres de l'art, ſe diſpenſer de la ſaignée. C'eſt ainſi que dans la rougeole on a dû recourir à cette méthode, & même dans la convaleſcence, où la toux, l'oppreſſion, la fiévre lente, qui menaçoit d'une phthiſie pulmonaire, cédoient à la ſaignée. C'eſt ainſi que dans la fiévre miliaire, FORDYCE, à l'exemple d'un grand Médecin, à fait ouvrir la veine, malgré une éruption complette, pour ſecourir un malade, qui ſuffoquoit preſque, tant il étoit preſſé par une douleur très-vive du côté (*e*). MOLINARIUS, qui, il y a quelques années, a donné un traité de la fiévre miliaire, raporte des obſervations, par leſquelles il démontre le ſuccès le plus heureux de la ſaignée en pareilles circonſtances (*f*).

CXXXVI. Si à ces ſymptômes (129. à 135.), qui annoncent la trop grande impétuoſité de la circulation, ſe joint une douleur plus ou moins vive, lancinante, pungitive ou gravative dans une partie quelconque, avec chaleur, tenſion, gonflement, avec des anxiétés, la fréquence de la reſpiration, la toux, l'inſomnie, la ſoif, l'abbatement, des inquiétudes, un pouls tendu, dur, accéléré, on a à combattre une maladie inflammatoire (61. à 64.), dont la marche eſt d'autant plus dangereuſe, que le viſcère attaqué eſt eſſentiel à la vie. Ces fiévres portent avec elles un danger manifeſte : le moindre eſt la ſuppuration, qu'on peut éviter par la ſaignée. Le même remède

(*e*) FORDYCE, de febre miliari. pag 51. 52. (*f*) MOLINARIUS, de febre miliari. pag. 71 & ſeq. § 32 .33 .34.

peut prévenir la gangrène, qui, ſans ſon ſecours, termine ſouvent les jours du malade.

CXXXVII. La ſaignée, faite à propos dans le principe de ces maladies (61.), & répétée autant que leurs ſymptômes (136.), produits par la phlogoſe du viſcère, l'indiquent, débarraſſe les vaiſſeaux, du ſang, qui y eſt arrêté, prévient de nouveaux engorgements ſanguins, diminue la tenſion, le gonflement, la douleur, la pulſation, & fait que l'humeur morbifique repaſſe dans le ſang: la Nature la ſubjugue, la cuit & l'évacue (66.), s'il ne s'en eſt pas fait une aſſimilation aux ſucs homogènes & une réſolution : car alors le malade guérit ſans une évacuation ſenſible.

CXXXVIII. Si l'on n'eſt pas aſſez heureux pour pouvoir emploïer ce remède (137.) dans le premier période de la maladie (61. 63.), on doit y avoir recours, même le 8e. le 10e. 11e. 12e. jour (64.) & tant que l'humeur morbifique eſt dans l'état de crudité; que les ſymptômes de l'inflammation (136.) perſiſtent ou reviennent après avoir été calmés (64.); qu'il n'y a aucuns ſignes de ſuppuration, aucune horripilation ſenſible & répétée, aucuns friſſons manifeſtes, qui la dénotent. Quel n'eſt pas quelquefois le ſuccès de la ſaignée, quand le mal ne fait que de naître? Alors la ſaignée, faite juſqu'à la défaillance prochaine, arrête les progrès du mal (*g*). La ſaignée, pratiquée dans la pleuréſie inflammatoire, du côté

(*g*) Conformité de la Méd. des Anciens & des Mod. pag. 347.

affecté, au moment que le malade ſe plaint d'un tintement d'oreille du même côté, décide de la réſolution prompte & parfaite de l'inflammation de la plèvre. C'eſt une obſervation que nous devons à M. NICOLAS, Médecin (*h*). Ce moment, ſaiſi à propos, met, dit il, le malade à l'abri d'un plus grand nombre de ſaignées.

CXXXIX. On voit (138.) qu'on expoſeroit le malade, ſi l'on négligeoit la ſaignée dans ces affections inflammatoires. L'inflammation de la poitrine eſt une de ces maladies, où l'on doit ſurtout la pratiquer; on la répête même, ſi les crachats ſe ſuppriment tout à-coup, ſans d'autres évacuations, avec beaucoup d'oppreſſions & d'angoiſes, parce que le danger eſt preſſant. Alors ſi le malade eſt robuſte & n'a pas été beaucoup ſaigné (64.), s'il y a du ſang dans les crachats, ſurtout s'ils ſont écumeux, ſemblables à de la ſalive mouſſeuſe, ſi le pouls eſt fort & dur, s'il y a beaucoup de douleurs, une difficulté de reſpirer, des étouffemens, une menace de ſuffocation (*i*), la ſaignée eſt le ſeul remède, qui puiſſe arracher le malade à la mort.

CXL. La ſaignée ne ſuffit pas toujours pour faciliter la coction de l'humeur morbifique & la réſolution d'une inflammation bien décidée. Soit que la ſtaſe inflammatoire ſoit dans les vaiſſeaux capillaires, qui ne ſont guères ſubordonnés aux effets de la ſaignée, ſoit que ce ſoit un engorgement veineux, ou que les forces du malade ſoient

(*h*) Gazette de ſanté. 1775.
(*i*) TISSOT, Avis au peuple. pag. 56. 57.

trop affoiblies pour la réitérer, ou que la maladie ſoit trop avancée, il faut encore avoir recours à d'autres évacuations ſanguines, ſi la phlogoſe des viſcères exige une déplétion des vaiſſeaux. C'eſt ainſi, que, lorſque le cerveau demeure embarraſſé, malgré la déplétion des vaiſſeaux, que le délire, l'aſſoupiſſement, les yeux rouges, enflammés, la douleur de tête, la face aſſez animée annoncent l'engorgement des capillaires trop engoués (*k*); que les viſcères du bas-ventre (*l*) enflammés & engorgés, ne promettent pas une heureuſe réſolution après les ſaignées, quoiqu'il n'y ait pas de ſuppreſſion de régles, de lochies, d'hémorroïdes, on en vient à l'application des ſangſuës aux tempes, derrière les oreilles, le long du trajet des jugulaires, à l'anus, aux parties ſexuelles, ſi l'on veut débarraſſer la tête, le bas-ventre, ou la matrice.

CXLI. Il en eſt de même (140.) des maux de gorge inflammatoires, qui menacent de ſuffocation. C'eſt pour les mêmes raiſons (ibid.) que BAGLIVI faiſoit appliquer des ventouſes ſcarifiées ſur les épaules, vers le 4e. jour de la petite vérole, lorſque les puſtules commençoient à paroître & que la matiére variolique ſe portoit à la tête avec beaucoup de chaleur, d'inquiétudes, de mouvements convulſifs aux tendons. Le moment d'après, dit-il, la fougue du ſang eſt réprimée par la réſolution, & l'éruption ſe fait (*m*).

CXLII. Ce ſont-là (141.) des raiſons, qui exi-

(*k*) Abus des ſaignées. pag. 277 (*l*) Journal de Méd. tom. 18. pag. 410 (*m*) BAGLIVI, pag. 61

gent des évacuations ſanguines, qui n'affoibliſſent pas & qui cependant dégagent le viſcère engorgé, enflammé, ou menacé de phlogoſe (140.) : mais il eſt des cas, où elle ſeroit inutile, où une ſaignée, qui peut rendre la vie, en termineroit d'autant plûtôt le cours, que le danger eſt déjà preſſant. Cette fâcheuſe circonſtance ſe préſente quelquefois dans la fiévre ardente, la pleuréſie, &c. Tandis que le malade ne paroit guères capable de ſupporter des ſaignées ultérieures, la douleur vive du côté, l'oppreſſion, la difficulté de reſpirer, la ſuffocation prochaine indiquent encore cette évacuation. Cependant la maladie eſt avancée : les ſaignées ont été multipliées : les forces du malade ſont affoiblies & la mort eſt inévitable, ſi l'art ne vient au ſecours d'une Nature opprimée. La ſaignée paroit le ſeul moïen capable d'empêcher une terminaiſon auſſi funeſte : mais dans un cas auſſi urgent, le ſuccès eſt douteux. L'événement tourneroit au deshonneur du Médecin, ſi le malade mouroit ſous la lancette. Pour éviter cette diſgrace, on doit prévenir les parens, du danger preſſant que courre le malade, & du ſeul ſecours, qui puiſſe l'arracher à la mort. Alors ſi malheureuſement elle arrive, elle ne doit pas être attribuée à l'ouverture de la veine, mais à l'engorgement extrême & inſurmontable des vaiſſeaux des poumons. VANSWIETEN (*n*) fait obſerver cette précaution d'après CELSE (*o*). Je connois un Médecin, qui

(*n*) VANSWIET. tom. 2. pag. 297.

(*o*) Fieri tamen poteſt ut morbus quidem id (*venæ ſectionem*) deſideret; corpus autem vix pati poſſe videatur : ſed, ſi nullum tamen appareat aliud auxilium, peri-

dans une circonſtance auſſi douteuſe, a ſauvé la vie à un malade. A peine la veine étoit ouverte, qu'il reſpira mieux & qu'il fut délivré des angoiſes de la mort.

CXLIII. On a vû juſqu'ici (129. à 142.) quels étoient les ſignes, qui indiquent les évacuations ſanguines dans les fiévres *phlogiſtiques* & *inflammatoires*, même *impures*, dont l'invaſion eſt ſouvent plus ou moins tumultueuſe. On a vû (ibid.) dans quel tems de ces maladies, on devoit procurer ces évacuations. Il eſt cependant des circonſtances particulières, comme les dépôts laiteux inflammatoires, dont parle M. Puzos (*p*), qui ſe jettent ſur le bas-ventre, les cuiſſes, &c., & qu'on combat par des ſaignées répétées longtems après leur invaſion. On lit dans le Mémoire de ce célèbre Accoucheur, que la lenteur avec laquelle ces dépôts ſuppuroient, lui en a facilité la réſolution par des ſaignées révulſives qu'ils pratiquoient alors, malgré le cours des lochies. La pratique nous fait obſerver tous les jours des fâcheuſes ſuites de couches, dûës à la déroute du lait, dépoſé ſur la matrice & le bas-ventre, compliquées avec la ſuppreſſion des lochies.

---

turuſque ſit, qui laborat, niſi temerariâ quoque viâ fuerit adjutus in hoc ſtatu, boni Medici eſt oſtendere quàm nulla ſpes, ſine ſanguinis detractione ſit, fateriquè quantùm in hâc re melius ſit & tùm demùm, ſi exiguatur, ſanguinem mittere, de quo dubitare in ejuſmodi re, non oportet. Satius eſt anceps remedium quàm nullum. CELS. lib. 2. cap. 10. pag. 79.

(*p*) Puzos, Mémoire ſur les dépôts laiteux, dans ſon traité des accouchemens.

Dans ces cas, il n'y a que les saignées révulsives, répétées *pro re natâ*, qui sauvent ces tristes victimes, sacrifiées à la douleur & au plaisir d'être Mere.

CXLIV. Il suit de tout ce que j'ai dit jusqu'ici (139. à 143.), que les évacuations sanguines, faites dans des sujets propres à les supporter, doivent avoir lieu, surtout dans le commencement des maladies. Quoique VANSWIETEN rapporte d'avoir pratiqué la saignée le 40e. jour d'une fièvre aiguë (*q*), l'expérience journalière prouve assez que lors qu'une maladie est dans sa vigueur, il n'est plus tems d'agir par ce moyen, à moins que ce soit un renouvellement d'inflammation, dont on veut éviter les suites, ou une phrénésie imminente, quelques douleurs vives à la tête, au côté, &c. ou un redoublement extraordinaire de fièvre avec un pouls dur, tendu, accéléré, beaucoup de chaleur & d'agitation. Une saignée du pied, en pareil cas, a plus d'une fois, sous mes yeux, décidé du sort heureux du malade. La saignée de la jugulaire n'est pas moins nécessaire & efficace dans le cas d'une phrénésie ou d'une affection comateuse survenues tout-à coup, dans le courant d'une fièvre aiguë-inflammatoire, & que des saignées répétées n'ont pû éviter.

(*q*) Scio quidem per febres accidere .... ut ne ante 14 diem, imò nec ante 20, sanguis sit missus, qui tamen tunc mitti utiliter possit, si quidem plenitudinis atque cruditatis signa immorentur, atque etiam ipse permittant vires, neque vetustate ægritudinis sint collapsæ : verum scire licet hæc intelligi non posse morbis prorsùm acutis &c. LOMMIUS, de febrib. pag. 23.

CXLV. On conçoit bien que dans toutes ces maladies (143. 144.), on ne doit guères différer les ſaignées. Leur marche eſt ſi irrégulière, ſi prompte & ſi rapide, qu'elle trouble tout-à coup l'ordre de l'économie animale, qu'il eſt bien difficile & ſouvent impoſſible de rétablir, d'autant plus que la force de la vie eſt, pour-ainſi dire, étouffée dans ſa ſource. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, c'eſt dans le premier jour de ces fiévres qu'il faut ouvrir la veine (*r*), ſi l'on veut que la Nature puiſſe faire une bonne coction, & opérer une criſe ſalutaire (*ſ*).

CXLVI. En ſaiſiſſant ainſi le moment précieux pour porter un ſecours ſi efficace dans ces circonſtances (ibid.), il faut auſſi ne jamais perdre de vuë les ſignes (144.), qui obligent à réïtérer la ſaignée, ſurtout ſi déjà le mal a fait des progrès & que les forces commencent à diminuer. Trop de ſaignées, dans ces cas, deviennent meurtrières; elles mettent la Nature hors d'état de combattre. C'eſt donc au calme, au relâchement, à la diminution de la chaleur, à l'humidité de la langue, au peu d'ardeur de la peau, au peu de ſoif, à la rémiſſion de la douleur, qu'on doit être attentif & borner là ſes ſoins, qui pouſſés plus avant, diſpoſent à la gangrène & éteignent les forces de la Nature (*t*).

(*r*) Incipientibus morbis, ſi quid movendum, move. HIPP. S. 2. Aph. 29 (*ſ*) REGA, ibid. Aphor. 760. pag. 403. 404.

(*t*) Quod ſi dictis evacuationibus pertinaciter inſiſtimus uſquedùm ſymtomata omnia prorsùs ablegaverimus, ſæpiùs ægro, non niſi morte, medebimur. SYDENHAM.

CXLVII. Il eſt des maladies aiguës ſans fiévre, où les mouvements de la Nature ſont, pour ainſi dire, annulés par l'engorgement ſanguin des vaiſſeaux du cerveau, dont il réſulte des affections ſoporeuſes, le coma, l'apoplexie, &c., une irrégularité dans la ſécrétion des eſprits animaux, d'où partent ces ſpaſmes, ces convulſions, qu'on obſerve chez les perſonnes, ſujettes à accumuler trop de ſang, à l'incendier. C'eſt ce qu'on voit quelquefois chez celles, qui ſont dans le cas de ſuppreſſion de mois, d'hémorroïdes, d'hémorragies, ou qui ſouffrent des retards de ces évacuations ſanguines, auxquelles elles étoient habituées : enfin chez celles qui ſont dans les circonſtances déſignées (143.), & dont les humeurs ſont dans un état phlogiſtique. Alors, ſi l'effort de l'action ſe porte vers l'organe des ſens, les vaiſſeaux capillaires s'engoüent, ſe diſtendent, compriment ainſi les nefs, & donnent lieu au déſordre dont je viens de parler. L'hémorragie du nez, qui termine ces maladies, les régles, le flux hémorroïdal, ſont des indices, qui, en pareils cas, ont décidé en faveur des évacuations ſanguines, que l'art a ſoin de pratiquer, quand la Nature eſt en défaut. C'eſt pourquoi dans ces circonſtances, où l'on obſerve un tein vif, rouge, animé, un viſage enflé, le pouls plein & dur, le gonflement du col, la reſpiration gênée, brûlante, un engourdiſſement d'un bras, d'une jambe, dont le mouvement ou le ſentiment ſe perd ou s'évanouit, où à ces ſignes ſe joignent quelquefois des éblouiſſements, des vertiges, des peſanteurs de tête, ou des douleurs plus ou moins gravatives ou pulſatiles de cet organe, le Médecin ne tarde pas

à vuider les vaiſſeaux par les ſaignées, même de la jugulaire, par l'artériotomie, par les morſures des ſangſues, ou par les ventouſes ſcarifiées.

CXLVIII. Il en eſt de même (147,), lorſque par un tranſport rapide du ſang vers les poumons, on a tout à craindre des ſuites d'une hémophthyſie, à laquelle on ne tarde pas de ſuccomber, ſi l'on ne réprime la fougue & l'impétuoſité des fluides vers les vaiſſeaux par leſquels ils ſe ſont fait jour. Alors on n'a d'autres égards qu'aux forces du malade. La déplétion des vaiſſeaux, la révulſion ou la dérivation du ſang eſt indiſpenſable, ſi l'on veut arrêter ces pertes. Les ſaignées ſont également néceſſaires dans toute autre hémorragie, qui ne dépend point de la diſſolution, dans les grandes douleurs & dans preſque toutes les affections ſpaſmodiques ; ne dépendiſſent-elles que d'une diſtribution inégale des liquides (*v*). Ainſi les ſuffocations, les catharres ſuffocants, l'aſthme ſec, convulſif, l'humoral même, s'il ſurvient à un ſujet d'un tempérament ſanguin, avec des ſymptômes plus ou moins ſenſibles, déſignés (147.), à des perſonnes encore dans l'âge de ſupporter la ſaignée, dans le cas de la ſuppreſſion des mois, &c., ſont des circonſtances preſſantes, qui exigent la ſaignée, lorſque la foibleſſe, l'inanition & le

(*v*) Cùm V. S. ſit proprium accommodatumque remedium ſanguinis qui copioſiùs impetuoſiùſque ad partes aliquas abripitur, quatenùs eumdem avertendo, ſiſtit ; ſummum eſt eadem remedium in hæmorrhagiis, quibuſvis doloribus, inflammationibus, &c. quæ contingunt ob inæqualem fluidorum diſtributionem. Rega, ibid. pag. 402. Aph. 752.

trop grand relâchement des forces ne la défendent pas.

CXLIX. Non seulement ces secours (148.) sont nécessaires dans ces différens cas (ibid.), mais on doit également y recourir dans ces engorgements (*infarctus*) sanguins & lymphatiques (*x*), où les vaisseaux capillaires sont particuliérement engoués, comme on observe dans les affections rhumatismales aiguës, quelquefois dans les chroniques; comme on voit dans les fluxions catharrales, la goutte même, surtout si est elle anomale & si le sujet peut supporter la perte de quelques onces de sang. Alors une ou deux saignées du pied, sont un secours prompt & efficace, s'il est aidé de ces remèdes, qui donnent plus d'activité à la Nature pour porter l'humeur goutteuse vers les extrêmités. Dans ce cas, j'ai

---

(*x*) Ex Aph..... Inferimus venæ sectioni posse esse locum, si alibi hæreant & morentur fluida in vasis capillaribus sivè lymphaticis sivè sanguiferis, sivè deniquè partibus fibroso-porosis, adeò ut vel hinc pateat quomodò mederi possit sanguinis missio in morbis, qui insident partibus quas tantùm perfluit, irrorat & insuccat serosus latex. Innotescit ergò hinc quâ ratione venæ sectio tàm proficua deprehendatur, sæpiùs in catharris, malo schiatico, rhumatico, &c., & potissimùm si opportunè & ab initio instituatur, si quàm proximè juxtà partem affectam sanguis detraharur. REGA, ibid. pag. 400. 401. Aph. 753. 755.

Oportet venæ sectiones doloribus dorsi ac coxendicum de poplitibus facere & malleolis forinsecùs.... in doloribus lumborum ac testium, V. S. poplitibus ac malleolis facere intrinsecus oportet. HIPPOC. *de Naturâ humanâ*, art 70. 71. Quicumquè dolores ex dorso ad cubitos descendunt, V. S. Solvit, id. Aph. 22. Sect. 6.

fait appliquer plusieurs sangsuës sur le pied malade, dont l'effet fut de rappeller l'humeur goutteuse vers son siége & de calmer les symptômes que la goutte remontée avoit procurés; tels que les vomissements, la diarrhée, les vertiges, l'éblouissement, la suffocation, les langueurs, l'évanouissement, &c. On sait que les douleurs arthritiques, rhumatismales, chaudes, sans être anomales, ont cédé plus d'une fois à l'application de plusieurs sangsuës sur les parties affectées (*y*).

CL. Enfin, on peut dire avec BOERRHAAVE, que dans plusieurs maladies, comme la fièvre ardente, les grandes inflammations, les douleurs violentes, nos succès les plus grands dépendent de cette évacuation (*z*). C'est pourquoi on désemplit les vaisseaux par quelques saignées répétées *pro re natâ*, pour éviter les accidents, les inflammations & ses suites, où il y a des blessûres qui n'ont point fourni trop de sang, comme dans celles, qui attaquent les parties nerveuses, tendineuses, membraneuses, aponeuvrotiques, dans les grandes contusions, qui intéressent particuliérement les parties intérieures. On y a recours après des chûtes considérables, soit qu'il y ait fracture au crâne, soit qu'il n'y ait qu'une simple commotion au cerveau. Par ce moïen, on rétablit l'équilibre dans le cours des humeurs, on s'oppose à leur épanchement dans quelque cavité, ou l'on prévient, autant que la Nature seconde

(*y*) Journal de Méd. tom. 32. pag. 99. & suiv.
(*z*) Conformité de la Méd. des Anciens & des Mod. pag. 347.

le Médecin, les ſuites funeſtes qu'on eſt dans le cas de redouter.

CLI. Quel ſecours plus prompt que la ſaignée pour éviter les rechûtes des défaillances, duës à la pléthore réelle & évidente, & même pour les guérir dès la premiére invaſion? Dans le premier moment le ſang coule avec peine, mais en emploïant quelques ſecours, qui raniment, on facilite ſon écoûlement & on rétablit le malade. La ſaignée eſt ſurtout néceſſaire, & même le principal moïen à emploïer, lorſqu'on a des ſecours à donner à des perſonnes, qui ſe ſont penduës. Dans ce cas, celle de la jugulaire eſt préférable à toute autre; elle doit être auſſi quelquefois emploïée, lorſqu'on tente de rappeller un noïé à la vie (*a*).

CHAPITRE DEUXIÉME.

Des ſignes qui indiquent la néceſſité des évacuations humorales.

CLII. SI l'uſage de la ſaignée eſt plus borné aujourd'hui qu'il ne l'étoit autrefois, celui des évacuants doit être rappellé à des bornes auſſi étroites. Le préjugé public, les faux principes de quelques Médecins, dont la plûpart ne portent jamais leur vuë au-delà des premiéres voies; quelques ſuccès heureux abſolument dûs aux efforts victo-

(*a*) DE BOISSIEU, ibid. pag. 301.

rieux de la Nature, malgré la manœuvre vicieuſe du Médecin, ont tellement accrédité le ſyſtême d'évacuer dans preſque toutes les maladies, qu'on voit tous les jours d'une fiévre aiguë, putride, inflammatoire, &c., ſans égard à la coction, aux jours critiques, à la criſe, à la foibleſſe du malade, au déſordre de l'œconomie animale, preſcrire des purgatifs plus ou moins actifs, après avoir prodigué l'émétique. Sans entrer dans les raiſons ſpécieuſes de ceux, qui ſuivent une pratique auſſi incertaine, dangereuſe & ſuivie des accidents les plus graves, quand elle eſt dictée par le préjugé & l'impéritie, pratique qui n'eſt pas celle des vrais ſectateurs d'*Hippocrate*, je vais préſenter les ſignes, d'après leſquels on doit emploïer ces remédes, non ſeulement dans les maladies aiguës, mais auſſi dans les chroniques. On verra quel doit être leur uſage dans le tems de l'irritation, où la crudité de la matiére morbifique ne permet guères d'y recourir, & dans quelles circonſtances ils doivent avoir lieu, lorſqu'elle a acquis quelque dégré de maturité, ou que la coction eſt faite & la criſe achevée.

CLIII. On ſait aſſez que je veux parler avant tout, des fiévres aiguës, où les évacuants doivent avoir lieu, & ſi l'on en conſidère toutes les cauſes, on s'apperçoit bientôt, qu'on ne doit point attribuer ces maladies à la ſeule ſaburre des premiéres voïes. Les *phlogiſtiques ſimples*, *ardentes*, *putrides-malignes*, ſoit quelles ſoient le produit de ce qui peut incendier le ſang, le charger d'une ſurabondance de molécules ignées, ſoit que celui-ci ſoit vicié par les humeurs excrémentitielles ré-

tenues, ou qu'il n'y ait qu'une ſimple pléthore miſe en mouvement, ces fiévres, dis-je, ne préſentent pas toujours les ſignes, qui indiquent les évacuants. On obſerve la même choſe dans les *inflammatoires pures*, qui attaquent tout-à-coup une perſonne ſaine à tout autre égard. Il eſt donc de la dernière importance d'apprécier les ſignes, qui demandent & obligent le Médecin d'agir par les évacuants, & de déterminer dans quel tems ils ſont indiqués.

CLIV. La premiére régle que nous ait donné le Pere de la Médecine, paroît être formelle. Il veut qu'on n'évacue que les humeurs, qui ont acquis une parfaite coction, & non celles qui ſont encore dans leur crudité, ſauf, qu'il y ait turgeſcence qu'il eſt, dit-il (*b*), rare d'obſerver. Cette dernière circonſtance n'eſt pas auſſi générale qu'il nous l'annonce. Dans ces Provinces nous voïons la bonne chère d'une part & les mauvais aliments de l'autre, précéder ſouvent les maladies aiguës, & la turgeſcence en être une ſuite inévitable, ſurtout, ſi l'on a donné dans l'excès, ou mené une vie ſédentaire, qui fait accumuler beaucoup d'humeurs indigeſtes. Cette turgeſcence confirme le ſentiment de GLASS, qui la regarde comme une matiére, qui croupit dans les premiéres voïes, qui doit être évacuée par les vomiſſements ou les ſelles, & qui irrite aſſez l'eſ-

(*b*) Concocta medicari atque movere oportet, non cruda, neque in principio, modò non turgeant, plurima verò non turgent. HIPPOC. Aph. 22. Sect. 1.

tomac ou les inteſtins, pour exciter ſouvent ſon expulſion (*a*).

CLV. Mr. Tissot reconnoît deux ſortes de turgeſcences : l'une conſiſte dans la quantité & l'autre dans la mobilité de l'humeur morbifique, ſoit qu'elle ſoit encore dans ſa crudité, ſoit qu'elle ait acquis quelque dégré de coction, ſoit que par ſon acrimonie & ſa fluxilité, quoique peu abondante, elle agace violemment & procure des mouvements vivement irréguliers (*b*). Il s'agit principalement de la premiére, dans le commencement d'une maladie aiguë, où les premiéres voïes, chargées de ſaburre, ſont une complication dèſavantageuſe au malade, par la putridité, qui doit néceſſairement infecter les excréments, qui y croupiſſent, & les humeurs, qui s'y épanchent (*c*). C'eſt pourquoi on ne doit jamais perdre de vûë les indices de cette matiére hétérogène, bilieuſe, putride, glaireuſe, miaſmatique, &c., indices qui ſe montrent, dès l'invaſion même.

(*a*) Materia turgens eſt aliquid moleſtum circà primas vias hærens, quod aut per os aut alvum plerumque excuti poteſt, atquè haud rarò ventriculum aut inteſtinum ad idipſum expellat, dùm excitat. Glass, *Comment. de febribus* 7. pag. 102.

(*b*) Duplex eſt quoque turgeſcentia, alia ad molem, alia ad motum. Turgent humores tùm crudi, tùm cocti, ſi copia omnes vel aliquas præpediant functiones, turgere adhuc dicuntur & tunc turgent ad motum, quando acrimoniâ & mobilitate vehementer partes ſtimulant & irregulares motus cient, ut ut ſæpè parca adſit quantitas. Tissot de Feb. Lauſ. pag. 25.

(*c*) Conformité de la Médecine des Anc. & des Mod. pag. 904.

CLVI. Ces indices (155.) ſont une langue extrêmement chargée, un goût amer, des raports fétides, une haleine puante, des nauſées continuelles, & même des vomiſſements, ſurtout, dès qu'on prend quelques boiſſons. Ajoûtons à ceux-ci, ces défaillances, qui accompagnent le premier début, ſpécialement des fiévres *putrides malignes*, où une bile putride, porracée, croupiſſante dans l'eſtomac, donne lieu à ce ſymptôme effraïant. Il y a des vertiges, une douleur de tête avec pulſation aux tempes, le viſage eſt pâle & défiguré, & ce qu'il y a de remarquable, dit BAGLIVI (*d*), ceux qui ſont la fiévre méſentérique, ſouffrent plus de la tête, que du bas-ventre, où la cauſe réſide; celui-ci ſe bourſoufle, il y a des borborigmes, des petites tranchées, &c. Dans toutes ces circonſtances, les Praticiens expérimentés n'ont jamais négligé, ſoit qu'on ait dû ſaigner ou non, d'emploïer un vomitif, qui, en chaſſant cette matiére corrompue, ſoulageoit le malade. On peut aſſûrer, d'après *Hippocrate*, qu'il ſeroit dangereux de temporiſer (53.) en pareil cas (*e*).

CLVII. C'eſt ſurtout dans le premier période des fiévres aiguës, où l'on peut, avec ſûreté, placer quelques évacuants; car, s'il eſt beſoin,

(*d*) BAGLIVI, pag. 707. *Epiſt. ad Nicol. Andry.*

(*e*) Purgandum in valdè acutis, ſi turgeat materia, eâdem die, morari enim in talibus, malum. HIPPOC. Aph. 10. Sect. 4. Voyez le Journal de Médecine, tom. 30. pag. 140. & ſuiv. où Mr BALME a donné des détails intéreſſants ſur cette matiére.

dit *Hippocrate*, d'émouvoir la Nature, il faut le faire dans le commencement de la maladie (53.). Quand elle eſt dans ſa vigueur, il vaut mieux reſter dans l'inaction. C'eſt pourquoi dans une fiévre ardente, dans une pleuréſie, ſi la douleur ſe faiſoit ſentir à la partie inférieure du diaphragme, il purgeoit le 4e. jour (*f*): il purgeoit également dans une fiévre tierce, ſi le corps étoit plein d'humeurs (156.), afin d'empêcher qu'elle ne dégénérât en continue, ſuivant l'obſervation de MARTIAN (*g*). Il en faiſoit de même le 3e. ou le 4e. dans les fiévres d'été, du genre bilieux (*h*). Enfin, s'il eſt beſoin, dit-il, de purger dans les intermittentes irréguliéres, on le fait avec la ſcammonée, avant le 5e. jour : on en reconnoit la néceſſité par la commotion dans les inteſtins, & par les excréments bilieux (*i*).

CLVIII. Bien des raiſons engageoient *Hippocrate* à différer la purgation juſqu'au 4e., la violence de l'éréthiſme fébrile, le défaut de mobilité de la matiére morbifique, la néceſſité de reconnoître qu'elle étoit l'eſpéce de fiévre. Il croïoit donc que le 4e. jour étoit le plus propre pour évacuer, pourvû qu'il y eût des ſignes, qui montraſſent que l'humeur fébrile étoit en mouvement. De-là vient cette régle générale, qu'on a toujours ſuivie (*k*), que ſi l'urine eſt chargée, ou ſi elle dé-

(*f*) HIPPOC. de victûs ratione.
(*g*) Id. ibid. & de morbis. lib. 3. Conform. de la Méd. des Anc. & des Modern. pag. 208.
(*h*) MARTIAN, annot. in HIPPOC.
(*i*) HIPPOC. lib. de affection.
(*k*) Id. de victûs ratione.

pose un sédiment blanc & léger, dans le premier état de la fiévre, il faut donner un purgatif, pourvû que rien ne s'y oppose. Néanmoins dans les maladies fort aigues, il observe qu'on ne doit point attendre jusqu'à ce que l'urine soit chargée, mais que s'il y a orgasme & turgescence d'humeurs, on purge le jour même de l'accès, de crainte de laisser échapper l'occasion favorable de le faire (*l*). (154. à 157.)

CLIX. On conçoit de ce que j'ai dit (158.), que la turgescence (156. 157.) ne demande aucun délai, qu'il ne faut jamais laisser croupir une humeur dans les premiéres voïes, dont le sèjour ne peut qu'être préjudiciable à l'économie animale (*m*). Telle est la conduite qu'on doit tenir dans le commencement des fiévres *bilieuses*, *putrides-malignes*, *épidémiques*, des *inflammatoires impures*, connues sous le nom de fiévres *éruptives*, dont la cause ou le miasme a vicié les sucs digestifs, & donné lieu à la saburre putride, aux vomissements, à la diarrhée, aux défaillances, à la prostration de forces, &c. Tous les Praticiens les plus célébres ont trouvé dans les vomitifs, quelquefois les émético-cathartiques, donnés dans le tems de l'irritation, un soulagement prompt.

(*l*) Conformité de la Méd. &c pag. 209. HIPP. ibid.

(*m*) Lorsque les saignées sont indiquées pour désemplir les vaisseaux, il est prudent de ne pas éloigner le vomitif, & de le donner peu d'heures après, afin, comme dit LIEUTAUD (†), de ne pas laisser aux mauvais sucs croupissants dans les premiéres voïes, le tems de s'insinuer dans le sang, la saignée leur en ouvrant la route. BOISSIEU, ibid. pag. 136. 137.

(†) LIEUTAUD, *Précis de la Médecine pratique* pag. 41.

C'eſt ainſi qu'ils facilitoient la coction, la criſe & la dépuration de la maſſe du ſang (*n*). En ſecondant les vûës de la Nature, ſoulageant l'eſtomac par l'évacuation des matiéres putrides & des ſucs infectés, ils prévenoient les cours de ventre immodérés, & diſpoſoient aux ſueurs, excrétion de la derniére importance, à laquelle la diarrhée met un obſtacle. Ce précepte eſt tout-à-fait oppoſé à la doctrine que DE HAEN a établie dans le 2e. chapit. du 1r. tom. de ſa *Ratio medendi*, dans lequel il cherche à improuver l'uſage des vomitifs, dans le commencement des maladies, quelques indiqués qu'ils ſoient.

CLX. Le ſecond période des maladies étoit encore un tems, où *Hippocrate* purgeoit. Alors la matiére fébrile a acquis de la mobilité. On doit faire attention, ſi elle eſt d'une Nature à paſſer par les premiéres voïes. Les modifications du pouls, qui doit être plus inteſtinal qu'autrement, irrégulier, intermittent, & les autres ſignes rapportés (154.), décident aſſez la choſe. C'eſt ce qu'on obſerve aſſez ſouvent dans les fiévres intermittentes, les bilieuſes, les ardentes & les putrides, comme l'expérience le démontre tous les jours, ainſi que le rapporte Mr. ROBERT (*o*). A la fin de toutes les maladies, dit il, qui ont pris la voïe de la guériſon, on obſerve conſtamment l'excrétion d'une matiére jaune, claire, liée & de conſiſtence de purée. Ce tems d'excrétion eſt le

(*n*) Voyez PRINGLE, HUXHAM, VANSWIET. SYDENHAM, &c.

(*o*) Traité ſur divers objets de Méd. tom 1. pag. 171.

ſeul, où les purgatifs aïent un grand ſuccès. Auſſi eſt-on bien aſſûré de la guériſon d'une maladie, quand elle a paru. Je l'ai obſervée dans toutes ces circonſtances; je l'ai vuë également dans les *inflammatoires pures*, après que la criſe s'étoit faite, ou ſe faiſoit par les ſueurs & l'expectoration.

CLXI. On doit toujours, autant qu'il eſt poſſible, donner de la mobilité à l'humeut fébrile. C'eſt ce que recommande Mr. TISSOT; il fait voir dans ſon Traité des fiévres de Lauſanne, qu'après avoir, par des ſels digeſtifs, rendu mobiles les matiéres cruës & les ſucs bilieux, dont les premiéres voïes, le ſyſtême hépatique étoient ſurchargés, engoués, il les évacuoit avec ſuccès par un vomitif, ou un émético-cathartique (*p*). VANSWIETEN fait la même remarque (*q*). Un vomitif, donné avant cette eſpéce de coction, n'évacuoit que des humeurs, dont le malade n'étoit guères ſoulagé. Il en eſt de même des fiévres ardentes, qui, parvenuës au ſecond période, donnent des ſignes (154.) d'une ſurabondance d'humeurs bilieuſes. Comme elles ſont une des principales cauſes du feu intérieur, qui conſume, & des autres ſymptômes, qui accompagnent cette fiévre, il eſt certain qu'en évacuant cette matiére morbifique par un émetique en levage, par des laxatifs ſavonneux, comme la manne, la caſſe, on débarraſſe la Nature, qui en eſt ſurchargée. La diminution des accidents eſt une preuve de leur utilité, pourvû qu'on obſerve le moment de l'exacerbation pour les preſ-

(*p*) TISSOT, de febre Lauſannenſi. pag. 26.
(*q*) VANSWIET. tom 2. pag. 225. § 744.

crire (*r*). J'ai très ſouvent donné un émético-cathartique, le 4e., le 5e. jour, avec tout le ſuccès poſſible, dans un tems, où la Nature paroiſſoit accablée par ſurcharge & ne panchoit vers aucune évacuation. Il n'y avoit que l'enduit jaunâtre ou blanchâtre de la langue, un goût amer, un ſentiment de péſanteur à l'eſtomac, une eſpéce d'anxiété précordial, qui m'y déterminoit.

CLXII. On voit (161.) que les ſignes de la turgeſcence ne ſont pas toujours attachés au premier période, ſurtout, dans les fiévres *putrides-malignes*, que l'on ſait communément ſe terminer par une diarrhée, qui ſouvent juſqu'à ce que la maladie ne ſoit à ſon comble, n'a pas la conſiſtence requiſe (161.). Ce ſont plûtôt des déjections de matiéres crues, brunes, noires, claires, d'une fétidité extrême, quelquefois griſes, jaunâtres, aqueuſes, accompagnées de borborigmes, de gonflément du bas-ventre, & qui ne ſoulagent guères, à moins que les ſelles ne ſoient peu conſidérables & peu fréquentes. Dans ce cas, il ſeroit dangereux de trop purger, comme de ne pas évacuer légérement (*ſ*), avec les tamarinds, la caſſe, la manne, la rhubarbe à petites doſes, ſoit que cette diarrhée ne ſoit que l'effet de l'irritation, que procure ſur les entrailles cette matiére en turgeſcence, ſoit qu'elle ſoit le produit de l'affluence des ſucs trop acrimonieux, qui font en pareil cas l'action d'un purgatif. Alors loin de la ſupprimer, il faut la modérer, tandis qu'on corrige l'acri-

(*r*) Boissieu, ibid. pag. 160.
(*ſ*) Boissieu, ibid. pag. 141.

monie putride, par des *antiſeptiques*, qui facilitent la coction.

CLXIII. C'eſt donc dans les fiévres de la claſſe des *continuës-putrides* & *rémittentes*, que les évacuants peuvent avoir lieu, ſi les circonſtances mentionnées (155. à 162.) ſe préſentent. Il eſt des *inflammatoires*, où l'on doit avoir les mêmes égards (ibid.), dès qu'on a fait précéder les ſaignées ſuffiſantes. C'eſt ce que j'ai dû pratiquer pluſieurs fois dans ces fiévres produites par des cauſes, qui, en donnant au ſang une diathèſe inflammatoire, ſe compliquoient avec la ſaburre des premiéres voïes. C'eſt ce qu'on obſerve quelquefois dans les *inflammatoires-pures*, telles que la pleurèſie, la fluxion de poitrine, &c. Cependant à l'exemple d'*Hippocrate*, on doit ſe diſpenſer de purger, juſqu'à ce que la matiére fébrile ſoit devenue mobile. La limpidité ou la crudité des urines nous doit être, comme à lui, un ſigne, qui nous dit que la matiére eſt fixe, dans ces maladies, qui ne ſont pas au-delà du premier période. Ces urines doivent être notre bouſſole (*t*): car, dès qu'elles ſont troubles & chargées, on peut preſcrire un purgatif avec ſuccés, ſi la Nature cherche & tend à évacuer par les ſelles, & ſi l'érethiſme fébrile eſt diminué. C'eſt ce qu'on remarque à l'humidité de la langue, à la déterſion de ſes bords, qui deviennent rouges, à une ligne

(*t*) Quotieſcumquè enim urinæ ſunt tenues, ſignum eſt nil materiæ morbificæ cum urinâ excerni, vel quia unâ parte conculcata eſt & adeò tenaciter fixa, ut nulla ndè portio ſegregari poſſit. MARTIAN, pag. 301.

de ſéparation, qui paroît ſur ſon milieu ; ces derniers ſont des ſignes, qui annoncent une coction preſque achevée (*u*). La molleſſe & le relâchement de la peau prouvent encore qu'il y a moins d'irritation.

CLXIV. Les maladies *inflammatoires pures* ſe terminent ſouvent par réſolution. J'en ai vû qui ſe ſont uſées, pour ainſi dire, & terminées en 14. & 17. jours, ſans aucune criſe ſenſible. Des moiteurs, des urines chargées, étoient toutes les évacuations qu'il y eût. Ces maladies n'exigent des évacuants, qu'autant qu'elles ſont d'une nature à ſe juger par un cours de ventre. BOERRHAAVE nous fait faire cette remarque pour les inflammations de la poitrine & du foie (*x*). Celle du bas-ventre en eſt une, ſurtout, qui n'a d'autre criſe à avoir, qu'un cours de ventre de matiére cuite, de conſiſtence dépurée, &c. On voit la néceſſité de n'en venir aux évacuants, qu'après que la coction eſt faite. Alors on aide la Nature par les plus doux, qui, loin d'aigrir le mal, l'allégent. C'eſt ce que j'ai preſcrit pluſieurs fois dans ces dépôts laiteux-inflammatoires du bas-ventre, dès que l'humeur étoit en mouvement. Une once de manne, deux gros de ſel de duobus, un grain de tartre ſtibié, pour huit onces de véhicule, donné par cuillérée, de deux heures en deux heures, eſt un purgatif fondant, propre à purger la matiére mor-

(*u*) HIPPOC. Coac. nº. 230. [BORDEU, récherches ſur le tiſſu muqueux. pag. 112. à 114.

(*x*) BOERRH. & VANSWIET. tom. 2. 3. de peripneum. pleurit. hepatitide &c.

bifique, ſans cauſer de trouble. C'eſt un moïen d'aider la Nature dans cette occaſion.

CLXV. Il y a cependant des maladies de la claſſe des *inflammatoires* (*y*), où *Hippocrate* donnoit des purgatifs, ſans aucunes ſaignées précédentes; comme dans la pleuréſie, quand la douleur étoit en deſſous du diaphragme, c'eſt-à-dire dans ces pleuréſies moins inflammatoires qu'humorales, bilieuſes, où la ſaburre des premiéres voïes eſt notoire (*z*). Il faut, pour en agir ainſi, s'aſſûrer du relâchement, de la diminution de l'éréthiſme fébrile (163.). C'eſt pourquoi *Hippocrate* le faiſoit le 4e. jour d'une pleuréſie, quand la douleur étoit inférieure. Alors les évacuations qu'on procure, deviennent d'autant plus ſalutaires, qu'à meſure qu'elles ſe font, la fiévre diminue & ceſſe enfin. On a vû de ces fauſſes pleuréſies, qui n'avoient pour cauſe principale, qu'un amas de matiéres fécales dans la courbure du colon. Auſſi les purgatifs anti-phlogiſtiques ſuffiſoient pour les guérir. Souvent la conſtipation ou l'excrétion de peu d'excréments, qui fait dire qu'on n'a pas le ventre libre, a précédé & accompagne cette maladie. La vie ſédentaire, l'inertie de la bile, les aliments viſqueux, indigeſtes, &c., en ſont les cauſes éloignées. Dès que le mal eſt déclaré, le ſiége de la douleur répond à la région de la râte & ſe

(*y*) Conformité de la Méd. des Anc. & des Mod. p 217.

(*z*) Journal de Méd. tom. 10 pag. 37 [Nec timendum in hujuſmodi caſibus incommodum .... quia, quotieſcumquè in acutis morbis cacochimia viget ; hæc bilioſa eſt, proùt plurimùm, quæ ob humoris tenuitatem, non adeò parte impingitur. MARTIAN, pag. 268.

trouve ſous les fauſſes côtes : le ventre eſt gonflé & plus ou moins tendu. Alors les ſaignées ne donnent que de la détente, ſans rien diminuer de la douleur du côté. C'eſt ce que j'ai obſervé.

CLXVI. Il eſt de cette maladie (165.), comme de l'inflammation des viſcères du bas-ventre, telle que celle du foie, où la douleur du côté droit monte quelquefois fort haut. Son augmentation à la moindre inſpiration, la toux ſéche & importune, le hoquet, les nauſées, les vomiſſements quelquefois érugineux, joints à la difficulté de reſpirer, des urines épaiſſes, rouges & troubles, un tein jaune, la difficulté de coucher ſur le côté droit, une diarrhée précoſe & ſymptômatique (*a*), ſont les ſignes qui diſtinguent cette maladie, d'une vraie pleuréſie. Elle ſe termine aſſez ſouvent par des déjections bilieuſes, dont on doit faciliter la coction & l'écoulement par des laxatifs ſavonneux & par des lavements, à l'exemple de BOERRHAAVE (*b*). Enfin, dès qu'on s'apperçoit d'une coction parfaite, par les ſignes, dont j'ai déjà parlé (169.), & que les déjections ont la conſiſtence de purée, qu'elles ſont jaunes, que l'effort des entrailles, le gonflement du ventre, ainſi que l'obſerve Mr. ROBERT (*c*), prouvent que l'humeur morbifique ſe décharge, on peut évacuer avec ſuccès. Il y a, à cette époque, & c'eſt preſque le tems d'excrétion, un pouls irrégulier, quelquefois intermittent (*d*). La maladie a preſque paſſé ſa

(*a*) LOMMIUS, Obſerv. médicinal. pag. 133. 134.
(*b*) BOERRH. de Hepatitide.
(*c*) ROBERT, ibid. tom. 1. pag. 264.
(*d*) BORDEU, Eſſai ſur le pouls. tom. 1. pag. 86. 87

vigueur, ou du moins elle y eſt; elle ne défend pas cependant quelques purgatifs, qui doivent aider la Nature, ou la débarraſſer d'une portion de l'humeur morbifique qu'elle tarde d'évacuer, parce que ſes efforts ſont croiſés par des complications fâcheuſes, ou ſe ſont épuiſés, pour ainſi dire, à l'élaboration de cette matiére étrangère.

CLXVII. Hors ces circonſtances (166.), *Hippocrate* interdit dans ce période tout remédeactif (*e*). Mais dès que la maladie eſt à ſon déclin, il conſeille ſouvent d'évacuer, pour éviter les rechûtes, qui ne ſont pas à craindre, dès que la fiévre finit par aſſimilation (*f*), ou par la coction parfaite de l'humeur morbifique, ſuivie d'une évacuation critique, qui ne laiſſe rien après elle. Si la criſe eſt imparfaite, la récidive, ou la récrudeſcence de la maladie eſt à craindre (*g*). On voit de-là, pourquoi *Hippocrate* ordonnoit des purgatifs ſur le déclin de la fiévre. Quoiqu'il ne reſte ſouvent rien de l'humeur morbifique, on doit preſque toujours nétoïer les entrailles & leurs couloirs, des ſucs, qui pouvoient y avoir acquis un caractère d'âcreté & de putréfaction, par le feu même de la fiévre. Au reſte, la foibleſſe des organes digeſtifs diſpoſe à la ſaburre des premiéres voïes, qui réſulte des aliments imparfaitement digérés. Quelques doux purgatifs évitent bien des rechûtes. Le malade même, dont les gencives, la

(*e*) HIPPOC. Aph. 20. Sect. 1.
(*f*) Conformité de la Méd. pag. 22.
(*g*) Quæ poſt criſim relinquuntur recidivam facere ſolent. HIPPOC. Aph. 12. Sect. 2.

langue, l'eſtomac & les inteſtins ſont plâtrés d'un limon pâteux, demande aſſez ſouvent à être purgé (*h*). Il ſe plaint alors de péſanteur d'eſtomac, l'appetit languit, le dégoût arrive bientôt, il ſurvient dès indigeſtions fréquentes, des accès de fiévres, les forces ne ſe réparent pas, au contraire le malade paroît plus foible qu'auparavant, quoiqu'il prenne des aliments plus forts, & en plus grande quantité (*i*).

CLXVIII. Telle étoit (167.) la méthode de SYDENHAM. Il donnoit également un purgatif les derniers jours d'une pleuréſie, comme d'une petite vérole confluente & de la fiévre dépuratoire (*k*). Il obſerve cependant, qu'il eſt plus néceſſaire de le faire après les fiévres d'automne, qu'après celles du printems, & qu'alors la négligence de la purgation produit plus de maladies, que toute autre cauſe (*l*). De-là, FREIND a établi la doctrine, d'après ſa propre expérience, de purger dans la petite vérole confluente, dès qu'elle eſt parvenue vers ſon 4e. période; c'eſt-à-dire, quand la ſuppuration eſt preſqu'achevée (*m*). Il entrainoit par là l'humeur variolique, qui infectoit le ſang, le corrompoit, ſans attendre l'exſiccation des puſtules. Il donnoit à ce pus, un égoût par le canal inteſtinal, & il évitoit les déſordres de la fiévre ſecondaire, ſouvent trop fu-

(*h*) Conformiré de la Méd. pag. 223. 224.

(*i*) Corpora impura quò plus nutries, eò plus lædes. HIPPOC. Aph 10. Sect. 2.

(*k*) SYDENH. pag. 75.

(*l*) SYDENH. ibid. pag. 76.

(*m*) FREIND, de febribus, comm. 7. hiſtor. 1.

neſte. La même régle a lieu pour le déclin des autres fiévres éruptives. Le tems de la deſquammation eſt celui de la purgation, qu'on doit répéter plus d'une fois, ſelon l'âge, la force & la conſtitution du malade. Il eſt des épidémies, où l'obſervation & l'expérience ont démontré que les purgatifs, avant le déclin des fiévres exanthématiques, & même dans leur vigueur, devoient avoir lieu : leur uſage prévenoit les accidents, l'éruption pétéchiale, dont la cauſe, ſelon Mr. STRACK (*n*), étoit une ſaburre des premiéres voïes. C'eſt cette ſaburre, qu'il reconnoît pour cauſe des fâcheux ſymptômes de la petite vérole, & qu'il faut évacuer, pour les éviter (*o*). Mr. MENURET, enhardi par ce principe, que ſon expérience a confirmé, preſcrit les purgatifs dans le cours de la petite vérole (*p*).

CLXIX. Les purgatifs ſont donc indiqués, en général dans les maladies aiguës humorales, méſentériques, comme dit BAGLIVI, pourvû qu'on reſpecte toujours les ſignes des crudités, de coction & de criſe, dont nous parlerons dans un autre chapitre. On ſait aſſez que, tandis que les matiéres ſont claires, tenuës, limpides, qui ne ſortent qu'en petite quantité & avec irritation, on ne peut guéres profiter de l'avantage des évacuants. Cette crudité ſe manifeſte généralement dans ces cours de ventre, ſuſcités par l'art ou

(*n*) Journal de Méd. tom. 29. pag. 110. 111.
(*o*) Id. ibid. tom. 22. pag. 31, 32, 33
(*p*) Voyez les Lettres de Mr. MENURET, ſur la petite Vérole.

par la force du mal, dans ces ſueurs accablantes, dans ces expectorations pénibles, dans ces urines claires & tranſparentes, ou dans celles, qui ſont rouges & briquettées, dans toutes ces excrétions, en un mot, qui ne ſont point le fruit du travail de la coction, & qui en aggravant le mal, ne ſe font qu'au détriment du malade. Mais, dès que ce travail eſt achevé, cette humeur ne ſe montre, non ſeulement, comme j'ai dit (160.), ſous la forme d'une matiére liée, jaune & de conſiſtence de purée, que forniſſent les excrétoires du bas-ventre, & dans les urines, ſous l'apparence d'un ſédiment blanc & bien lié, mait on la voit auſſi dans les crachats, d'une conſiſtence & d'une forme à peu près égale à celle du pus, dans une ſueur critique, ſous la forme d'une roſée, comme onctueuſe & plus ou moins fétide, &c. (*q*).

CLXX. Dans ces derniéres circonſtances (169), ſi la langueur, le défaut de tenſion, la puanteur de l'haleine & des évacuations, ſi leurs mauvaiſes qualités ſe rencontrent, on doit les regarder comme des ſignes, qui déterminent à évacuer, & qui prouvent la turgeſcence des matiéres cuites (*r*).

CLXXI. On peut, à l'exemple d'*Hippocrate*, de SYDENHAM, évacuer dans quelques fiévres inflammatoires, dans les vuës de faire une révulſion. Cette méthode, dit BOERRHAAVE, peut être fort utile dans une phrénéſie, dans une eſquinancie avec inflammation, dans le tems même de l'irri-

(*q*) Journal de Méd. tom. 30. pag. 139. 140.
(*r*) Conformité de la Méd. pag 38.

tation (*s*), & dans un rhumatiſme avec fiévre (*t*). Ils n'attendoient pas les ſignes de coction, pour emploïer alors les purgatifs. Hors ce cas, dans les maladies inflammatoires, il eſt abſolument néceſſaire d'y faire attention & de s'aſſûrer que la matiére morbifique eſt la plus mobile des humeurs, qu'elle eſt toute prête à céder à l'impulſion que lui donne le purgatif.

CLXXII. En récapitulant tout ce que j'ai dit juſqu'ici (152. à 171.) des ſignes de coction, on voit que rien ne la prouve mieux, que la rémiſſion des ſymptômes, la facilité des ſécrétions & excrétions. Il y a moins d'ardeur & de ſéchereſſe à la peau, la langue eſt plus humide, elle ſe décraſſe ſur ſes bords; le pouls eſt mol & large; il y a moins de roideur dans la pulſation des artères, & celles-ci ſont plus régulières; les muſcles du bas-ventre ſont plus mols & plus fléxibles; le ventre quoique gonflé, cède à la preſſion, principalement vers les hypocondres; il y a des borborigmes & des envies d'aller à la ſelle; les déjections deviennent preſque naturelles, elles ont plus de conſiſtence, elles ſont plus jaunes & moins fétides (*u*),

---

(*s*) Conform. de la Méd. pag. 197. 354.

(*t*) Venæ ſectio larga... dein purgantia antiphlogiſtica, BOERRH de cognoſcend. & curand. morb. Aph. 781.

Itaquè cita, magna repetita miſſio ſanguinis..... valida alvi ſubductio per purgantia ore hauſta Id. ibid. Aph. 809.

Les purgatifs trouvent leurs places dans les maladies les plus inflammatoires, ſouvent ce n'eſt pas en tirant des ſucs groſſiers & indigeſtes, qu'ils guériſſent, mais en rendant plus libre & plus copieuſe, la tranſpiration inteſtinale. SAUVAGES, *Diſſert. ſur l'inflam.* pag. 288.

(*u*) HELVETIUS, idée de l'économie animale. pag. 74.

& ſouvent en pétite quantité, relativement à la violence des ſymptômes de la maladie. Ce n'eſt point par l'abondance des déjections, mais par leur bonne qualité, qu'il faut en juger, ſurtout lorſque le malade en eſt ſoulagé (*a*). Les urines marquent infailliblement la mobilité des humeurs, contenues dans les vaiſſeaux ſanguins (*b*); elles entrainent les particules putrides & excrémenteuſes du ſang. De-là vient qu'on aſſûre qu'une urine, qui a un ſédiment bien marqué, eſt une preuve que la matiére fébrile eſt en mouvement; que celle, qui eſt trouble, avec ou ſans ſédiment, annonce la ſurabondance des humeurs, l'abſence de l'éréthiſme, la prochaine coction de la matiére morbifique (*c*); enfin, qu'il n'y a d'autre tems, dans la plûpart des maladies aiguës, que celui de la coction, marquée dans les urines, ou celui de la turgeſcence d'humeurs dans les premiéres voïes, où l'on puiſſe placer un purgatif, à propos & ſans danger.

CLXXIII. Par cette récapitulation (172), on juge aiſément, quand on doit convenablement preſcrire un vomitif dans les maladies aiguës, qui ne ſont encore que dans le tems d'irritation. La turgeſcence & la mobilité des ſucs croupiſſants dans l'eſtomac & le duodenum, dans tout le ſyſtême hépatique, ſont une raiſon, qui ſuffit pour s'y déterminer, non ſeulement dans le commence-

(*a*) Quæ prodeunt, non copiâ ſunt æſtimandâ, ſed ſi prodeant, qualia oportet, & facilè ferat, & ubi ad animi deliquium ducere oportet, hoc etiam faciendum, ſi æger ſufficiat. Hippoc. Aph. 22. Sect. 1.

(*b*) Conformité de la Méd. pag. 197. (*c*) Id. ibid.

ment, mais encore dans le tems de la coction, quand celle-ci eſt traverſée par des ſoulévements d'eſtomac, des nauſées fatigantes, des vomiſſements, qui ne ſoulagent pas, par un mal de tête aſſommant, qui n'eſt que ſympathique. Les plus célébres médecins ont pratiqué cette méthode & l'ont enſeignée; Mr. TISSOT, entre autres, l'a démontrée dans ſa diſſertation ſur les fiévres bilieuſes (*d*). La Nature eſt ainſi débarraſſée du poids, qui l'opprimoit; elle n'en eſt plus traverſée dans l'ouvrage de la coction & de la criſe; on en voit une preuve dans les fiévres éruptives, la petite vérole, la rougeole, la miliaire. On facilite par là une éruption bénigne (*e*); on évite, comme l'a remarqué SYDENHAM, un cours de ventre, qui trouble tout. Alors la Nature jouit de toute ſon activité, qui eſt ſouvent troublée ou ſuſpendue, tandis que les premiéres voïes ſont ſurchargées de ſaburre. Cette Nature, auparavant opprimée par cette cauſe étrangère, ſe trouve, par une ſuite de l'évacuation, plus allégée, plus libre, plus en état de terminer le travail de la coction. Par ce moïen, elle eſt réveillée ou retirée de cette inaction dangereuſe, où elle eſt, ſurtout dans le commencement des fiévres putrides (*f*). Il en eſt de même de l'uſage des purgatifs, qui déterminent l'humeur fébrile, déjà cuite & propre à être évacuée par les excrétoires du bas-ventre, comme nous voïons arriver le plus ſouvent dans nos Provinces (*g*). La maſſe du ſang ſe décharge

(*d*) De febre Lauſannenſi. pag. 32.
(*e*) Journal de Méd. tom. 19. pag. 133. 134.
(*f*) Journal de Méd. tom. 10. pag. 524, 525, 526.
(*g*) Conformité de la Méd. pag. 206.

d'une bonne portion d'humeurs hétérogènes, qui, ſans cela, pervertiroient toutes les autres. On en voit une exemple dans la petite vérole confluente, où l'activité de la Nature eſt ſouvent vaincuë par la ſepticité de la matiére varioleuſe. Mr. HELVETIUS, a, comme FREIND, preſcrit en pareil cas, des évacuants avec ſuccès.

CLXXIV. Les lavements ſont mis à juſte tître dans la claſſe des évacuants. L'art a trouvé dans leur uſage, un moïen, qui n'eſt pas indifférent pour aider l'action de la Nature, ou la modérer; ils peuvent même la déranger. On a vû, par des exemples fréquents, qu'ils tourmentent quelquefois violemment. Donnés à propos dans les maladies aiguës, ils procurent des effets merveilleux. *Hippocrate* en donnoît pour tenir le corps libre, le rafraîchir & le baigner intérieurement dans les maladies *phlogiſtiques* & les *inflammatoires* (*h*), pour ralentir les mouvements trop vifs & calmer les douleurs. C'eſt ainſi qu'il ordonnoit de tenir le ventre libre, dans une péripneumonie, durant les cinq premiers jours (*j*); mais après ce tems-là, il ne veut plus qu'on les mette en uſage, de crainte d'empêcher l'expectoration; c'eſt-à-dire, qu'on ne doit ni ſouffrir que le corps ſoit tellement reſſerré & conſtipé, que la fiévre en augmente, ni le tenir ſi lâche, que cela empêche l'expectoration, épuiſe les forces du malade (*i*). Les lavements ſont, de l'avis de BOERRHAAVE (*k*), le moïen à emploïer, pour modérer la fiévre, dès qu'il n'eſt plus

(*b*) BOISSIEU, ibid (*j*) Conformité de la Méd. pag. 129.
(*i*) HIPPOC. de morb. lib. 3. Conform. de la Méd. ibid.
(*k*) Conform. de la Méd. pag. 352, 353.

permis de ſaigner; il eſt le plus infaillible & le plus capable de calmer les mouvements trop impétueux de la la Nature. La dûreté, le gonflement du ventre, la conſtipation, les chaleurs d'entrailles, l'inflammation de quelqu'un des viſcères abdominaux, les téneſmes, les douleurs de coliques, les éprintes, la dyſurie, la ſtrangurie, les douleurs hémorroïdales, ſont autant de ſignes, qui indiquent cette ſorte de remèdes.

CLXXV. On doit ſurtout recourir aux lavements émollients, rafraîchiſſants, dans la force du redoublement, ſi la Nature ne procure aucune évacuation, ou s'il y a encore dans les gros inteſtins, des excréments qu'ils ſollicitent à ſortir. Hors ce cas, ils ne contribuent pas peu à accélérer la coction de la matiére fébrile, & à diſpoſer le canal inteſtinal à l'y recevoir, s'il doit ſervir d'égoût pour l'évacuer, comme dans l'inflammation du bas-ventre, ou l'extrême tenſion, le phlogoſe des entrailles, ou leur ſenſibilité ne permettent pas d'employer juſqu'au moindre laxatif (*l*). Il eſt indiſpenſable quelquefois de les rendre purgatifs; c'eſt quand ces fiévres humorales, dont la criſe ſe fait par une diarrhée, ſont accompagnées d'un reſſerrement de ventre, qui tend à la conſtipation, avec météoriſme, & que l'uſage intérieur des laxatifs ne relâchent point. A ce mal ſe joint la tenſion, & les

(*l*) Ità ſi is.... ægrotus, ſiccâ admodùm alvo ſit, [illegible] medicamento purgante abſtinebo, quantùm-vis timeam humorum naturam, niſi priùs cliſteribus mollibus ...alvus aliquantùm emollita ſit. FRANCISC. VALLES. *Method. med.* pag. 252.

accidents augmentent à chaque inſtant. La caſſe, le ſel epſom, les plantes laxatives, donnés en lavement, ſont le moïen d'éviter ces déſordres, & de procurer des évacuations, qui ſoulagent.

CLXXVI. Il n'eſt point de maladie aiguë, où l'indication d'un lavement émollient, rafraîchiſſant ou laxatif, ne ſe préſente quelquefois. On le fait ſouvent ſuccéder à la ſaignée; ils viennent à propos pour détendre, aſſouplir les fibres, & pour calmer l'éréthiſme des nerfs, pour détourner le ſang, qui ſe porte trop à la tête, en l'attirant vers les parties inférieures. C'eſt pourquoi ils ſont d'un ſi grand ſecours dans les maux de tête violents, le délire, l'aſſoupiſſement, les inflammations des parties ſupérieures, la phrénéſie, l'angine, l'éréſipèle au viſage, &c. Dans tous ces cas, ils ſoulagent toujours; les évacuations qu'ils procurent, diminuent la réſiſtence au cours du ſang vers le bas.

CLXXVII. C'eſt dans ces derniéres vuës (176.), qu'on les met en uſage dans ces accidents graves, où l'action de la Nature eſt gênée dans ſon principe par les affections ſoporeuſes, convulſives; ſoit qu'elles ſoient idiopathiques, ou par ſympathie; dans ces affections nerveuſes, qui ne ſont que l'effet de l'ataxie des nerfs, où la ſuffocation, l'étouffement, les tremblements, les évanouiſſements troublent l'harmonie des fonctions. C'eſt dans ces cas, où Mr. Pomme a tantôt recours aux lavements tiédes ou froids, ſelon l'état de relâchement, ou de tenſion des fibres du ſujet confié à ſes ſoins. Enfin dans tous ces cas, où en

cherchant à détendre & à calmer (176.), il faut délaïer, émouſſer l'acrimonie des humeurs, qui ont pris leur cours par les entrailles, on ne peut ſe diſpenſer de recourir de tems en tems à ce remède. C'eſt ce qu'on pratique, par exemple, dans les dyſentéries, ou les tranchées cruelles, les téneſmes conſtants & douloureux, font ſouffrir violemment. C'eſt dans les lavements, qu'on trouve un ſecours preſque aſſûré, quand un purgatif plus ou moins âcre cauſe des douleurs d'entrailles ſans évacuation, quand il tarde trop longtems à opérer. Ils ſont un ſecours également efficace, dans les indigeſtions, qui ſont accompagnées de cardialgie, de flatuoſités, de gêne, d'inquiétudes, de vomiſſements, &c. On y a recours encore, dans les vomiſſements, qui dépendent de quelque autre cauſe, pour changer le mouvement périſtaltique déſordonné, dans le *miſerere*, dans toutes les coliques, dans le cas d'étranglement d'hernie, où, aprés avoir emploïé les adouciſſants & les émollients, on en vient avec ſuccès aux irritants, aux purgatifs, comme ceux qui ſont compoſés de feuilles de tabac, de feuilles de ſenné, de ſel epſom. Quelquefois on a recours aux injections de fumée de tabac. On répête ces remèdes, ſelon l'opiniâtreté, l'urgence des douleurs, les forces du malade & le ſoulagement qu'il en retire. Il n'eſt perſonne de l'art, qui ne les ait répétés pluſieurs fois. Ce remède eſt efficace pour accélérer l'accouchement, en réveillant les douleurs, qui ne ſont encore que fauſſes, en relâchant l'organe, ſur lequel porte tout l'effort & l'activité de la Nature.

CLXXVIII. S'il eſt des tems où l'on doive aider la Nature, toujours *active* & toujours occupée de l'œuvre de la coction & de la criſe, & enlever les obſtacles, qui s'y oppoſeroient, en preſcrivant à propos les évacuants (155. 156.), il eſt bien plus ſouvent néceſſaire d'y recourir, lorſqu'elle eſt, pour ainſi dire, toute *paſſive*. C'eſt ce qu'on obſerve & qu'on pratique dans la plûpart des maladies chroniques, dont la cauſe eſt un empâtement des viſcères du bas-ventre, dû à l'obſtruction de la veine porte, qui conduit ſouvent à la mélancolie : dans les dérangements des premiéres voïes, ſurchargées de crudités : dans les hydropiſies & autres maladies froides, dûës à l'infiltration du tiſſu celluleux, à une ſurabondance de pituite, dont le ſang eſt abreuvé, & qui engouë quelquefois les viſcères eſſentiels à la vie, ou s'y jette, *ex abrupto*, par méthaſtaſe, comme dans l'apoplexie pituiteuſe, la paralyſie, l'aſthme humide, &c. : dans ces affections, dûës à l'âcreté de la lymphe, que tous les efforts de la Nature n'ont pû dompter : affections qui attaquent ordinairement les parties membraneuſes, nervoſo-aponévrotiques, dont la cauſe eſt éloignée du centre, ſans ceſſer d'agacer. C'eſt ce qu'on obſerve dans les rhumatiſmes chroniques, qu'on guérit plûtôt, dit LIEUTAUD, par les purgatifs, que par les ſaignées (*m*).

CLXXIX. Dans preſque toutes les maladies chroniques, les digeſtions ſont léſées, parce que

(*m*) LIEUTAUD, Précis de Méd. pratique ; chapitre du rhumatiſme.

ſouvent elles ne dâtent que du premier inſtant, où les organes digeſtifs ont ceſſé de bien élaborer le chyle, qui devoit être animaliſé, ſoit dans les maladies d'*épuiſement*, ſoit dans les *froides* & *pituiteuſes*. Les cauſes, qui les ont précédées & y ont donné lieu, ont porté leurs premiers effets ſur l'eſtomac, & les aliments mal digérés ont ſuivi leur nature. De-là les crudités acides, glaireuſes, nidoreuſes, putrides, qu'il faut ou corriger ou évacuer. C'eſt pourquoi, dans le premier période des maladies d'*épuiſement*, on n'obtient aucun effet des remédes *toniques* & *analeptiques*, ſi l'on n'a évacué la ſaburre des premiéres voïes, qui eſt preſque toujours inſéparable de ce dérangement. On doit donc faire précéder les purgatifs, ſi l'on veut rendre la Nature à elle-même, & ne pas perdre de vûë les ſignes, qui les indiquent & que je rapporterai plus bas (185.). On doit toujours ſe ſouvenir de la remarque de tous les Praticiens, que ces ſignes ont lieu, lorſqu'on a uſé des aliments, en trop grande quantité, relativement à l'état des viſcères, d'où il a réſulté ſouvent des indigeſtions lentes, ou fâcheuſes. Dans ces cas, l'expérience a prouvé que les purgatifs fortifiants, comme la *rhubarbe*, l'*aloës*, *&c.* étoient les plus appropriés, & qu'on devoit les donner avec précaution, en évitant de porter trop de trouble & trop d'agacement, quand la Nature a preſque perdu le pouvoir de ſe relever de l'affaiſſement où elle eſt.

CLXXX. Quelles que puiſſent être les cauſes des maladies *ſéreuſes*, *cachectiques* & *mélancoliques*, elles ont ſouvent commencé, ou par le relâchement des ſolides, dû au mauvais régime, aux

boiſſons tiédes, aqueuſes, à l'abus des ſpiritueux, à un air humide, froid, tiéde, putreſcent; ou par un vice dans le ſang, que les mêmes cauſes, la ſuppreſſion des évacuations ſenſibles ou inſenſibles, une acrimonie dans les humeurs, la vie oiſive & ſédentaire, un ſommeil trop long, les paſſions triſtes, ont produit. Toutes ces cauſes ſurchargent la Nature, de ſucs hétérogènes, qui dérangent les fonctions animales, énervent le tiſſu des fibres, le tiſſu celluleux, qui ſe laiſſe infiltrer, & rendent les plus petits vaiſſeaux inhabiles à exercer leurs fonctions. C'eſt pourquoi ces maladies ne finiſſent guères, que par des épanchements dans l'une ou l'autre des cavités, par une infiltration plus ou moins générale du tiſſu muqueux. On conçoit aiſément qu'on ne les guérit guères, qu'autant qu'on procure une décharge des ſucs féreux, pituiteux, qui tapiſſent les premiéres voïes, ou qui inondent la maſſe du ſang: parce que leur tranſpiration, ou l'évacuation du ſuperflu, ne ſe fait plus; ils ſervent à éteindre, chaque jour plus ou moins, la chaleur vitale, ou ils diminuent la quantité, le développement & le mouvement des molécules ignées, ou ils en tariſſent la ſource. De-là, l'action des viſcères eſt dérangée, les ſécrétions & excrétions ſont troublées, ralenties, ſuſpendues. La Nature enfin eſt tout-à-fait *paſſive*.

CLXXXI. Si l'on veut lui rendre ſon action, on doit obvier aux premiéres cauſes & remédier à leurs effets. La ſaburre exiſte dans les premiéres voïes: la laiſſera-t-on croupir, en lui donnant la mobilité, qui lui eſt néceſſaire, ou l'évacuera-

t-on d'abord ? On doit ici avoir les mêmes précautions que dans les maladies aiguës. La matiére doit être mobile ou en turgeſcence, & même ſi l'état des fibres eſt trop roide, ſec, tendu, comme on obſerve chez les mélancoliques-atrabilaires, l'on doit ſe rappeller cet aphoriſme d'*Hippocrate*, qui dit de donner de la mobilité aux humeurs, de la ſoupleſſe aux fibres, ſi l'on veut purger avec facilité & ſans trouble (*n*). Cette précaution eſt toujours néceſſaire, dès qu'il s'agit de purger l'humeur atrabilaire, dont la veine porte eſt farcie & engouée. Les purgatifs âcres, dont on ſe ſert alors, portent trop d'irritation avec eux, ſi l'on néglige d'y préparer les malades (*o*). C'eſt pourquoi, l'on doit bien ménager leur uſage, afin d'éviter ces grandes évacuations, qui fatiguent les malades ſans les ſoulager, mais, dès qu'ils y ſont préparés, ces remèdes, donnés à des doſes modérées & répétées ſouvent, fondent l'humeur mélancolique, l'entraînent, à meſure qu'ils l'atténuent. Ils réuſſiſſent, quand les entrailles ſont amollies, les nerfs relâchés, & les ſpaſmes diminués par les délaïants, les ſavonneux, les bains tiédes, &c.

CLXXXII. L'épaiſſiſſement des fluides dans les hydropiſies; eſt notoire & c'eſt une raiſon pour laquelle les boiſſons déſignées (181.), doivent précéder & accompagner l'uſage des évacuants hydragogues, qui y conviennent. Il en eſt de même, lorſque

(*n*) Corpora ſi purgare volueris, ea fluibilia reddere oportet. HIPPOC. Aph. 9. Sect 2.

(*o*) ROBERT, ibid. pag. 99. tom. 2.

ces maladies *froides, pituiteuſes*, ont avec elles de la roideur, de la ſéchereſſe, ou que ces derniéres conditions, y ont donné lieu. Mr. BACHER a fait obſerver cette régle de pratique (*p*), pour établir l'heureux uſage de ſes pilules toniques, compoſées d'extrait d'hellebore noir, de myrrhe & de feuilles de chardon bénit (*). Auſſi cet auteur Praticien, loin de deffendre les boiſſons à ſes hydropiques, il les leur recommande ſpécialement, en les faiſant varier, ſelon le relâchement & l'atonie, la tenſion ou la roideur des fibres.

CLXXXIII. Si l'on doit ſouvent préparer les humeurs infiltrées ou épanchées, à être heureuſement évacuées par les hydragogues, il eſt arrivé plus d'une fois, que ces remèdes ont rétabli ce déſordre, ſans aucune préparation. Dés qu'on s'apperçoit que les ſéroſités ou la pituite cédent à leur *ſtimulus* & ſe portent vers les entrailles, l'on doit y revenir : c'eſt ainſi qu'*Hippocrate* en a établi le précepte (*q*). Il faut ſouvent exciter la Nature dans ces maladies. Si elle ſe prête à l'action des purgatifs, on doit ſuivre cette route. On réveille ainſi le tiſſu muqueux, tombé dans l'inaction; on l'excite à la décharge des humeurs ſurabondantes. C'eſt pourquoi, dans l'apoplexie, & la paralyſie pituiteuſe, où l'activité de la Nature eſt gênée dans ſon principe, par l'épanchement ou l'infiltration de ces mêmes humeurs,

---

(*p*) Précis de la méthode d'adminiſtrer les pilules toniques. pag. 9. 10. 11. (*) Journal de Méd. tom. 41. p. 211.

(*q*) Si qualia purgari oportet, purgentur & facilè ferunt, ſi verò contraria, difficulter. HIPPOC. Aph. 25. Sect. 1.

on ne doit point perdre de tems, pour dégager le principe de la vie de ce qui l'opprime. C'eſt dans ces vuës, qu'on inſiſte ſur les évacuants, plus ou moins actifs, & les lavements, plus ou moins ſtimulants; au lieu que les purgatifs antiphlogiſtiques ſont préférés dans ces affections de la tête, qui ſont plus ſanguines que pituiteuſes.

CLXXXIV. Il ſeroit trop long de parcourir toutes les maladies chroniques, où les évacuants ſont indiqués. Les régles générales ſuffiſent pour ſaiſir le moment de les donner à propos. Je me contenterai de rapporter les ſignes, qui annoncent la ſaburre des premiéres voïes, & d'après leſquels l'on doit ſe conduire dans l'uſage des évacuants.

CLXXXV. Ces ſignes (*r*) s'obſervent par rapport à l'eſtomac, à la bouche, à la tête, à la poitrine, au cœur, aux inteſtins, & enfin il y en a, qui s'obſervent par rapport à tout le corps.

1°. PAR RAPPORT A L'ESTOMAC. L'inappétence, d'autrefois un appétit exceſſif, un ſentiment de péſanteur à la région de ce viſcère, les nauſées fréquentes & même les vomiſſements ſpontanés, la cardialgie, les douleurs mordicantes, des rapports fréquents à la bouche, avec ou ſans goût particulier, comme acide, nidoreux, fétide, amère, pâteux, &c.

2°. PAR RAPPORT A LA BOUCHE. Un goût amère, puant, douceâtre, déſagréable, la langue chargée

(*r*) Ces ſignes ſont preſque tous tirés de la matiére médicale MSS. de feu Mr. FERREIN, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

d'une craſſe griſâtre, blanchâtre, jaune, &c. L'enduit blanchâtre eſt un ſigne infaillible de ſaburre, ſurtout muqueuſe, un crachottement plus abondant que dans l'état naturel, qu'on appelle pituite, une ſalive épaiſſe, viſqueuſe, inſipide, une vapeur chaude dans la bouche, une haleine mauvaiſe, tirant ſur l'aîgre, une ſalive acide, &c.

3°. PAR RAPPORT A LA TETE. Des vertiges, une diſpoſition au ſommeil après le repas; car cette diſpoſition ne vient alors que de deux cauſes, ou de la pléthore ou de la ſaburre. Quelques-uns ont peine à dormir, ce qui marque une ſaburre chaude, au lieu que la pente au ſommeil, marque une ſaburre froide.

4°. PAR RAPPORT A LA POITRINE. Une difficulté de reſpirer, qui n'eſt pas habituelle, mais de 5. à 6. heures. Il faut bien diſtinguer cet effet ordinaire de la ſaburre, de la difficulté de reſpirer, qu'on remarque dans certaines maladies de poitrine. Cette diſtinction eſt d'autant plus intéreſſante, que la ſaignée ſeroit ſouvent nuiſible, ſi cette difficulté venoit de la ſaburre : on juge que les crudités en ſont la cauſe, lorſqu'on ſent en même tems un poids ſur l'eſtomac, & qu'elle augmente après le repas. Une reſpiration gênée, ſans pouvoir touſſer; une toux jointe avec le ſentiment de péſanteur à l'eſtomac; ce qui fait qu'on y rapporte le ſiége de la toux. Une toux convulſive, fréquente chez les enfants, & qu'on appelle *coqueluche*.

5°. PAR RAPPORT AU CŒUR. Son mouvement eſt diminué, le pouls devient lent & petit, le ſang ſe porte moins au cerveau, on ſe ſent abbatu, appéſanti, ſans aucune cauſe évidente. Cet affoi-

bliſſement, cet abbattement, ſont toujours un ſigne de ſaburre, qui exige les évacuants, & ſouvent un vomitif. La palpitation, un ſentiment de défaillance & de ſyncope. De dix perſonnes, qui y ſont ſujettes, la purgation en guérit neuf.

6°. PAR RAPPORT AUX INTESTINS. Les borborigmes, les coliques, des flux de ventre, précédés de conſtipation, des dyſſentéries, les inflammations, telles que celles, qui viennent en automne pour avoir trop mangé de fruits. On reconnoît ces inflammations d'avec les autres, parce qu'elles ſont preſque ſans tenſion & ſans douleurs. Une douleur dans les genoux, & ſpécialement dans les muſcles jumeaux; ce dernier eſt un ſigne que j'ai obſervé pluſieurs fois : il vient de la ſympathie qu'il y a entre le plexus méſentérique & les nerfs des jambes. J'ai vû à la ſuite de quelques fortes tranchées, dûës à un purgatif, ſurvenir une contraction de ces muſcles, prompte & douloureuſe, qui empêchoit de marcher, & qui ne ceſſa que par le calme de l'irritation.

7°. PAR RAPPORT A TOUT LE CORPS. Un froid ou un friſſon, qui dénote une ſaburre acide, certaines fiévres longues ou éphémères, une fiévre d'accès ou avec redoublement, une eſpèce de pâleur paſſagère, une moiteur ou des ſueurs nocturnes, ſans cauſe manifeſte, qu'on guérit ordinairement en purgeant (*f*). Un pouls inégal, irrégulier, intermittent, qu'on appelle ordinairement pouls

(*f*) Sudor multus à ſomno, citrà cauſam manifeſtam, factus, corpus uberiori alimento uti ſignificat; ſi verò cibum non capienti hoc fiat, evacuatione indigere ſignificat. HIPP. Aph. 4. Sect. 4.

embarraſſé, qui dépend ſouvent d'une ſaburre glaireuſe, ſoit qu'on ſuppoſe le paſſage de cette ſaburre dons le ſang, ſoit qu'on attribue cet état du pouls à l'impreſſion qu'elle fait ſur les nerfs méſentériques & à la ſympathie des entrailles avec le cœur. Ce pouls eſt l'inteſtinal, dont parlent MM. BORDEU, FOUQUET, &c.

CHAPITRE TROISIÉME.

Des ſignes qui indiquent les remèdes altérants.

CLXXXVI. QUOIQUE la *Médecine agiſſante* ne ſemble ſpécialement regarder que la ſaignée & les évacuants, comme étant les deux principaux moïens de modérer les mouvements tumultueux de la Nature, de la débarraſſer des entraves, où elle eſt, ou de réveiller ſon activité engourdie, &c. & que c'eſt d'eux, qu'à voulu parler le Pere de la Médecine, quand il nous donne ce précepte d'agir dans le commencement des maladies aiguës, & qu'il eſt préférable d'être ſpectateur, dès qu'elles ſont dans leur vigueur (*t*), l'expérience journalière fait voir, qu'il faut dans bien des circonſtances, que le Médecin ſaiſiſſe le moment de porter d'autres ſecours eſſentiels. Si la Nature ſe ſuffit à elle-

(*t*) In principio morbi, ſi quid movendum, move. In vigore ſinere oportet. HIPP. Aph. 29. Sect. 2.

même, tandis qu'elle eſt *active*, combien de travers ne viennent point la troubler? Et ſi elle eſt vraiment *paſſive*, elle attend tout de l'art.

CLXXXVII. Si les moïens curatifs, dont j'ai parlé juſqu'ici (129. à 186.), ne ſuffiſent pas, ceux que je nomme *altérants*, doivent être preſcrits, ſuivant les ſignes, qui leur ſont propres.

CLXXXVIII. Je ne parlerai que peu de ceux, qui compoſent le régime, principalement des maladies aiguës, comme ſont les *délaïants*, les *adouciſſants*, ſans leſquels la maladie la plus légère ne ſe paſſe guères. La Nature, laiſſée à elle-même, trouve dans ces boiſſons, un ſecours dont elle a beſoin. Le malade en eſt rafraîchi, nourri, ſes fibres trop tendues, trop criſpées, ſes nerfs trop irrités par le feu de la fiévre, en ſont relâchés, aſſouplis & moins irritables. Ces boiſſous ſont indiſpenſables, tant que l'éréthiſme fébrile dure, ou qu'il fait des progrès, qu'il augmente & que l'humeur morbifique n'a pas acquis toute ſa mobilité, & n'eſt pas évacuée. Ainſi la ſoif, la ſéchereſſe de la langue & de ſa peau, la toux, la chaleur intérieure, l'aridité, la ſéchereſſe des fibres, la criſpation des nerfs, l'inflammation de quelques viſcères ou de quelques parties, ſont les ſignes, qui dénotent qu'il faut délaïer, adoucir, émouſſer les pointes acrimonieuſes des humeurs hétérogènes.

CLCIX. Les remèdes *altérants*, dont je veux ici parler, ſont ceux-là, qui ſont doués d'une propriété particuliére, & dont l'effet eſt marqué,

CLXC. Les ſaignées ne modérent pas toujours les mouvements trop violents de la Nature. Un ſang trop incendié, ſurchargé de molécules ignées, qui le conſument, ou du moins le raréfient trop, roulant avec ſoi un miaſme ſeptique & des principes putrides, qui le corrompent, ou vraiment phlogiſtiques, dont la denſité eſt telle, qu'il eſt lui-même un obſtacle à ſon libre cours; ce ſang, dis je, exige, dans le principe des maladies aiguës, des *rafraîchiſſants*, qu'à l'exemple d'*Hippocrate*, on ne doit point porter au delà du dégré néceſſaire, pour s'oppoſer à la violence de la fiévre & ne point empêcher la coction (*a*). C'eſt ainſi que dans les fiévres *phlogiſtiques ſimples*, *ardentes*, *putrides* & *malignes*, & les maladies *inflammatoires*, l'on donne avec ſuccès les *acides végétaux*, délaïés dans les boiſſons tempérées par les *nitreux*. Ils éteignent la ſoif ardente & l'ardeur intérieure dont ſe plaignent les malades. Ils diminuent les mouvements trop impétueux de la circulation, & facilitent d'autant mieux la coction de la matiére morbifique, qu'ils ſont de doux *fondants*, propres à atténuer la viſcoſité des humeurs, à corriger l'acrimonie des ſucs bilieux trop exaltés.

CLXCI. C'eſt ſurtout, du premier au ſecond période de la plûpart de ces maladies (190.), & dans le tems du redoublement, que ces remèdes viennent à propos; dans un tems, où la langue, les lévres ſont noires, gercées, féches; quand la bouche eſt amère, brûlante, la ſoif inextinguible; quand les urines ſont très-

(*a*) Conformité de la Méd. pag. 162. 349. SYDENH. Opera omnia. pag. 72.

exaltées, rouges, brunes, & lorſque les boiſſons ordinaires ne calment qu'à peine. Le malade alors deſire ſouvent des *boiſſons froides*, *anti-ſeptiques*, ſurtout, lorſqu'il ſent une douleur, une chaleur des plus vives à la régionde l'eſtomac (*a*).

CLXCII. Ces ſymptômes (191.), l'aridité d'une peau brûlante, prouvent combien le ſang eſt ſurchargé de molécules ignées & de matiéres trop phlogiſtiquées & trop âcres. La Nature cherche à s'en débarraſſer, en augmentant la force de la circulation, & fait naître ce beſoin de recourir aux *boiſſons froides*, pour leſquelles l'inſtinct ſeul décide & fait que le malade y a recours malgré ſoi, comme à un moïen propre à le rafraîchir. Ce ſeroit un ſigne plus funeſte, s'il ne ſentoit point alors ce beſoin. Il annonçeroit que l'ame n'éprouveroit plus aucune ſenſation, ou que les organes, propres à la lui tranſmettre, ſeroient trop deſſéchés. Tel eſt l'effet de la chaleur fébrile, qui deſſéche les vaiſſeaux & les liqueurs, & les rend inhabiles à la circulation & les diſpoſe à la putridité.

CLXCIII. Ajoûtons à ces ſignes (191. 192.), les naufées, les vomiſſements, dûs à l'irritation des matiéres contenuës dans les premiéres voïes & à l'impreſſion vive des ſucs bilieux. La dépravation de ces humeurs établit la néceſſité de les noïer dans un torrent de boiſſons, qui ſoient d'une nature à tempérer la fiévre & à prévenir par-là, les maux que leur ſurabondance occaſioneroit. Les boiſſons, dont j'ai parlé (190.), ſont

(*a*) Hipp. Sect. 4. Aph. 65.

ſans contredit très-propres à diſperſer, à abſorber les molécules ignées, à tempérer la chaleur que leur réunion produit, à ralentir les mouvements trop véhéments de la Nature, à la décharger par le cours des urines, des principes phlogiſtiques, qui la conſumoient, tandis qu'elles diminuent l'expanſion & la raréfaction des humeurs.

CLXCIV. Il eſt une de ces *boiſſons rafraîchiſſantes*, dont on peut attendre cet effet (193.), ſurtout dans les premiers périodes des *fiévres ardentes*; c'eſt l'*eau froide*. Pluſieurs grands Praticiens ont décidé qu'elle étoit contraire à cette époque. Mais ſi nous conſultons *Hippocrate*, *Galien*, *Paul d'Ægine*, *Arétée de Capadoce*, *Fernel*, *Proſper Alpin*, *Lommius*, *Valleſius* (*b*), il y a des obſervations à faire ſur ſon uſage. L'habitude, le bon tempérament, trop échauffé, le bon état de la poitrine & des autres viſcères, nullement affectés d'ailleurs, ſont des raiſons pour la preſcrire dans ces maladies (190.), ſurtout lorſque les malades, comme je l'ai dit (191. 192.), ſont excédés par la ſoif, par la chaleur & la violence de la fiévre : mais on doit s'en défier, lorſqu'il y a tumeur ou douleur dans les parties précordiales, inflammation ou diſpoſition inflammatoire, ou autre affection quelconque dans les poumons ou les autres viſcères; ſi le malade touſſe, s'il a peu de ſang, s'il eſt fatigué par des anxiétés avec froid des extrêmités, s'il n'eſt pas tourmenté par la ſoif, ſi le pouls eſt petit & concentré, s'il n'y a aucun ſigne de coction (*c*).

(*b*) Boissieu, ibid. pag. 103.
(*c*) Id. ibid. pag. 106.

CLXCV. On doit donc emploïer l'*eau-froide*, hors ces dernières circonſtances (194.). Pluſieurs Praticiens célèbres ont imité en cela l'exemple des gens de la campagne, qui, ſans d'autres ſecours, ont bû à longs traits cette ſimple boiſſon, même dans le premier période de la fiévre. Le feu intérieur, dit GALIEN (*d*), défend la Nature de la trop forte impreſſion & des mauvais effets de l'*eau froide*. Au reſte, on tient un certain milieu dans ſon uſage : on ne la donne que peu-à-peu & de tems en tems, après en avoir donné des tiédes, des relâchantes & des tempérées, & pourvû qu'il n'y ait point une tranſpiration abondante, ou une ſueur déjà établie que cette boiſſon pourroit ſupprimer. Mais avouons-le de bonne foi, dit l'*Auteur des abus de la ſaignée* (*e*), tous nos raiſonnements ſont confondus par l'expérience, & tel remède, jugé mortel par le premier, eſt déclaré ſpécifique par le ſecond. L'*eau froide* ſeroit nuiſible dans ces *maladies inflammatoires*, où la denſité phlogiſtique du ſang eſt notoire, ſurtout dans le premier période, parce que le froid reſſerre, augmente les forces & l'action des ſolides, en condenſant les fluides. Ce ſeroit s'expoſer à augmenter la diſpoſition inflammatoire (*f*), en augmentant la tenſion & la rigidité des fibres, trop irritées déjà par l'éréthiſme fébrile. Il n'en eſt pas de même dans les fiévres *putrides-malignes*, où le ſang tend à une diſſolution plus ou moins prompte. Il y a donc moins à craindre

(*d*) GALIEN, method. med. lib. 9. cap. 5.
(*e*) *Abus de la ſaignée*, pag. 35.
(*f*) VANSWIET. tom. 2. pag. 197.

la coagulation, ſurtout quand le malade ſemble deſirer cette boiſſon. L'inſtinct l'y porte. C'eſt bien le meilleur ſigne, qui l'indique.

CLXCVI. Quoiqu'il y eût bien des occaſions où l'*eau froide*, donnée, les deux premiers périodes des fiévres *continuës*, ſpécialement des *bilieuſes* & des *putrides*, ait produit tout l'effet qu'on en attendoit, cependant le tems, où les maîtres de l'art la preſcrivoient, étoit le troiſiéme période, après avoir obſervé les ſignes de coction (160. à 169.), lorſque les humeurs ſont atténuées, comme dit ÆTIUS, *præattenuati humores* (g), & que les ſolides ſont relâchés & affoiblis. Buë abondamment, elle facilite alors les évacuations critiques, en procurant ou des vomiſſements ou des déjections bilieuſes, ou des urines ou des ſueurs abondantes. Le météoriſme du bas-ventre, produit par la putridité des humeurs, cède aſſez ſouvent à l'uſage de cette boiſſon. C'eſt ainſi que le combattoient *Hippocrate*, *Arétée*, *Aurelianus*, *Tiſſot*, *Kloëkof*. Sa froideur arrête les progrès de la putridité, fortifie les ſolides. Ils pourront, par ce moïen, agir avec plus d'avantage ſur la matiére morbifique, & produire une criſe plus parfaite. Mais on doit faire attention, que ſi le malade ne rend par aucune voïe cette quantité d'*eau froide* qu'il a bûë en peu de tems, il en peut réſulter de grands maux.

CLXCVII. C'eſt donc dans le tems de la coction

(g) Nequè in principio, nequè in augmento danda eſt frigida, ſed in ipſo vigore. ÆTIUS, *de frigidæ aquæ exhibitione* cap. 72. pag. 242.

(*h*) déjà établie, qu'on doit attendre le bon effet de l'*eau froide*, qu'on boit jusqu'à ce qu'on en soit assez rafraîchi. On ne doute pas qu'elle ne doive être proportionnée au tempérament du malade & à la véhémence de la fiévre (*i*). GALIEN la regardoit comme un grand remède en ce cas, & conseille d'en faire usage jusqu'à ce qu'on s'apperçoive de quelque évacuation (196.), que la froideur de l'eau favorise beaucoup, en diminuant la surabondance du feu fébrile (*k*).

CLXCVIII. Quelques aïent été les raisons, qui ont introduit & accrédité l'usage de l'*eau froide*, on sait que, dès que la maladie est dans son état, l'humeur morbifique est presque parvenuë à son dernier dégré de coction, & qu'elle est toujours à charge à la Nature. De-là viennent l'intensité & la véhémence des symptômes, la chaleur excessive de tout le corps, les douleurs de tête, la soif extrême, les insomnies, les dèlires, les inquiétudes & les jactations, &c. La Nature en est des plus affectée, elle en est agitée & tellement

(*h*) Bibiturus itaquè frigidam, non antè id facere potest, quàm ipsa febris, concocto humore, vacuationiquè idoneo, ad statum accessa sit suum, jamquè ipse homo, maximis affectus caloribus summaquè siti, die judicatorio, summum febricitationis impetum experitur. LOMMIUS, *de febribus*. pag. 53.

(*i*) Id. ibid. (*k*) Quare accidit ut protinùs humor, jam tùm coctus & evacuationi opportunus, vomitu, vel alvi dejectione, maximequè sudationibus asstatim excludatur, ad quem Naturæ motum haud parùm etiam juvat frigidi vis, quod naturaliter calorem pellit, fugatquè. Id. ibid. pag. 58.

troublée, qu'on ne peut guères s'assûrer d'une heureuse crise, & même quelquefois elle succombe à ces assauts, quand les viscères consumés, pour ainsi dire, par le feu immodéré de la fiévre, perdent de leurs forces, & sont d'autant plus dérangés dans leurs fonctions. Alors la matiére fébrile, mobile & prête à être évacuée, ne peut plus être dirigée vers une issuë favorable, par une Nature excédée de fatigue & de trouble, & presque vaincue. Qu'arrive-t'il? cette humeur se jette sur un viscère essentiel à la vie, & la mort est inévitable. C'est de-là qu'*Hippocrate* a prononcé, que les prédictions dans les maladies aiguës sont toujours incertaines (*l*). C'est pourquoi, dit LOMMIUS (*m*), il est si utile, à cette époque, de faire boire copieusement de l'*eau froide*. Cette boisson donnera à la Nature un secours efficace, en facilitant l'évacuation d'une humeur cuite & prête à faire des ravages funestes. Les viscères, brûlés par la fiévre la plus ardente, sont rafraîchis par l'affluence de cette eau; & la chaleur naturelle des parties, renouvellée, reprend de nouvelles forces pour favoriser l'expulsion des matiéres hétérogènes.

CLXCIX. *Hippocrate* paroît avoir suivi cette méthode (198.). „Il convient que les malades, „pressés par la soif, dans les fiévres aiguës, sans „égard à l'opinion des Médecins, qui s'oppose„roient à l'usage des boissons, ou sans s'en abs„tenir par leur propre mouvement, ne doivent

(*l*) HIPPOC. Aph. 19. Sect. 2.
(*m*) LOMMIUS, ibid. pag. 58.

„ pas ſe diſpenſer de boire beaucoup. L'eau froide „ alors, bûë juſqu'à ce qu'ils vomiſſent, leur eſt „ ſalutaire. Ils rendront des humeurs bilieuſes „ (*n*). VALLESIUS fait obſerver, que pour ne point abuſer de ce précepte d'*Hippocrate*, on doit attendre, comme je l'ai déjà fait obſerver (197.198.), le tems de la coction, ſi l'on ne veut pas en avoir de mauvais effets. Pluſieurs, dit-il, on paru ſentir du ſoulagement, en la buvant à bonne heure, dans cette maladie qu'elle a éteinte, mais elle fut cauſe enſuite, qu'il ſurvint une autre fiévre, plus forte & plus opiniâtre; parce qu'on l'avoit donnée dans le tems que la matiére morbifique étoit encore dans ſa crudité, & qu'elle en avoit empêché la coction & l'évacuation (*o*). Ce Praticien étoit réſervé ſur l'uſage de cette boiſſon; il l'évitoit dans les inflammations internes (196.); il ne l'ordonnoit dans les fiévres ardentes, qu'à des ſujets robuſtes, chez qui la chaleur naturelle avoit de la force (194.); dès qu'il y avoit des ſignes de coction (196. 197.) dans les urines; parce que tout l'exigeoit, l'intempérie, la cauſe & les ſymptômes, & que rien ne s'y oppoſoit (194. 195.). Il la faiſoit boire en quantité. Donnée à petite doſe, elle devient inutile, elle eſt abſorbée par le feu de la fiévre (*p*). Enfin tous les Anciens ſont d'accord ſur l'uſage de cette

---

(*n*) In acutis febribus, ſiticuloſi, à Medicis vexati in potu aut etiam ſuâ ſponte abſtinentes, videntur poſſe bibere multùm. Aqua frigida, data ut vomant, prodeſt: bilioſa enim aderunt. HIPPOC. Epid. lib. 4. ex VALLESII Comment. pag. 449

(*o*) VALLES. Comment in HIPPOC. Epid. lib 4 pag. 450.

(*p*) Id. Method. med. lib. 4. pag. 271.

boiſſon, & ſemblent s'être répétés ſur ſes effets, d'après le rapport de GALLIEN. VALLESIUS oſe aſſûrer qu'elle guérit promptement, ſi tout concourt à en favoriſer l'uſage (*q*). LOMMIUS vient à l'appui de ſon aſſertion & de ſon expérience. Les malades, dit-il, après avoir bû juſqu'à trois ou quatre pintes d'eau, vomiſſoient, ou rendoient par les ſelles, des matiéres jaunes, bilieuſes, & ſuoient & dormoient pendant toute la nuit, & s'éveilloient ſans fiévre (*r*). CELSE confirme les obſervations de ces derniers (*r*).

CC. C'eſt ainſi (194. à 199.), que les Anciens aidoient la Nature, au moment qu'elle étoit prête à procurer des évacuations critiques, ou que le feu de la fiévre la conſumoit, dans ces fiévres aiguës (ibid.). Mais dans les *putrides malignes*, la diſſolution & la putridité des ſucs exigent des ſecours plus efficaces, dès qu'il y a des évacuations ſpontanées, exceſſives, qui dénotent l'acrimonie extrême des matiéres morbifiques, ou leur diſſolution, l'irritation, ou le relâchement des vaiſſeaux excrétoires. Dans ces circonſtances, aux délaïants & aux adouciſſants, on ajoûte avec ſuccès les acides *végétaux & minéraux*, qui, donnés avec prudence, neutraliſent les matiéres contenues dans les premiéres voïes, & rendent au ſang ſon air fixe, qui ſe diſſipe à chaque inſtant. (*s*) On doit de plus conſidérer, que les premiéres voïes, ſurchargées d'une humeur acrimonieuſe, comme il arrive dans les fiévres *bilieuſes-putrides*, ne s'évacuant pas en entier, une partie de cette humeur repaſſe dans le ſang,

---

(*q*) Id. ibid. pag. 272. (*r*) LOMMIUS, de febrib. pag. 58. (*r*) CELS. Lib. 3. cap. 7. (*s*) MACBRIDE, Eſſais d'expérience, pag. 39. 150.

qui, déjà corrompu & assez dépravé par lui-même, reçoit encore par ce passage un nouveau dégré d'altération, d'où résultent des symptômes de plus en plus allarmants. La dissolution du sang devient de plus en plus septique. L'acrimonie se communique même au fluide nerveux. De-là le délire, l'affection comateuse, le grand abbatement, les langueurs, les angoisses, l'insomnie, les jactations, les convulsions, &c. Preuve non équivoque du conflit de la Nature avec la matiére morbifique, qui tient, pour ainsi dire, l'activité de cet agent dans des entraves dont il a peine à se débarrasser. A cette époque, on observe encore des douleurs spasmodiques, un spasme universel. Le pouls est accéléré, déprimé, d'où l'on peut prévoir que la dissolution des liquides est déjà portée à un dégré éminent. Dans ces cas, on a trouvé dans les *acides minéraux*, de quoi leur rendre, en partie, plus de consistence & en même tems, de quoi relever le ton des solides affaiblés. C'est ainsi qu'on retarde & qu'on s'oppose à la putridité, & que l'on calme à un certain dégré, l'irrégularité du genre nerveux trop agacé. Telle est la pratique des grands Maîtres de l'art, de SYDENHAM, de HUXHAM, de VANSWIETEN, de TISSOT, &c., spécialement dans la petite vérole confluente. Il est à présumer, que ces acides, parvenus dans le sang, s'unissent aux sucs putrides, y causent une espèce d'effervescence, d'où se dégage un air fixe. Il devient alors un nouveau lien pour réunir les molécules dispersées par la perte de celui, qui les cimentoit.

CCI. C'est ainsi qu'on s'oppose (200.) au dé-

ſordre que produit la dégénéreſcence des fluides, & qu'on facilite la dépuration du ſang, qui ſe fait inſenſiblement par les couloirs des reins, de la peau & du canal inteſtinal. Alors les urines ſont abondantes, les ſueurs plus ou moins copieuſes & les déjections plus ou moins fétides, de diverſes couleurs, plus ou moins cuites, jaunâtres, avec un mêlange de quelques matiéres blanchâtres. Ces évacuations, étant l'effet d'une eſpèce de coction, produite chaque jour par la fiévre, on les ſoutient, ſans cependant les exciter. On préfère, en cette circonſtance (200.), les *acides auſtères*, aux *acides végétaux* ordinaires, parce que ceux-ci, quoiqu'*anti-ſeptiques*, ſont trop relâchants & ne condenſent pas aſſez les liquides, qui tendent à la diſſolution. On ſait que dans ce période (ibid.) des fiévres putrides, le relâchement des fibres inteſtinales eſt joint à la putridité des fluides, qu'il eſt conſéquemment néceſſaire de reſtituer à celles-là le ton que la putridité affoibliroit encore, & qu'on ne peut mieux remplir cette indication, que par les *acides auſtères*, qui ſans ſupprimer la diarrhée, qu'on doit regarder comme critique, ont la propriété de la modérer. WALCARENGHI donnoit à ſes malades le ſuc de *grénade* dans l'eau, d'après *Alexandre* DE TRALLES & les autres Anciens. Au défaut de celui-là, nous avons le *verjus*, le ſuc de *coing*, qui, ſemblables à celui de la *grénade*, ne conſtipent point dans les fiévres (*ſ*), comme en ſanté. J'ai ſouvent donné le *verjus*, & quelquefois le ſuc de *coing*, dans les

(*ſ*) Mali punici grana, ſanis alvum aſtringunt, ægris autem non item. ALEXANDER, lib. 2. cap. 8.

fiévres *putrides-bilieuſes*, où les ſelles ſont diſſoutes & fondues. Ces acides épaiſſiſſent les matiéres des déjections, ſans les ralentir. Le relâchement des inteſtins eſt trop grand, & les ſucs gaſtriques, hépatiques & entériques trop fondus, pour obſerver cet effet de conſtriction. Il en réſulte au contraire des déjections moins féreuſes, parce que les inteſtins ont récupérés inſenſiblement aſſez de ton, pour ſe prêter à une ſécrétion moins déſordonnée des humeurs, qui s'y portent. Alors les efforts de la Nature ſont proportionnés aux beſoins des malades.

CCII. Il eſt d'autant plus néceſſaire d'avoir recours aux *acides minéraux*, que la diſſolution des humeurs eſt notoire. La dépreſſion du pouls, la langueur, l'affaiſſement du malade, la pâleur du viſage, les ſueurs colliquatives, une diarrhée ſéreuſe, la prouvent aſſez, ſurtout ſi l'anéantiſſement, les aphtes noires, les tâches pétéchiales, la miliaire criſtaline, la petite vérole noire, affaiſſée, ſanguinolente, les raïes livides répandues ſur le dos, ſemblables aux coups de fouët, les hémorragies groſſiſſent le nombre des ſymptômes allarmants de ces maladies putrides. La petite vérole confluente-maligne eſt, par exemple, une de ces maladies, où de l'avis même de Mr. Tissot, on ne peut trop ſe tenir en garde contre les effets de la diſſolution. Le miaſme variolique, reçu & développé dans la maſſe du ſang, eſt quelquefois d'une ſepticité ſi grande, qu'elle porte la diſſolution avec elle, principalement dans des ſujets peu ſains, dont le ſang eſt âcre & ſans beaucoup de conſiſtence, ou dans ceux, qui ſont ſanguins, robuſtes & très-exercés,

& chez qui elle devient une fiévre doublement inflammatoire. Bientôt toute la maſſe humorale eſt en diſſolution. Tous les ſymptômes que je viens de rapporter, le ſphacèle de toute la peau, qui précède & accompagne la mort de certains variolés, ne laiſſent pas en douter. Le Médecin de Lauſanne (*t*), n'attend pas juſqu'au troiſiéme période de cette maladie, pour recourir aux *acides minéraux*. Si la fiévre, chaque jour, s'allume trop fort, il trouve dans ces acides, dequoi calmer le délire & de quoi procurer du ſommeil. Il les donne à grandes doſes dans la fiévre de ſuppuration, où la réſorbſtion du pus variolique & la rétention de l'humeur de la tranſpiration inſenſible, toujours d'autant plus ſeptique, qu'elle eſt plus agitée par la fiévre, obligent à tout tenter, pour s'oppoſer aux progrès de la diſſolution, qui, à cette époque, eſt déjà bien avancée. Par leur uſage, on procure aux malades une ſalivation plus facile, un cours d'urines plus abondant, une liberté modérée du ventre. Il n'y a point de diarrhée colliquative. La fiévre n'a plus autant d'intenſité. Il n'y a plus tant de chaleurs, tant d'anxiétés à combattre & à craindre, & la ſoif eſt beaucoup moins préſſante.

CCIII. Ces *acides* (209. à 202.), donnés dans ces périodes, modérent l'agitation tumultueuſe de la circulation, & viennent au ſecours d'une Nature en déſordre; ils l'aident d'autant mieux, que les forces ſont diminuées, autant par les émanations putrides des humeurs corrompues, que

(*t*) TISSOT, Epiſtol. ad HALLER, edit. Lovan. pag. 30.

par le trouble du principe vital. Ces remèdes, réunis aux *anti-ſeptiques* fortifiants, ſoutiennent la Nature dans cet affaiſſement extrême. Mais comme on ne doit point trop éteindre le feu de la fiévre, ces acides ne doivent point être donnés trop longtems. Ils prolongeroient la maladie, ſuivant la remarque de SYDENHAM (*u*) & ils diminueroient les forces néceſſaires à la coction.

CCIV. Dès que la fiévre touche au tems d'excrétion critique, caractériſée par le changement du rithme du pouls, tel que le rapportent SOLANO, BORDEU, FOUQUET, &c., ces rafraîchiſſants *anti-ſeptiques* (203.), s'il n'y a plus rien à craindre de la diſſolution des fluides, répriment trop les forces vitales. Ils donnent des entraves à l'activité de la Nature, qui travaille alors à l'évacuation de la matiére critique, ils empêchent la guériſon & ils éloignent la convaleſcence (*x*). (190.).

CCV. Ces *anti-ſeptiques* (203.) cependant, hors cette circonſtance (204.), ſont d'autant plus néceſſaires, que ſans eux, les remèdes indiqués ailleurs, ſont ſans effet, dès qu'il faut réſiſter à la diſſolution putride des humeurs. C'eſt pourquoi, ils ſont ſi efficaces dans ces maladies chroniques, où la même cauſe a lieu, comme dans le dernier dégré de cette eſpèce de *ſcorbut*, que j'appelle *aigu*, vû la promptitude avec laquelle il parcourt ſes tems (*y*). Ce dernier période eſt marqué par un nombre infini de tâches noires, qui ſe répan-

(*u*) SYDENH. ibid. pag. 72. (*x*) SYDENH. ibid.
(*y*) Journal de Méd. tom. 32. 34. pag. 512. 532.

dent ſur l'habitude du corps, tandis que le ſang paſſe par les couloirs de la ſalive, par le nez, par les poumons, & conſtitue cette hémorragie, d'autant plus funeſte, qu'elle dépend de la fonte du ſang, à laquelle j'ai vû ſuccomber en peu de jours, parce qu'il ne fut pas poſſible d'engager le malade à prendre aucun remède. Tous les autres que j'ai traités & qui voulurent faire uſage de l'*acide vitriolique* & du *quinquina*, ſe ſont tirés d'affaire en peu de tems. Dès que cette eſpèce d'hémorragie a lieu, au troiſiéme dégré du ſcorbut, de la jauniſſe, de l'hydropiſie, le Médecin ne peut ſe diſpenſer de diriger ſon action vers ces acides, & d'en faire un uſage prudent, quoique dans ces dernières circonſtances, ils deviennent ſouvent inutiles, parce que le mal dépend d'une cauſe indeſtructible.

CCVI. S'il faut modérer les efforts trop violents de la Nature, dans les maladies aiguës, comme je l'ai démontré dans les chapîtres précédents, il faut auſſi les ſoutenir, quand elle eſt trop affoiblie, & l'aider, quand elle eſt en défaut (56. à 58.). De tous les périodes, où cet état d'action ralentie ſe préſente, c'eſt le 3e. & le 4e., quoiqu'on l'obſerve quelquefois plûtôt. La Nature a agi puiſſamment pendant le cours des deux premiers, ſes forces ſont affoiblies, autant par les évacuations, qui ont lieu, que par les boiſſons qu'on a miſes en uſage, la diète qu'on a faite & la fiévre qui les a conſumées. Elles ſont d'autrefois annéanties, parce que le principe de la vie, eſt vivement attaqué. L'iſſuë eſt douteuſe, parce que l'on ignore, ſi les efforts ſuffiront pour vain-

cre. S'il y a beaucoup de trouble, du délire, des ſoubréſauts de tendons, une proſtration de forces, un pouls petit, accéléré, ou lent & embarraſſé, une langue noire & gercée, des apthes, des évacuations ſéreuſes, brunes, noirâtres, d'une fétidité inſoutenable, comme on l'obſerve dans les fiévres malignes, lentes-nerveuſes, il eſt à craindre qu'elle ne ſuccombe. C'eſt pourquoi le Médecin, qui obſerve la marche chancelante de la Nature, la ſoutient par des *anti-ſeptiques fébrifuges amers*, qu'on unit à quelques cordiaux. Le *quinquina* infuſé dans le vin blanc, ſon extrait, agiſſent ſur les fibres relâchées de l'eſtomac & du conduit alimentaire, en corrigeant le déſordre produit par la putridité, les effets de la diſſolution du ſang, à laquelle on a déjà oppoſé les *acides minéraux* (200. à 203.), ce puiſſant *anti-ſeptique* facilite la coction. Les évacuations critiques ſe font avec moins de trouble & le ſuccès en eſt ſouvent heureux, ſi on le donne à bonne heure, ſi on le continue aſſez longtems. Cette écorce remplit toutes les indications; elle augmente l'action des ſolides, en quelque ſorte énervés; elle donne plus de conſiſtence aux fluides; elle favoriſe les évacuations, qui ne ſe font point, parce que l'activité de la Nature eſt gênée. Si par les ſignes de turgeſcence d'humeurs (154. à 172.) déjà cuites, on s'apperçoit qu'il faut multiplier les déjections, on ajoûte à ſon uſage quelques purgatifs, comme la *rhubarbe*, & l'on y aſſocie les cordiaux & les légers diaphorétiques, ſi la peau doit fournir & que les forces du cœur manquent pour repouſſer vers l'habitude du corps, l'humeur morbifique. La dépreſſion du pouls, ſon ralentiſ-

ſement, les langueurs, les angoiſes, les foibleſſes ſuffiſent pour nous y déterminer (*a*).

CCVII. De tous les cordiaux, le vin eſt peut-être le moins nuiſible & le plus convenable. Son uſage eſt recommandé par tous les grands Médecins (*b*). Indiqué par les deſirs du malade, qui ſont ceux de la Nature, deſirs que font connoître ceux même, qui n'y ſont pas habitués, il convient, dans les circonſtances déſignées (206.), lorſque la maladie eſt longue, la voix foible, éteinte, la langue humectée, ſans ſoif, & même lorſqu'elle eſt ſéche & que le malade le boit avec plaiſir & le redemande encore. Il eſt nuiſible dans les cas contraires. Il peut trop échauffer, cauſer du délire. Alors le malade a de l'indifférence & de l'averſion pour cette boiſſon. Mais, s'il y a des ſueurs exceſſives, ou d'autres évacuations, qui épuiſent, s'il y a une anxiété inexprimable, à la veille ſurtout d'une éruption, telle que la miliaire, le vin eſt un cordial que preſcrivoit Huxham, d'après le conſeil de Celse (*c*). Le vin n'eſt pas le ſeul dont on puiſſe ſe ſervir alors. On donne encore, lorſque la maladie eſt longue & le malade affoibli, des *alexipharmaques*, tels que la *contrayerve*, la *ſerpentaire* de *Virginie*, le *camphre*, &c. Ces remèdes ſont efficaces pour ſoutenir la Nature & l'aider au moment de la criſe: & même, à cette époque, dans les maladies inflammatoires, je preſcris toujours, à l'exemple de M.

(*a*) Boissieu, ibid. pag. 151. (*b*) Id. ibid. pag. 150.
(*c*) Vinum auſterum, meraculum in morbo cardiaco. Cels. lib. 3. cap. 19.

Tissot (*d*), un peu de vin trempé, que je fais donner toutes les trois heures au moins. Ainſi, ſans tumulte & ſans trop de chaleur, il ſoutient les forces de la Nature abbatue.

CCVIII. L'état de forces & du pouls du malade (206.), chez qui, il eſt quelquefois effacé, tant la circulation eſt ralentie; ſon tein, ſes yeux languiſſants, chaſſieux, larmoïants, ternis, ſans vigueur, enfin la face *Hippocratique*, les ſoupirs, les anxiétés précordiales, les extrêmités froides, la fétidité des excrétions, prouvent que la Nature ne peut abſolument rien, ſurtout, ſi la ſéchereſſe de la peau n'annonce qu'un éréthiſme général, & ſi la langue, toujours gercée & aride, prouve que la diſtribution de ſucs ſéreux & lymphatiques ne ſe fait plus qu'imparfaitement. On voit, dans ce cas, un ſang ſans beaucoup de conſiſtence, privé de ſon air fixe & prêt à former des ſtaſes gangréneuſes dans les viſcères. Quels moïens d'éviter ce déſordre funeſte, & d'obtenir alors des évacuations ſalutaires? Il n'eſt que l'*écorce du Pérou* (206.), qui puiſſe produire un tel effet. Je l'ai vû unie au camphre, rendre preſque la vie, en pareille circonſtance, à un malade, qui paroiſſoit perdu ſans reſſource.

CCIX. On doit, de l'aveu des plus grands Mé-

(*d*) In ipſis morbis inflammatoriis, tempore criſeos accedentis, pulchrè mihi ſucceſſit, ſi ægro cochear unum vini mollis & gratè cardiaci omni trihorio propinarem, indè enim ſinè tumultu mirè erectæ vires feliciſſimè hoſtilem materiam expellebant. Tissot, *de fèbre biliosâ*, pag. 56.

decins, insister sur ces remèdes (205. à 208.) pendant tout le tems du 3e. période, & les unir à ceux, qui facilitent les évacuations salutaires, que la Nature tâche de procurer. C'est donc principalement quand la coction est faite, quand il y a du relâchement dans les solides, quand les humeurs sont divisées, quand la putridité fait des progrès, quand la Nature chancèle, que le Médecin doit renouveller ses efforts. Alors le pouls devient plus petit, plus foible, plus inégal, plus précipité. Il survient des syncopes, des tâches gangréneuses, des hémorragies, des sueurs colliquatives, froides (206. 208.), & les autres signes vont en augmentant. Tout paroît désespéré. Il faut pourtant tenter de ranimer le feu vital. Si les organes, propres à le fomenter & à le rallumer, ont encore quelqu'activité, on ne doit pas désespérer: on en a vû des exemples dans les fièvres malignes, dans les maladies inflammatoires impures, comme la petite vérole, où le tissu des solides avoit encore conservé un reste d'activité, nécessaire à la Nature surveillante.

CCX. Il est des circonstances, où les *cordiaux*, les *fortifiants* & les *fébrifuges* sont nécessaires, dès le premier période de la maladie, où la Nature est presque vaincue, dès l'invasion même, à la première attaque. Telle est, entre les autres de cette espèce, la fièvre *intermittente maligne*, dont chaque accès est si violent, que le malade courre le risque d'y succomber. Tantôt c'est une affection soporeuse, qui dure quelquefois 48. heures. Ce sont des suffocations extrêmes, une toux convulsive, des syncopes allarmantes, un délire presque

phrénétique. Ce ſont des vomiſſements preſque continuels, un cholera, une diarrhée, qui épuiſent & mettent les malades aux abois. On doit d'autant plus craindre que le malade ne périſſe dans le paroxiſme ſuivant, que les accidents ont été portés à un dégré plus haut d'intenſité. Le *quinquina*, éſt le ſeul ſpécifique, qui puiſſe arrâcher le malade à la mort, qui le ménace. On doit le donner d'abord à grande doſe, n'eût on même pas encore évacué. C'eſt ici le cas de ſaiſir le moment précieux : ſans quoi, la Nature, dont l'activité eſt opprimée dans ſon principe, par un ennemi pernicieux, ne peut rien : ſes mouvements, quelqu'ils puiſſent être, ne vaincront jamais la matiére fébrile, indomptable, ou par ſon abondance, ou par ſa cauſticité. J'ai vû dans ce cas, rendre une bile porracée, dont le ſyſtême hépatique paroiſſoit inondé. Voïés TORTI, WERLHOF, & le Traité *de recondità febrium intermittentium & remittentium, naturâ & curatione.*

CCXI. L'atteinte du principe de la vie, l'anéantiſſement des forces, le relâchement des ſolides & la diſſolution des humeurs, comme on voit dans les fiévres *lentes-nerveuſes*, ont toujours été une preuve que la Nature étoit autant *paſſive* qu'*active*. Cette foibleſſe extrême, dont le malade ſe plaint, avec un pouls, qui correſpond à cet état, jointe aux ſignes (207. 208.) dont j'ai parlé, ſont, ſans contredit des raiſons, qui décident pour les remèdes (207. à 209.), qui relévent l'activité preſque éteinte de la Nature. Il en eſt de même des *fiévres éruptives*, telles que la miliaire, la petite vérole confluente, &c., où dans le pre-

mier période même, déjà le malade eſt aux abois, ſoit à raiſon de ſa délicateſſe & de ſa ſenſibilité, ſoit parce que le miaſme porte avec lui quelque choſe de ſi délétère, que la Nature eſt preſque vaincue par la putridité & la diſſolution. Si avec les ſignes de foibleſſe (207. 209.), les puſtules reſtent comme enſevelies ſous la peau & ne font aucun progrès à l'avantage du malade, comme il peut arriver à des perſonnes épuiſées par des évacuations exceſſives, on ne doit point héſiter ſur le parti qu'il y a à prendre. C'eſt le tems de preſcrire des échauffants, qui ſuppléent au défaut de la Nature. C'eſt dans ce cas que Mr. TISSOT (*e*) fait un heureux uſage de l'*opium*, juſqu'à la fiévre ſecondaire; de même que, ſi pendant l'éruption, les humeurs ſe portent avec trop d'impétuoſité & ſans phlogoſe vers les inteſtins, d'où il réſulte une diarrhée, qui abât les forces & trouble l'éruprion. Cette diarrhée, pendant l'exſiccation, cauſe l'affaiſſement ſubit des puſtules, l'annéantiſſement des malades & donne lieu au délire, aux convulſions, aux ſyncopes, &c. Il n'eſt que l'*opium*, qui puiſſe s'oppoſer aux ſuites funeſtes de ce déſordre.

CCXII. Les autres exanthèmes fébriles qu'on obſerve dans les *inflammatoires impures*, diſparoiſſent quelquefois tout-à-coup, dans le tems qu'on s'y attend le moins, ſi les circonſtances (211.), dont je viens de parler, ont ſpécialement lieu. Telle eſt, par exemple, la miliaire criſtalline, où l'on doit être en garde contre la rétropulſion (*). Plus putride qu'inflammatoire, plus

(*e*) Epiſtol. ad HALL pag. 22. 23. (*) Diſſertation ſur la fiévre miliaire, par M. PLANCHON, pag. 106. 107.

lymphatique & nerveuſe que ſanguine, elle s'accommode bien aux calmants, tel que le camphre, qu'on doit regarder comme ſpécifique, dans les affections cutanées-éréſipélateuſes (*f*). C'eſt auſſi ce remède que, de l'aveu de Mr. VANSWIETEN (*), l'on doit mettre en uſage, dès qu'il y a apparence de la diſparition des puſtules, annoncée par des anxiétés fugaces, un délire paſſager, une parole brêve, la jactation des membres, & ſurtout par des urines, dont la nuance s'affoiblit & ſe décolore d'heure en heure & tend à la crudité aqueuſe (*g*), enfin par un ſentiment de foibleſſe & d'inanition. L'apparition de la miliaire me ſuffit pour preſcrire le camphre, ſans attendre l'événement de la diſparition. Car bientôt alors, il ſurvient un délire obſcure : les extrêmités ſe refroidiſſent : les jactations & les anxiétés ſont plus preſſantes, & le malade meurt paiſiblement. C'eſt ce qui prouve que la matiére fébrile s'eſt jettée ſur l'origine des nerfs & que le cerveau eſt tombé en gangréne. On ſent bien que ces circonſtances n'ont lieu que dans la miliaire maligne, où l'activité de la Nature ne peut rien contre l'abondance & la ſepticité de la matiére fébrile. La *Médecine agiſſante* doit ici préſider à ces écarts, & diriger, s'il eſt poſſible, la marche de l'être bienfaiſant, qui, avec quelques ſecours, ſe ſauve du danger qui le menace. L'uſage du *camphre*, uni aux autres remèdes (205. à 212.), & donné à bonne heure, pouſſe & ſoutient à la peau, la matiére de la miliaire. Il eſt d'une nature ſi vo-

(*f*) Id. ibid. (*) Maladies des Armées. pag. 182.
(*g*) MARTEAU, Traité des bains. §. 17. pag. 118.

latile & ſi pénétrante, qu'il perce juſqu'à l'origine des nerfs, s'amalgame avec le fluide éthéré, qui les parcourre, le rend moins irritant. Par-là il calme l'éréthiſme des uns, ranime la circulation languiſſante des autres, celle de toute la maſſe des fluides, ſans trop échauffer. C'eſt un diaphorétique aſſûré, qui procure des ſueurs, qui ne ſont point le produit d'une circulation trop rapide.

CCXIII. Dès que la Nature eſt parvenue au tems d'excrétion, & que malgré les évacuations qu'elle procure, les ſymptômes allarmants ſubſiſtent, ſurtout, ſi la criſe ne ſe fait que par repriſe, à meſure qu'elle élabore la matiére fébrile, on ne peut la laiſſer à elle-même, ſans courir le riſque de la voir en défaut. Epuiſée de forces, elle demande d'être aidée, ſpécialement, ſi c'eſt par les ſueurs que ſe fait la criſe. *Quò Natura verget, èò ducenda eſt.* (*h*) Ainſi dans ces maladies putrides inflammatoires quelconques, le Médecin preſcrit, ſans crainte de trop échauffer, des légers *diaphorétiques*, des *ſudorifiques* même, ſi le génie d'une épidémie porte ſon miaſme vers la peau, comme on a vû dans la peſte & les fiévres peſtilentielles. Ainſi ſur la fin des inflammations de poitrine, quand la criſe ſe fait imparfaitement par les ſueurs, après avoir pratiqué inutilement tous les remèdes ordinaires, lorſque la fiévre eſt legère, que le tempérament eſt ſi foible & ſi délicat, qu'il ne ſupporte pas aiſément les ſaignées multipliées, & que le malade ſe trouve dans un état

(*h*) Hipp. Aph. 21. Sect. 1.

de foibleſſe conſidérable, un ſudorifique médiocre, dit Mr. VARNIER (*i*), tarit en quelque ſorte la ſource de la matiére morbifique; il la détourne par les ſueurs, il ranime les forces épuiſées & il donne la faculté d'expectorer. D'autre part, il dégage l'embarras de la plèvre & ranime la vigueur de la circulation. Il réſout bénignement & promptement l'engorgement phlegmoneux de cette membrane, ſurtout, ſi la cauſe vient d'une tranſpiration ſupprimée. Ce qui engagea Mr. VARNIER à prendre ce parti, fut l'épanchement de ſéroſités dans la poitrine, qu'il découvrit par l'ouverture des cadavres. L'uſage prudent & modéré du *kermès minéral*, donné à petites doſes, dans ces circonſtances, & marié avec l'*opium* ou le *diacode*, ſuffit ſouvent & procure des ſueurs copieuſes, qui ſoulagent, & ſert à faciliter une expectoration critique, pour laquelle on preſcrit quelquefois les *expectorants* inciſifs, la *gomme ammoniac*, l'*oximel ſcillitique*, comme dans les fauſſes péripneumonies, où la viſcoſité des crachats empêche & obſtrue les poumons qu'il faut dégager par ces remèdes. C'eſt ainſi qu'HUXHAM ſe conduiſoit dans cette maladie, pour laquelle il conſeille beaucoup la teinture d'*antimoine*, l'*eau bénite* de RULAND, données à très petites doſes, à quelques gouttes dans un véhicule approprié (*k*).

CCXIV. Il ſemble que plus une maladie eſt à ſon déclin & touche à la convaleſcence, plus on doit laiſſer la Nature à elle-même & ne rien preſcrire. Mais l'état des viſcères, de l'eſtomac ſur-

(*i*) Journal de Méd. tom. 7. pag. 262. & ſuiv.

(*k*) HUXHAM, Eſſai ſur les frévres, de la fauſſe péripneumonie. pag. 277, 278.

tout, & de tout le ſyſtême des ſolides, fatigués du trouble qu'ils viennent d'eſſuïer, ſont dans une eſpèce d'atonie, à laquelle il faut remédier chez la plûpart des malades (*l*). Rien de mieux indiqué, pour remplir cette indication, que l'*écorce du Pérou.* C'eſt le remède que conſeille M. TISSOT, dans ſon *Avis au Peuple* (*m*), quand dans la convaleſcence, il reſte beaucoup de foibleſſe, ſi l'eſtomac eſt dérangé, s'il y a de tems en tems un peu de fiévre. Par ce moïen, il rétablit, il rappelle les forces & il s'oppoſe au retour de la fiévre. C'eſt ainſi qu'après avoir évacué ce qui reſte de l'humeur morbifique, ou de la ſaburre, dont les premiéres voïes ſe ſont chargées dans le cours de la maladie, ou pendant la convaleſcence, on s'oppoſe aux ſueurs nocturnes, comme il arrive à la ſuite de la fiévre miliaire, des fiévres intermittentes, pour leſquelles, VANSWIETEN (*n*) conſeille la *ſauge* infuſée dans le vin rouge, ou un verre de vin de *Malaga*, ſi efficace, au rapport de SYDENHAM, pour calmer cette toux importune, qui fatigue quelques convaleſcents, ſurtout, s'ils ſont dans un âge avancé. C'eſt ce que j'ai donné plus d'une fois avec ſuccès. L'eſtomac trop relâché, ſe trouve bien d'un cordial auſſi doux, & la toux, qui dépend de cette cauſe, ceſſe bientôt. Voyez SYNDENHAM. pag. 77. 291.

CCXV. Par ces remèdes (214.), qui donnent

(*l*) Nunc de firmandis dicam viſceribus, quorum vis multum à morbo laceſſita & laxata fuit. Materiæ autem mediocri præditæ aſtrictione atquè refrigeratione, ejus beneficium roboris præſtant. LOMMIUS, *de febrib.* pag. 65.

(*m*) TISSOT, Avis au peuple. pa. 45. (*n*) T. 2. pa. 370.

plus de consistence aux humeurs trop tenues, on empêche la déperdition journalière des sucs séreux, avec lesquels une bonne portion d'air fixe s'échappe. Ces cordiaux prescrits avec prudence, & seulement, lorsque le défaut d'appétit, les digestions languissantes, les pésanteurs d'estomac, les gonflements après le repas, fatiguent, & qu'on s'est assûré qu'il n'existe plus de saburre; ces cordiaux, dis-je, soutiennent les forces & mettent à l'abri de la récidive. Dans la rechûte même, on doit en faire un usage modéré, lorsque l'on reconnoit par quelques signes (207. 208.), que la Nature a perdu ce qu'il falloit d'activité, pour subjuguer le reste de la matiére morbifique, qui a causé la récidive. On sait qu'elle est d'autant plus fâcheuse, que cette Nature ne peut plus rallier ses forces, comme avant, pour vaincre, & qu'à cet égard, on doit l'aider dans ses mouvements, qu'on doit considérer comme les derniers efforts qu'elle fait. J'ai vû de ces récidives, qui duroient autant de jours que la maladie qu'on avoit essuïée, & qui se terminoient de même par une sueur ou une diarrhée.

CCXVI. J'ai fait voir (78. & suiv.) combien la Nature étoit *passive* dans les maladies chroniques, & que c'étoit là, où la *Médecine agissante* jouissoit spécialement de tous ses droits. C'est ainsi que dans les maladies d'*épuisements*, où les signes d'un estomac affoibli & vraiment *passif*, ceux d'une mauvaise digestion, comme le dégoût, des pésanteurs, des rapports fétides, acides, &c., des lassitudes, un pouls petit, plus ou moins fréquent, des urines cruës & pâles, un sentiment de four-

millement le long de l'épine du dos, & ſpécialement des lombes, s'il dépend de l'*onaniſme*; c'eſt ainſi, dis-je, qu'on a recours aux *toniques fortifiants*, ſurtout au *quinquina*, au *fer*, aux *amers*, par leſquels, à l'aide du régime & des aliments propres à rendre au ſang, plus de molécules ignées, les ſolides reprennent leur ton néceſſaire pour animaliſer les ſucs nourriciers. Ils réparent ainſi le déſordre de l'économie animale.

CCXVII. Il eſt d'autant plus néceſſaire d'inſiſter ſur ces ſecours (216.), que la maladie eſt déjà parvenue au ſecond période, où l'état de langueur & de foibleſſe augmente. La reſpiration devient gênée, plus courte, plus fréquente, plus laborieuſe, quand on hâte ſa marche, ou quand on monte. A cette époque, le malade eſt chagrin, triſte, aſſoupi, hébêté. Il eſt ſenſible au froid, le pouls eſt plus foible & aſſez ſouvent fébrile. Il n'y a plus d'appétit, quelquefois un cours de ventre, ou des ſueurs, ſuites de la foibleſſe, de mauvaiſes digeſtions & de la ténuité des humeurs. Les urines coulent avec abondance au commencement; ſur la fin elles ſe ralentiſſent & ſe ſupprimment. Les jambes s'enflent, la bouſiſſûre ſuccède à l'amaîgriſſement. Dans cette augmentation de l'état de foibleſſe & des autres ſymptômes, on doit avoir plus de ſoin & de circonſpection dans le choix qu'on fait de ces remèdes, des *cordiaux*, des *aromatiques* & des *analeptiques*. Ils ſont encore néceſſaires & ſouvent donnés à pure perte dans le 3e. période, où le malade eſt déſeſpéré, chez qui on voit tous les ſymptômes (216.) portés à un dégré plus haut d'intenſité. Les ſentiments de

défaillance ſe rapprochent, les ſyncopes ſont fréquentes, la diarrhée eſt colliquative, ou les ſueurs épuiſent. L'eſtomac ne digère plus. Il y a des vomiſſements. Le pouls eſt ſi petit & ſi foible, qu'il eſt preſqu'imperceptible. Dans cet état déplorable, on ne guérit pas, on ſoulage & l'on prolonge les jours, en ranimant le feu vital, qui tend à ſon extinction.

CCXVIII. Ces maladies d'*épuiſement*, ſoit qu'elles tirent leur origine des évacuations exceſſives, des pertes ſéreuſes, lymphatiques, ſoit qu'elles ſoient dûës aux actes vénériens, trop ſouvent répétés, à des maladies longues, à des exercices immodérés, ou trop longtems ſoutenus, à l'excès dans l'étude & à l'application pouſſée trop loin, au défaut de bons aliments, à l'abſtinence; ces maladies, dis-je, énervent les ſolides. De-là le bon effet des remèdes *toniques* (217.), *cordiaux*, *analeptiques*, *&c.*, qui n'agiſſent que ſecondairement ſur le ſang, qu'ils vivifient, en réveillant l'oſcillation des fibres & fortifiant le ſyſtême nerveux, trop ſuſceptible d'ébranlement; de-là enfin les digeſtions mieux faites & le ſang révivifié.

CCXIX. A ce déſordre de l'économie animale (216. 217.), ſuccéde aſſez ſouvent la bouſiſſûre, & déjà la maladie a bien fait du progrès & tend alors à l'incurabilité. Cette augmentation de mal ſe rapproche des maladies *cachectiques*, dont le principe eſt déjà bien caché, où non ſeulement le tiſſu des ſolides eſt trop relâché, mais la conſtitution des humeurs eſt viciée, leur mouvement eſt ralenti. De-là, bientôt l'embarras & les obſtruc-

tions des viſcères, leur dérangement, la ſtagnation des ſucs, leur infiltration dans le tiſſu cellulaire, leur épanchement dans les cavités. Ce ſont des maladies *froides*, parce que la quantité, le développement & le mouvement des molécules ignées, ſont diminués, & conſéquemment la chaleur naturelle affoiblie. On reconnoît d'autant mieux ici l'état *paſſif* de la Nature, qu'on ne lui voit point faire des efforts violents, pour vaincre, chaſſer & corriger la matiére morbifique, parce que les agents de cet être bienfaiſant ſont viciés. S'il arrive quelquefois, c'eſt un dernier effort, qui devient ſalutaire. Telle eſt la fiévre *intermittente*, qui ſert à briſer, à atténuer la viſcoſité des humeurs; mais ſi ces efforts ſont foibles, les ſymptômes paroiſſent plûtôt dépendre de l'action de la cauſe, que de celle de la Nature, tant parce que la matiére morbifique réſide dans les vaiſſeaux ſéreux-lymphatiques, dans le tiſſu muqueux, qu'elle ne gêne guères la circulation, & que la vie n'eſt pas dans un danger prochain, que parce que le fluide nerveux eſt ſans énergie & que les forces manquent.

CCXX. On conçoit de tout ceci, combien l'on doit aider la Nature, qui attend tout de l'art & peu d'elle-même. Les évacuations qu'on procure (180. à 185.) & qu'indiquent le dérangement des premiéres voïes, & des digeſtions dans les premiers périodes de la maladie, les rapports, les péſanteurs d'eſtomac & les autres ſymptômes (185.), les crudités préſentes, le régime peu convenable, ſont des raiſons pour corriger ce dernier & le compoſer d'aliments preſque animaliſés, ou prêts à l'être.

Ils aident les ſecours que l'art doit emploïer & qui doivent rendre & réveiller l'action des viſcères; donner de la force aux fibres, du mouvement aux liqueurs. Tel eſt l'effet des *ſtomachiques-amers & aromatiques*, des *martiaux*, qu'on preſcrit, après les évacuations néceſſaires, lorſque le malade ſe plaint de digeſtion difficile, de langueur, d'étouffement, d'une reſpiration gênée, après le repas. A ces ſignes ſe joignent un pouls lent & embarraſſé, une face pâle, des yeux languiſſants avec boufiſſûre, le matin, en deſſous des paupiéres, des douleurs de tête, un penchant au ſommeil & au repos, des urines limpides, laiteuſes, des inquiétudes dans les jambes, un peu enflécs le ſoir. Ces remèdes n'agiſſent que lentement & à meſure qu'on en facilite le ſuccès par l'exercice, par les frictions & par les ſecouſſes que donne une voiture, ou le mouvement du cheval, &c.

CCXXI. Il arrive ſouvent, que ces ſignes (220.) du premier dégré de ces maladies, ſont dûs à l'obſtruction de quelques viſcères du bas-ventre, où l'on obſerve de plus, des borborigmes, des chaleurs d'entrailles, la conſtipation, une douleur gravative à la région du foie ou de la rate, des feux, qui montent au viſage, après le repas, dans le tems de la digeſtion. C'eſt ce qu'on voit dans l'affection hypocondriaque, chez les perſonnes ſédentaires, ſujettes aux hémorroïdes. L'embarras du méſentère, commun aux rachitiques, aux écroüelleux, ajoûte aux ſignes que j'ai rapportés, des ſelles plus ou moins copieuſes, glaireuſes, ſouvent blanchâtres. Dans cet état paſſif des viſcères du bas-ventre, la *Médecine agiſſante* s'atta-

che à lever les obſtacles, à fondre l'épaiſſiſſement des fluides, ralentis dans leurs cours, à exciter ce dernier, en réveillant l'action des vaiſſeaux engoués. Après les remèdes généraux, on fait ſuccéder aux *délaïants* & aux *ſavonneux végétaux* les *apéritifs* & les *toniques*, tels que les *pilules aloëtiques-gommeuſes*, qui évacuent à meſure qu'elles fondent les humeurs, tandis que par leur douce irritation, elles excitent les vaiſſeaux à de nouvelles oſcillations & à redoubler leurs mouvements.

CCXXII. Si les fonctions ſont plus dérangées, les forces s'affoibliſſent tellement, que le plus léger mouvement fatigue. S'il y a des palpitations, des oppreſſions, ſi la tête eſt péſante, le ſommeil profond, l'eſprit engourdi & hébêté, s'il y a une reſpiration difficile & laborieuſe, lorſqu'il ſe couche horizontalement; ſi l'on obſerve un dégoût extrême, un appétit dépravé; s'il y a des anxiétés continuelles, des défaillances, qui augmentent après le repas, avec un pouls petit, lent, fébrile, le ſoir, accompagné de friſſonnements, on doit d'autant plus inſiſter ſur les remèdes indiqués (221.), & en modifier le choix & la quantité, ſelon l'âge, la conſtitution, le génre de vie du malade, qu'on voit que chaque jour il rend moins d'urines, qu'elles deviennent plus épaiſſes, avec un ſédiment briquetté. Bientôt la bouffiſſûre eſt ſenſible, elle devient univerſelle. Quelquefois les pieds & les jambes s'enflent. Cependant & ſurtout le ſoir la pâleur des lévres, de la face, qui devient plombée & verdâtre, ſont les avant-coureurs des épanchements ſéreux, dans l'une ou l'autre des

cavités, épanchements qu'on reconnoit par les signes, qui leur sont propres. Voyez LOMMIUS, pag. 142. & suiv. BOERRH. & VANSWIET. *sur l'hydropisie*, & l'*Essai sur l'Hydropisie* par MONRO.

CCXXIII. Quoique les évacuants soient les premiers moïens à emploïer dans ce second période, les diurétiques agissent avec moins de trouble pour évacuer la surabondance de sérosités infiltrées ou épanchées. On choisit les uns ou les autres, on les varie selon les différentes causes, selon les indices que donnent la Nature & la disposition des organes excrétoires, le succès ou l'inutilité des évacuations, qu'on a procurées, & selon la force & le tempérament du malade. Cependant nous dirons avec BOERRHAAVE, que comme on a vû plus d'une fois, des hydropisies se guérir par un cours d'urines, il vaut mieux porter ses vûës vers les couloirs des reins (*o*). Les diurétiques actifs, tels que la *scille*, le *colchique*, les *sels neutres*, les *alkalis fixes*, les plantes apéritives & âcres, sont d'un usage journalier, tandis que les purgatifs n'ont lieu, qu'autant que l'humeur paroît affecter la voïe des selles, qu'il y a une legère diarrhée, qui soulage, ou que dans un sujet encore en état de supporter un purgatif hydragogue, on peut de tems en tems y recourir. Les sudorifiques ne doivent avoir lieu, que lorsque la maladie vient ou des sueurs ou d'une transpiration insensible, refoullée dans le sang, ou d'une éruption rentrée ou répercutée.

(*o*) Per urinas evacuati hydropis, quum citentur plurima exempla & hanc viam tentabimus, præeunte Naturâ BOERRH. *de cognosc. & curand. morb.* Aph. 1243.

CCXXIV. Le bon ſuccès de ces remèdes (222. 223.), rendent la maladie moins grave, & la rappellent à cet état, où elle doit être dans ſon principe, qu'on attaque par les moïens emploïés à cette époque (221.) : ils rendent à la Nature toute ſon *activité*. Sa *paſſibilité*, duë au peu de reſſort & d'élaſticité des ſolides & à l'appauvriſſement des fluides, qu'il faut corriger & révivifier, demande des remèdes *actifs* & propres à réveiller l'oſcillation des fibres, & à rappeller la chaleur que le malade a perdue. C'eſt l'effet des *apéritifs* (221.), des *toniques*, des *amers-aromatiques*. Ces différents remèdes, unis aux *analeptiques*, aux *échauffants*, ſont chargés de molécules ignées, qui raniment le feu vital, prêt à s'éteindre.

CCXXV. Il ne tardera (224.) guères à s'éteindre, ſi la cauſe de la maladie l'emporte ſur l'effet des moïens curatifs, & le déſordre parvient bientôt à ſon troiſiéme dégré. Il ſurvient des palpitations de cœur, des ſuffocations allarmantes, au moindre mouvement. Si la poitrine eſt inondée, la difficulté de reſpirer & l'oppreſſion augmentent, dès que le malade eſt couché ; à la premiére heure du ſommeil, il doit ſe lever & pancher la poitrine ſur le devant. Le tein devient jaune, plombé ; les yeux ſont ternis, languiſſants, moribonds ; le pouls eſt foible, très-petit, agité, il s'efface bientôt ; il ne coule plus ou preſque plus d'urines ; les extrêmités ſe refroidiſſent ; les jambes & les cuiſſes ſont extraordinairement enflées, elles coulent, s'ulcérent & ſe gangrénent quelquefois, ou du moins il ſurvient un érésipèle, qui s'étend

avec chaleur mordicante & ménace de mortification. C'eſt ici, où la Nature expirante & tout-à-fait *paſſive*, a beſoin d'être ranimée. Le flambeau de la vie s'éteint, les *ſtimulants*, les *ſpiritueux*, les *aromatiques* peuvent l'entretenir encore. Les *anti-ſeptiques*, comme le *quinquina*, réſiſtent plus ou moins à la gangréne, en ſoutenant l'action organique des fibres, qu'on reconnoît être éteinte, ſi des tâches noires, livides, cadavéreuſes, des phlictènes paroiſſent ſur les extrêmités gonflées, ulcérées, qu'on ne peut guères rappeller à leur état naturel.

CCXXVI. On voit (220. à 224.), qu'en attaquant le tiſſu des ſolides, dont l'action eſt ſi néceſſaire à l'entretien de la chaleur naturelle & aux ſécrétions & excrétions des humeurs animaliſées, ici trop peu *actives*, on peut rendre la Nature à elle-même, & réparer le vice des fluides appauvris par le défaut d'action, par la diminution des molécules ignées & le peu d'*animaliſation* des ſucs nourriciers. Les remèdes, dont j'ai parlé (ibid.), ſont autant d'*altérants*, propres à changer la conſtitution des fibres, à réveiller leur irritabilité, leurs oſcillations, & à donner par-là plus de mouvements aux humeurs, en facilitant leur ſéparation & leur expulſion, & en réviviſiant ainſi la craſe du ſang, en portant plus de feu, en réparant la perte de l'air fixe, s'oppoſant à ſon évaporation, empêchant les infiltrations, les épanchements, ou leurs réproductions, ſi elles ont eû lieu.

CCXXVII. Il eſt plus difficile d'obtenir ces ef-

fets (226.), dans ces maladies, où le mouvement muſculaire, & ſouvent le ſentiment eſt perdu en partie, comme on voit dans la paralyſie, dont la cauſe eſt le peu de liberté du cours, ou le défaut du fluide nerveux. On ſait que l'apoplexie, ou la paralyſie, qu'on obſerve quelquefois dans les maladies d'*épuiſement*, n'a d'autres cauſes alors, que le défaut du cours des eſprits animaux, dans les organes du ſentiment & du mouvement (*a*). Elle a lieu également dans les perſonnes, qui ont ſupporté des pertes blanches, des pertes de ſang exceſſives, chez les vieillards: elle met le comble au *maraſme ſénile*, &c. Il n'y a que les *fortifiants*, les *analeptiques*, les *irritants*, qui puiſſent quelquefois réparer ce déſordre (†). On ſent bien qu'il faut ici changer la conſtitution morbifique des nerfs, viciés à leur origine, ou dans leur trajet: qu'on y parviendra mieux, dès que le mal ſe déclare par dégré, où la foibleſſe, l'engourdiſſement, le tremblement des membres, le ſentiment de

(*a*) Sivè ſpiritus animales ſecerni impediantur & diſtribui, ſivè exhauſtis viribus deficiant, oritur apoplexia, qui morbus eſt ille, in quo nervorum ceſſat ſenſus, & ex ſenſûs defectu, voluntaria actio: nàm omnis nervorum actio certè non abolita eſt. Sed illa tantùm quæ ſenſibus inſervit.... ex ſenſuum verò obtuſione ceſſat nutus animæ in corpus, ceſſant quos regit motus. TISSOT, Epiſtol ad HALLER, pag 87.

(†) Nova hîc adhibenda medela. Craſis humorum & copia reſtituenda. Motus vitalis languens excitandus, roborantibus itaquè, nutrientibus & ſolitâ evacuantium evitatione nititur curatio, præcavetur alimenti pleni nutrimenti, eupeptis tamen, ſæpè parcâ doſi, aſſumptis. TISSOT, ibid. pag. 88.

fourmillement, de douleur & de piccottement, de friſſons, la diminution du ſentiment & la difficulté du mouvement, ſont les ſignes, qui nous obligent, après avoir emploïé les évacuants, de recourir à ces remèdes, qui puiſſent lever l'obſtacle, qui s'oppoſe au cours des eſprits animaux, dans les parties paralyſées. Eû égard aux cauſes, qui ont produit ce dérangement de la machine, à l'âge, au tempéramment, à la façon de vivre, à la ſituation & aux forces du malade, on emploïe les *ſudorifiques*, les *anti-ſcorbutiques*, les *mercuriels*, les *aromatiques*, les *amers*, les *toniques*, les *apéritifs*, l'*électricité*, pour exciter une eſpèce de fiévre, ou mouvement fébrile dans tout le corps, ou ſeulement dans la partie malade. C'eſt ici qu'il faut imiter la Nature, qui quelquefois emploïe le reſte de ſon action, pour diviſer, atténuer les humeurs fixées à l'origine des nerfs, & rétablir le libre cours du fluide nerveux. C'eſt principalement dans le ſecond dégré, où l'abſence de la douleur & la perte totale du mouvement & du ſentiment, annoncent qu'il faut exciter cette fiévre artificielle, ce ſoulévement des forces motrices, en rendant plus de chaleur, portant plus de feu dans le torrent de la circulation, réveillant ainſi la Nature engourdie. L'engoüement & l'embarras de ces extrêmités des vaiſſeaux capillaires du cerveau, qui preſſent une partie de l'origine des nerfs, ſont lévées, & le cours des eſprits animaux reprend ſa liberté. Les nerfs même obſtrués ſe dégagent par l'ariétation des fluides contre l'obſtacle, quelquefois inſurmontable. Alors l'extinction totale du mouvement & du ſentiment, l'atrophie ou l'enflure œdémateuſe du membre affecté, la diminu-

tion conſidérable de ſa chaleur, enfin la gangrène de ces parties conſtituent le troiſiéme dégré de cette maladie, où il eſt impoſſible de rendre la vie aux parties affectées. En conſerver la chaleur, ou s'oppoſer à leurs progrès, par des *échauffants*, de la claſſe des *anti-ſeptiques*, des *cordiaux*, des *analeptiques*, eſt tout ce que l'art peut dans cette circonſtance. Le reſte de forces, dont la Nature peut ſe ſervir, ſuffit à peine, pour le ſoutien de l'économie animale.

CCXXVIII. On peut déduire de ce que je viens de dire (227.), que la Nature eſt *paſſive* d'une part, & que de l'autre elle eſt encore toute *active* & prête à ſe ſoulever contre ce qui peut troubler l'harmonie des fonctions, qui s'exercent encore. On a vû des perſonnes attaquées, de paralyſie, eſſuïer des maladies aiguës, dont la terminaiſon étoit heureuſe, mais ſans que la cauſe de la perte du mouvement ou du ſentiment eût été détruite.

CCXXIX. On doit conſidérer cette Nature tout à fait *paſſive*, dans ces maladies de défaillance, dont le premier dégré, dit M. DE BOISSIEU (*b*), eſt appellé léypothymie, qui ſe déclare quelquefois par une vive cardialgie, ou par des anxiétés précordiales; par une ſenſation de malaiſe inexplicable. Le viſage pâlit, les yeux languiſſent. Il ſemble qu'une vapeur monte à la tête, elle eſt ſuivie de tintement d'oreilles, d'un léger vertige; la vuë s'obſcurcit un peu, le pouls s'affoi-

(*b*) DE BOISSIEU, ibid pag. 225.

blit, il ſe ralentit, ſi le malade a la fiévre. Une ſueur, preſque froide, ſe répand parmi tout le corps, & ſurtout à la face. Quelques ſoient les cauſes de cet état, auquel les femmes ſont ſujettes, ainſi que les vaporeux, les perſonnes foibles & ſenſible, les convaleſcents, les cachectiques, les phthtiſiques & les viellards, ſans parler des moïens externes dont on ſe ſert, on ſent que tout ce qui ranime & donne du jeu à la circulation & au cours des eſprits animaux, comme le *vin*, les *cordiaux*, les *nervins*, ſont les remèdes, qui ſoulagent alors la Nature en défaut, tandis qu'on doit s'occuper de la cauſe principale, calmer les douleurs par les *narcotiques*, ſi c'eſt l'effet d'une ſenſation trop vive, comme de la cardialgie, de la colique, ou de l'irritation extraordinaire de quelques nerfs.

CCXXX. Ces moïens (229.) ſont bien plus néceſſaires encore, s'il y a ſyncope. Dans cet état, les forces vitales & animales s'affoibliſſent tout-à-coup, les pulſations des artères, les mouvements de la reſpiration ſont à peine ſenſibles. Tout mouvement muſculaire eſt annéanti, dit M. DE BOISSIEU (*c*), tout ſentiment s'évanouit, la connoiſſance ſe perd, la chaleur diminue, un froid glaçant ſe fait ſentir, & les malades, qui reviennent de cette fâcheuſe ſituation, ſe plaignent d'un froid exceſſif. Ils ont des friſſonnements, qui vont juſqu'au tremblement, & rien ne peut quelquefois les réchauffer, pendant quelque tems.

CCXXXI. Tel eſt (230.) le tableau d'un homme

(*c*) Id. ibid. pag 295.

en ſyncope, pour laquelle le Médecin ne ſuggère des remèdes internes, que ceux qui raniment & réveillent le mouvement du cœur & des artères. Les cauſes particuliéres en ſuggérent d'autres, qui vont au même but. Ici l'*activité* de la Nature a perdu ſes droits, le feu, qui l'animoit, l'abandonne ou s'éteint, quelquefois pour ne plus ſe reproduire ni s'entretenir.

CCXXXII. Ces mouvements vitaux (231.), ſont bien autrement *paſſifs*, dans le 3e. dégré, qui eſt l'*aſphixie*; l'apparence de la mort eſt caractériſée par tous les ſignes de celle-ci. Tout à coup on eſt ſans pouls, ſans ſentiment, ſans mouvement; celui du cœur eſt ſuſpendu, ou, s'il agit encore, il ſe fait ſi peu ſentir, qu'il eſt imperceptible. Le corps eſt un cadavre en apparence, pâle, plombé, quelquefois livide, froid, glacé. Cet état dure plus ou moins longtems, d'où il eſt arrivé, qu'on a enterré pluſieurs perſonnes, qu'on eût pû rappeller à la vie (*d*). Voici les ſeuls ſignes, qui prouvent que le feu vital peut ſe rallumer. Les yeux ne ſont point troubles, il s'y trouve encore quelque choſe qu'on ne ſauroit exprimer, & qui dit, qu'il y a encore quelque ſouffle de vie. Tel eſt l'état quelquefois des perſonnes vaporeuſes, ſenſibles & irritables à tous égards. On a vû une joie exceſſive, une conſternation, une fraïeur, un ſaiſiſſement, les faire tomber dans cet état allarmant. Enfin, tout ce qui peut vivement attaquer l'ame, ou irriter fortement le genre nerveux, produit ces maladies,

(*d*) Voïez Lancisi, Winslow. De Boissieu, ibid' pag. 296.

qui marchent avec tout l'appareil d'une mort prochaine. Ce danger eſt d'autant plus grand grand, que tout ce trouble allarmant arrive ſouvent dans les maladies aiguës, dans les chroniques, duës à l'épaiſſiſſement & aux grandes évacuations.

CCXXXIII. Si la *Médecine agiſſante* rallume, en ce cas (232.), le foïer de la vie, par des nouveaux feux qu'elle lui fournit, elle ne doit pas moins prévenir les retours de ces aſſauts périlleux, en réparant le déſordre de l'économie animale. C'eſt ainſi, que ſi chez quelques-uns, il faut des *ſaignées* ou des *évacuants* (119. à 185.), il faut chez les autres des *analeptiques*, comme aux perſonnes épuiſées. Tantôt ce ſont des *toniques*, des *anti-ſpaſmodiques*, donnés dans l'intervalle des accès, tantôt des *relâchants*, des *anodins*, lorſqu'il y a trop d'irritation, d'éréthiſme, de criſpation, des douleurs vives. Ce ſont quelquefois des *anti-ſeptiques* : c'eſt lorſque ces accidents ſont produits par la gangréne, par les émanations putrides diſſolvantes. D'autres fois, on doit emploïer la ſection de quelque partie nerveuſe trop irritée, des inciſions, des ſcarifications, &c.

CCXXXIV. Ces maladies (229. à 233.), ſont ſouvent les ſymptômes des autres. Elles intéreſſent toujours les organes vitaux, ſoit eſſentiellement, ſoit ſympathiquement, & ſont du diſtrict des affections de la poitrine, ou du bas ventre. Ces circonſtances bien reconnues décident du danger où ſe trouve le malade, ou de l'eſpoir de le voir ſe relever d'un état auſſi fâcheux.

CCXXXV. La Nature ne ſuccombe pas toujours aux maladies *chroniques*, par le défaut & l'extinction du feu vital (ibid.). Ces affections ſemblables, pour ainſi dire, par leurs effets, aux maladies aiguës, & qui ne ſont que le produit d'une lymphe dégénérée, âcre & putride, fournie par une ulcération de quelques viſcères, ou entretenue par cette même lymphe viciée dans ſes propres vaiſſeaux, conſtituent un déſordre de l'économie animale, un ſoulévement de la Nature, qui, loin d'élaborer & évacuer l'humeur morbifique, eſt plus pernicieux qu'efficace. Cette matiére fébrile n'eſt point d'un caractère à être aſſimilée à nos humeurs. L'agitation de la fiévre, au lieu de l'adoucir, la rend plus acrimonieuſe; ſa putridité augmente, à meſure qu'elle s'accroît, elle augmente d'autant plus, qu'elle eſt entretenue par la ſuppuration d'un viſcère, d'où la diſſolution ne tarde guéres à faire des progrès plus rapides.

CCXXXVI. Ce déſordre (235.) eſt connu, comme fiévre *hectique* ou *purulente*. Si nous jettons un coup d'œil ſur les trois dégrés de ces fiévres & les cauſes qui les ont produites, on voit que la Nature ſe détruit elle-même, en voulant dompter l'humeur hétérogène, qui gêne & trouble ſes fonctions. La dégénéreſcence de la lymphe n'exiſte pas longtems, ſans qu'une fiévre lente, bien peu ſenſible dans ſon principe, ne ſe déclare bientôt. Le pouls eſt bon, il eſt même augmenté, quoique le malade commence à perdre ſon embonpoint. Les ſucs nourriciers, loin d'être animaliſés, confondus dans la partie muqueuſe du ſang, dé-

pouillés de leur partie balſamique, ſont dépravés, à meſure qu'ils y abordent. C'eſt pourquoi le malade s'affoiblit, & les forces ne ſe racommodent pas. Le ſommeil eſt tracaſſé, la chaleur à la peau augmente après le repas, elle eſt ſéche, aride. La fiévre devient bientôt plus ſenſible, quoique le malade ne s'en apperçoive pas. Le pouls eſt plus fréquent, plus fébrile, s'il y a de la ſuppuration, il y a ſouvent des friſſons irréguliers. De-là l'exacerbation de la fiévre, qui arrive le ſoir. Indépendament des *rafraîchiſſants* & des *humectants*, des *délaïants* & des *adouciſſants*, tant internes qu'externes, emploïés pour modérer la chaleur & ſuſpendre la dégénération de la lymphe, on a recours aux *anti-ſeptiques-ſtomachiques*, unis aux *analeptiques*. On fait uſage des *anti-ſcorbutiques âcres*, ſi elle dépend d'une âcreté ſcorbutique, ſi cette lymphe eſt encore dans ſon épaiſſiſſement. On doit la corriger par les *mercuriels* & les *antimoniaux*, donnés avec prudence, ſi c'eſt un vice ſyphilitique & ſcrophuleux. On preſcrit des *apéritifs*, des *martiaux*, des *toniques*, ſi elle dépend de quelque obſtruction, cauſe fréquente des fiévres *hectiques*, ſurtout chez les enfants rachitiques. On a ſoin d'entretenir l'évacuation du pus, tandis qu'on prémunit la maſſe du ſang, contre les effets de la réſorbſtion, ſi la fiévre eſt *purulente*. C'eſt dans ce cas, que l'ouverture d'un abſcès, que l'opération de l'empiême, dès qu'elles ſont pratiquables, arrêtent ſouvent les progrès de cette fiévre, & que les *ſpécifiques* appropriés, & les *anti-putrides*, corrigent les effets de l'infection & facilitent la réparation du déſordre de la partie léſée.

CCXXXVII. Ces ſecours (236.) variés, ne ſont pas moins indiqués dans le ſecond dégré de ces fiévres, (ibid.), où la maîgreur ſe manifeſte viſiblement. Le malade s'affoiblit de plus en plus, il y a plus de ſéchereſſe, d'aridité & de chaleur à la peau, elle eſt âcre & mordicante, elle eſt plus ſenſible à la paume des mains & à la plante des pieds. Le pouls eſt dûr, reſſerré, foible & précipité, plus ou moins petit. On voit ſur la ſurface des urines, une matiére graſſe, huileuſe, ſouvent de la couleur de l'arc-en-ciel, ſpécialement dans le ſcorbut. Le dépôt des urines varie, il eſt briquetté, blanc, quelquefois ſemblable à du ſon, peu abondant, quelquefois il n'y en a pas. Il eſt des urines, qui ſont décolorées, aqueuſes, citronées, blanchâtres, verdâtres; il en eſt, qui ſont hautes en couleur. L'appétit diminue, ſe perd; le malade eſt enfin dégoûté, ſa ſalive a un goût ſalé. Bientôt les ſelles ſont plus legéres & annoncent une diarrhée prochaine. Les redoublements de la fiévre, ſont plus marqués & plus accablants. L'excrétion du pus eſt plus abondante, il eſt jaunâtre, fétide. On en doit favoriſer l'évacuation, en évitant les remèdes propres à exciter la fiévre & l'ulcération, comme ſont les *balſamiques*, qu'on ne doit preſcrire, qu'autant qu'il n'y a guères de fiévre, peu d'irritation, peu d'éréthiſme, peu de chaleur. C'eſt à cette occaſion, que Mr. Tissot (*e*) ſe récrie, contre ſes derniers, & qu'il leur ſubſtitue le *quinquina*, comme le ſeul, qui puiſſe réſiſter à la diſſolution, & préſider à la cicatriſation des parties, qui ſuppurent.

(*e*) Avis au Peuple, pag 69. 70.

CCXXXVIII. Mais quelles reſſources pour ſauver la Nature, du péril qui la ménace, quand dans le 3e. dégré, la foibleſſe du pouls, qui eſt fréquent, ſerré & inégal, quand les aphtes, les ſueurs, la diarrhée colliquative, les urines fétides, hautes en couleur, la ſéchereſſe brûlante de la peau, annoncent la corruption la plus décidée. Les yeux languiſſants & ternis ſupportent à peine la lumiére, les orbites ſont ſaillies, les tempes ſe creuſent, le nez s'allonge & s'amînçit, le viſage ſe tire de plus en plus. Il eſt pâle, deſſéché, ſur la fin il devient livide, plombé & jaunâtre; les cheveux tombent, les ongles deviennent bleuâtres, le maraſme eſt univerſel; la peau dure, aride, eſt collée ſur les os; il y a quelquefois démangeaiſon, ſi elle eſt chargée de petites puſtules gâleuſes. Quand la poitrine eſt intéreſſée, la toux fatigue depuis le commencement de la maladie. Elle devient des plus importunes, avec anxiétés, inquiétudes. L'expectoration eſt languiſſante & difficile. La voix eſt éteinte. L'oppreſſion redouble. Les évacuations colliquatives augmentent. La ſoif eſt preſſante. Les foibleſſes arrivent. Les angoiſes vont en croiſſant. Il ſurvient des diſparates, du délire, & bientôt l'agonie ſe déclare. On ſe contente alors, dans un mal incurable, où la Nature abſolument *paſſive*, ne peut réſiſter à ſa deſtruction, de donner des *anti-ſeptiques*, des *cordiaux*, qui retardent la mort, ſans eſpoir de détruire jamais une cauſe auſſi indeſtructible. Prolonger les jours d'un moribond, qui voit la mort s'approcher lentement, c'eſt adoucir des maux, qu'il croit encore ſuſceptibles de guériſon.

CCXXXIX. Tels ſont (186. à 238.) en général, les ſignes, qui indiquent les remèdes *altérants*, tant dans les maladies aigues, que dans les maladies chroniques. Cependant, dans les unes & les autres, il en eſt qui en préſentent d'autres, qui indiquent un preſſant ſecours, dont la Nature, peu ou point *active*, ne peut ſe paſſer. Ce ſont, la ſuffocation, duè à l'aſthme humide, convulſif, ſec; aux vapeurs âcres & piquantes, &c. La toux, le hoquet, &c. Ce ſont les hémorragies, telles que l'hémopthyſie, le vomiſſement de ſang, la *maladie noire*, les pertes exceſſives, les douleurs atroces de l'eſtomac, les coliques, les vomiſſements, les diarrhées, qui épuiſent, le *cholera morbus*, où déjà le malade a des crampes, des convulſions & des ſpaſmes partiels ou univerſels. Dans tous ces cas, la Nature eſt excédée. Ce ſont de ces efforts, qui ne tendent qu'à ſa deſtruction, & qu'il faut maîtriſer, ſi l'on veut rétablir le calme & l'harmonie dans l'économie animale. Enfin, ce ſont de ces maladies, qui ſont preſque toujours du diſtrict de la *Médecine agiſſante*.

CCXL. C'eſt pourquoi, un Médecin, qui voit que, par une hémorragie quelconque, les forces s'épuiſent, qu'il y a des défaillances, des convulſions, ne perd point de tems pour arrêter le ſang, ou par des *ſpécifiques*, tels que l'*alun de roche*, *&c.*, ou en faiſant procéder à la délivrance d'un corps étranger dans la matrice, ſi c'eſt une fauſſe ou vraie groſſeſſe, un polype utérin. Les *aſtringents ſpécifiques* ſont alors d'autant plus néceſſaires, que l'hémorragie intéreſſe un viſcère eſſentiel à la vie, comme l'hémopthyſie, après laquelle on

doit presque toujours s'attendre à une phthysie incurable (*f*). Dans ce cas, après avoir modéré l'impétuosité & l'orgasme du sang, je n'ai jamais hésité d'employer très longtems les *pilules d'alun* d'HELVETIUS. J'ai ainsi, plusieurs fois, évité les horreurs de la consomption. Doit-on hésiter à y recourir dans les vomissements de sang, qui épuisent le malade, & qui dérangent les digestions? Doit on craindre de les prescrire dans la *maladie noire*, où l'on voit que la Nature est aux abois? Ne sont-elles pas indiquées dans celles, qui viennent de dissolution, comme dans la petite vérole confluente, dans le scorbut? Dans ces dernières circonstances, on sait que les meilleurs *stiptiques*, sont les *acides minéraux*, unis aux *analeptiques-cordiaux*, aux *anti-septiques-fortifiants*. Peut-on même s'en dispenser dans la *maladie noire*, où les syncopes allarmantes sont produites, autant par les vapeurs putrides & l'irritation que cause sur les nerfs, un sang extravasé & corrompu, que par leur abondance, où le mouvement du cœur & des artères, est rallenti, foible & languissant, où les évacuations noires persistent & affoiblissent de plus en plus, où les extrêmités sont froides, où le pouls est des plus foibles & bientôt misérable? Après les évacuants indiqués en pareil cas, j'ai toujours donné avec succès, les infusions vulnéraires, unies aux acides & aux cordiaux.

CCXLI. On doit avoir les mêmes égards (240) dans ces flux sanguinolents, tels que les dysentériques, quand on a dompté l'âcreté de l'humeur,

(*f*) A Sanguinis sputo, puris sputum. HIPP. Aph. 16. Sect. 7.

par les *délaïants mucilagineux*, & la fougue des ſymptômes, par les ſaignées, ſi elle eſt inflammatoire (137. & ſuiv.), par les évacuants, s'il n'y a que de la ſaburre (185.); Alors le flux perſiſte plutôt par relâchement, que par irritation, dont il eſt la ſuite. Les aſtringents, tels que la *caſcarille*, le *ſymarouba*, la *racine de Jean Lopez* (*g*), celle de *Colombo* (*h*), le *ſalep*, les

---

(*g*) Nous devons à Mr. GAUBIUS les connoiſſances que nous avons de cette racine. Il en donne l'hiſtoire dans ſes *Adverſaria*. Il en décrit les propriétés particuliéres pour les cours de ventre invétérés, opiniâtres & même colliquatifs. On lit dans cet ouvrage, que cette racine eſt ſi efficace dans ces derniérs, que ſi les phthyſiques en font uſage dans la diarrhée colliquative, qui met ordinairement le comble à l'horreur de leurs maux, ils prolongent leurs jours & ils ne ſuccombent point à cette diarrhée. Les effets de cette racine ſe ſont vérifiés ſous les yeux d'autres Médecins.

On ignore encore ſi la racine de *Jean Lopez* eſt une production de *Goa*, ou ſi elle vient de l'Iſle de *Malacca*. Il eſt à regretter que ce remède ſoit ſi rare & qu'il ſoit ſi difficile à s'en procurer. Cette racine eſt d'un prix ſi haut, qu'on doit déſeſpérer de pouvoir la procurer indiſtinctement à tous les malades, qui en auroient beſoin. Il eſt cependant à ſouhaiter, que ſa vertu réponde conſtamment à ſa valeur. Voyez les *Adverſaria* de GAUBIUS, & *l'Eſprit des Journaux*, des mois de Mai & Juin 1777 pag. 330. & 287.

(*h*) On lit dans les *Adverſaria* de GAUBIUS, que la racine de *Colombo* peut ſuppléer à celle de *Jean Lopez*. Elle a également des propriétés particuliéres pour les cours de ventre invétérés, entretenus par le relâchement des fibres inteſtinales. On nous l'apporte de la Ville de *Colombo*, dans l'Iſle de *Ceylan* La rareté & le prix de cette racine ne permettent pas plus aux Médecins de la preſcrire, que celle de *Jean Lopez* Voyez Mr WHYT, dans ſon *Avis aux femmes enceintes*, pag 11. & 12. & Mr. DUPLANIL, dans une note du 3e. tom. de la *Médecine domeſtique* de M. BUCHAN. pag. 105. & 106.

acides auſtères, tels que le *coing*, la *grénade*, l'*acacia*, enfin les *martiaux*, ont guéri ces maladies rebelles, où l'on obſerve les ſignes des maladies d'*épuiſement* (217. à 223.) & du mauvais état des viſcères.

CCXLII. La Nature demande des ſecours plus preſſants, dans le cas de ſuffocation. C'eſt un aſthme humide, que la viſcoſité de l'humeur bronchiale a établi chez un pituiteux, un viellard. L'accès, malgré la déplétion des vaiſſeaux, indiquée par l'âge, la conſtitution, le temperament, ne cède qu'à des *expectorants*, tels que la *gomme ammoniac*, l'*oximel ſcillitique*, le *kermès minéral*, *&c.* S'il eſt convulſif, propre aux vaporeux, aux ſujets ſecs & bilieux, les *anti-ſpaſmodiques*, les *calmants*, l'extrait de *têtes*, de *pavôt rouge*, (*i*) l'*élixir*

(*i*) Pour preparer l'extrait de *têtes* de *Coquelicot*, on doit cueillir ces têtes avant leur parfaite maturité, c'eſt-à-dire un peu vertes, ou avant que les pétales des fleurs ne s'en détâchent. La doſe de ce remède pour les adultes eſt depuis ſix grains juſqu'à trente & meme quelquefois au-delà C'eſt-ainſi que M. FOUQUET, Profeſſeur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier l'a donné dans *l'Aſthme convulſif.* Voyez la *Gazette ſalutaire* du 7 Octobre 1773.

On lit dans la même Gazette 25 Novembre de la même année, l'article ſuivant: "Il y a 60 ans paſſés, que les Mé-„moires de l'Académie Royale des ſciences ont fait con-„noître la vertu *narcotique* & *calmante* de ce végétal.„ C'eſt M. BOULDUC, qui lui *a trouvé toutes les vertus de l'Opium ſans aucune mauvaiſe qualité. Ces vertus réſident*, dit-il, *dans la tête & le fruit, & non pas dans la fleur. Quatre onces de ces têtes de pavôt vertes & récentes donnent 5 gros d'un extrait ſolide, dont il ne faut prendre que deux, trois ou quatre grains. C'eſt un bon remède dans les toux cruelles & opiniâtres.* Je peux aſſûrer d'en avoir obtenu de très-bons effets dans les toux convulſives Je le preſcrit dans le *Coqueluche* avec le *Kermès minéral.* Il calme la violence de la toux, il en éloigne les accès, quand les enfans veuillent le prendre conſtamment.

parégorique, l'*opium*, *&c.*, ſuſpendent l'effet de l'irritation. Dans l'intervalle, on travaille à s'oppoſer au retour des accès, par des *apéritifs*, par des *béchiques-expectorants*, par des *toniques*. C'eſt une toux importune, qu'il faut calmer par des *opiats*, & en dompter la cauſe, par des *béchiques-adouciſſants* ou *inciſifs*. Il en eſt de même du hoquet que rien quelquefois ne peut ſuſpendre, s'il eſt dû à l'irritation conſtante des nerfs phréniques, ſoit qu'elle dépende de l'âcreté du ſuc nerveux, ſoit qu'elle provienne de l'irrégularité de ſon cours, comme on obſerve chez les vaporeuſes. Dans la rémiſſion de ces accidents, ſans parler des évacuations à procurer, d'après les indices qu'un Médecin doit ſaiſir, on preſcrit les remèdes, qui peuvent retarder & empêcher tout à-fait ce dérangement. Le *quinquina*, le *mars* ont procuré, dans ce cas, des effets merveilleux.

CCXLIII. Si l'on eſt dans le cas d'ordonner des remèdes contre les douleurs cruelles de l'eſtomac, d'entrailles, du foie, des reins, de la veſſie, nullement inflammatoires, on doit, malgré les cauſes irritantes, comme la ſaburre, acide, acerbe, les poiſons, les vers, les calculs biliaires, urinaires, on doit, dis-je, preſcrire les plus efficaces & les plus prompts à produire leur effet. L'*opium* eſt le ſeul, qui ſoit auſſi actif. Il émouſſe la ſenſibilité, il calme l'irritabilité des nerfs & prépare des inſtants pour preſcrire les *abſorbants*, les *amers*, ſi ce ſont des aigreurs; les *contre-poiſons*, ſi l'on ſait qu'on en ait malheureuſement fait uſage. Par exemple, l'on preſcrit des *alkalis fixes*, ſi c'eſt le *ſublimé corroſif*, ou même le *tartre émétique*,

donné á trop grande doſe, d'où réſulteroient des vomiſſements & des ſelles à l'excès (*a*). On donne

(*a*) Il y a un an, que j'eus l'occaſion d'obſerver avec Mr. Du Monceau, Médecin penſionnaire de la Ville de Tournay & de ſes Hôpitaux, un fait de pratique, qui confirme abſolument l'efficacité des *alkalis fixes*, contre les funeſtes effets que produiſent les *ſels neutres métalliques* dans le corps humain.

Un homme aſſez robuſte, d'un tempérament ſanguin, âgé de 40. ans environ, vers les 10. heures du ſoir, prit inconſidérément & l'on ignore pour quelle raiſon, (on l'a attribuée à un déraiſonnement bachique), un reſte de *ſublimé corroſif* qu'il avoit chez lui pour faire crever des rats. La doſe n'étoit pas petite: il l'avoit diſſoute dans de la bière. Dès l'inſtant même qu'il eut avalé ce poiſon, la bouche, l'arrière bouche, l'œſophage & l'eſtomac ſe reſſentirent de l'effet cauſtique de ce ſel corroſif. Une bouche enflammée, excoriée, une chaleur âcre & brûlante à la région de l'eſtomac, des douleurs déchirantes ſuccédérent bientôt à la premiére impreſſion du poiſon, & ſe communiquérent promptement à tout le canal inteſtinal, avec des douleurs auſſi cruelles que celles de l'eſtomac. Bientôt le viſage devint d'un rouge cramoiſi, avec un gonflement extrême; les yeux étoient étincelants, la reſpiration des plus gênée; il y avoit des anxiétés précordiales, des inquiétudes & des jactations continuelles. Le pouls devint fébrile & petit. Tous ces ſymptômes étoient l'effet de l'impreſſion & de l'irritation que portoient le poiſon ſur le genre nerveux, ſpécialement ſur le centre phrénique. Dès l'inſtant même on eût recours à un Apoticaire, qui, ſous l'idée d'un empoiſonnement, donna d'abord ſix grains d'*émétique*, dans un verre d'eau, qui ne firent qu'irriter le mal. Il n'en réſulta que peu de vomiſſements & les douleurs en parurent augmentées. Dans cette perplexité, il eût recours à un gros de *thériaque*, qui n'apporta aucun calme. Le poiſon faiſoit des progrès rapides. On ne tarda plus à demander Mr. Du Monceau, qui, vû les circonſtances, s'empreſſa à preſcrire un gros de *ſel d'abſinthe*, dans deux verres d'eau pour décompoſer ces deux *ſels neutres métalliques*, ſpé-

des *anti-helmintiques*, ſi le prurit des narines, un

cialement le *ſublimé corroſif*. Il y joingnit des *involvants* & des *incraſſants*. J'y fus appellé en conſultatation & je ne pus qu'applaudir au remède qu'il avoit adminiſtré & nous ſommes convenus de le continuer. Les douleurs atroces, malgré ſon efficacité, reprennoient de tems en tems avec vigueur, & ſembloient annoncer une corroſion de la membrane interne de l'eſtomac & des entrailles. Elle eût effectivement lieu, le malade rendit des ſelles ſanguinolentes. Il trouva cependant dans l'uſage de ce ſel, diſſout dans 2. livres de *décoction incraſſante* de FULLER, à la doſe de 2. gros, après en avoir pris un gros en deux fois, à peu d'inſtants d'intervalle, il trouva, dis-je, un ſoulagement décidé. Les douleurs ſe calmérent peu-à-peu, en reprennant de tems en tems avec violence, & le matin, le calme avoit ſuccédé à l'orage. Il ne reſtoit rien de l'appareil des ſymptômes, qu'une ſenſation douloureuſe de tout le canal alimentaire & un ſentiment de foibleſſe de tout le corps, qui avoit été ſi rudement ſecoué par l'irritation conſtante de ce poiſon. Tout Médecin, qui connoit les affinités chymiques, ſait apprécier, en pareilles circonſtances, l'utilité des *ſels alkalis* : il n'ignore point, que l'*alkali*, ayant plus d'affinité avec l'eſprit de *ſel marin*, dont l'union avec le *mercure*, fait le *ſublimé corroſif*, s'unit promptement à cet acide. Le *mercure* ſe révivifie, & il n'eſt plus nuiſible à l'économie animale, & de l'union de l'*alkali* à l'*acide marin*, il en réſulte un *ſel fébrifuge* de *Sylvius*.

Par la même affinité, le *tartre émétique* eſt décompoſé. L'*alkali* s'empare de l'*acide végétal*, qui, uni au régule d'*antimoine*, conſtitue ſa vertu émétique. Cet acide, dégagé du peu de régule d'*antimoine*, forme un *ſel végétal*, & l'autre, quoique vomitif, eſt en trop petite doſe, pour exciter même quelques naufées. C'eſt pour ces raiſons chymiques, que 18 grains d'*émétique*, combinés avec un gros de *ſel d'abſinthe* & de *ſel ammoniac*, triturés pendant 12. minutes dans un mortier de marbre & mariés avec une once de meilleur *quinquina* & ſuffiſante quantité de ſyrop d'*abſinthe*, deviennent un fébrifuge excellent, un fébrifuge décidé dans les fiévres quartes & même dans toutes les inter-

rouge fugace d'une jouë, qui succède à la pâleur de l'autre, l'écoulement de quelques gouttes de ſang du nez, la ſputation fréquente, l'haleine fétide & aigre, le tein pâle, jaune, l'excrétion de quelques vers par le vomiſſement, par une diarrhée, qui ſurvient de tems en tems, annoncent que le malade eſt irrité par ces reptiles. On preſcrit les *lithrontryptique*, ſi les urines graveleuſes, l'iſchurie, la ſtrangurie, la dyſurie ont ſouvent lieu. L'expérience a démontré plus d'une fois, que la Nature, aidée des *diurétiques* dans ce dernier cas, a expulſé d'autant mieux un calcul arrêté dans le canal de l'urèthre, qu'ils ont été précédé de l'*opium* (*b*); que l'*uva urſi*, aidé du même calmant, a ſuſpendu les douleurs occaſionnées par l'irritation d'un calcul; que ce dernier a guéri l'incontinence d'urine, ſurvenue après l'opération de la taille. C'eſt une obſervation que j'ai faite chez un petit garçon. Depuis qu'il a pris aux environ de dix à douze gros d'*uva urſi*, il retient conſtamment ſes urines.

CCXLIV. Les douleurs de la goutte, du rhumatiſme, ne peuvent durer longtems, ſans altérer les forces & la vivacité de l'eſprit. Qu'arrivera-

---

mittentes opiniâtres, ſans qu'ils excitent même les moindres naufées. *L'émétique* eſt alors décompoſé, & n'eſt plus qu'un ſel neutre antimonié. Nous devons ce fébrifuge, à Mr. BOUCHER. Il l'a communiqué dans le Journal de Médecine, tom. 30. pag. 94.

(*b*) In hiſce affectibus, opiata, ſeu ſaltem anodina præmittenda eſſe calculum pellentibus & alvum ducentibus volunt non minùs veteres quàm recentiores Practici. REGA ibid. cap. 6. pag. 475.

t'il, dès que la Nature, privée des facultés néceſſaires au dépôt de l'humeur arthritico-rhumatiſmale ſur les endroits, qui lui ſont propres, devra en ſouffrir la méthaſtaſe ſur un viſcère eſſentiel à la vie? Alors toute ſon action eſt ſuffoquée par l'humeur morbifique. L'eſtomac, les poumons, ou la tête en ſont le ſiége ordinaire. Dans ce cas, SYDENHAM (*c*), malgré les *révulſifs* & les *attractifs*, trouvoit dans le *laudanum* & le *vin de canarie*, un ſecours prompt, par lequel la Nature reprennoit ſon activité & délogeoit l'humeur goutteuſe, fixée ſur ce viſcère. Dans la cardialgie, par exemple, dûë à cette cauſe, la douleur ſe calme, la ſuffocation diſparoit, le malade, qui ſe croit à ſon heure derniére, reſpire enfin & voit le danger s'éloigner. La Nature prend le deſſus, elle ſubjugue la matiére goutteuſe & elle en facilite la coction & l'excrétion, tandis qu'on corrobore les viſcères, ſpécialement l'eſtomac, par des *fortifiants*, des *amers*, *&c.* (*c*)

CCXLV. Les affections convulſives, ſpaſmodiques & les inſomnies, dûës à l'ataxie des eſprits, produites par le trouble des paſſions, par un tiraillement douloureux des fibres, par l'impureté de la lymphe nervale, par la trop grande ſenſibilité, par la trop vive irritabilité des perſonnes, qui en ſont atteintes, telles que les vaporeuſes, les hypocondriaques, les enfans, exigent l'uſage des *calmans*. Sans perdre de vûë les cauſes prédiſponentes, la réplétion des vaiſſeaux, la ſaburre des premiéres voïes, la foibleſſe, qui chez les

(*c*) SYDEN. *de Podag.* (*c*) SYNDENH. Ibid.

enfants, les convaleſcents, les viellards, procure ces accidents, on ne les calme ſouvent, que par l'*opium;* mais chez ceux-ci, ſuivant la judicieuſe obſervation de Mr. GODART (*d*), le calme qu'on leur procure, leur prépare des douleurs plus vives encore, parce que le relâchement que ce remède établit, augmente celui, qui eſt attaché à la conſtitution du ſujet.

CCXLVI. Néanmoins, deux raiſons nous portent, dit REGA (*e*), à calmer la douleur; ſon atrocité, la force & la dûreté du pouls, principalement ſi la cauſe eſt externe. Il eſt cependant des cas, où, quoiqu'il n'y ait pas de douleur, nous devons recourir aux *calmants*. Les agitations tumultueuſes, le délire furieux, les inſomnies fatiguantes qu'on obſerve dans les maladies aiguës, qui ne cédent pas aux moïens établis pour modérer la trop grande intenſité des mouvements de la Nature (*f*), une irrégularité du cours des eſprits animaux, une tenſion ſpaſmodique des meninges, aſſez fréquente chez les perſonnes vives, ſenſibles, irritables, jouets des paſſions de l'ame, ceſſent ou ſe calment plus ou moins promptement par l'*opium*, ſauf que ces mouvements ne ſoient bienfaiſants, tels que ceux, qui précédent une criſe. Les *calmants*, qui ne tiennent rien du *pavôt*, ſont alors préférables. Le *camphre*, la *liqueur minérale* d'HOFFMANN, le *ſel ſédatif* d'HOMBERG, ne ſuſpendront jamais les ſécrétions & n'augmenteront point le trouble & le tumulte du cours des humeurs.

(*d*) GODART, *des anti-ſpaſmodiques*. pag. 224.
(*e*) REGA, ibid pag. 446. (*f*) Id ibid. pag. 447.

CCXLVII. Ce ſont enfin des évacuations immodérées, par les vomiſſements & les ſelles, qui après avoir entraîné l'humeur hétérogène, perſiſtent, par un effet de l'irritation ſpaſmodique, qui a précédé, ou par le relâchement, qui en eſt la ſuite (*g*), ou par le bouleverſement du canal alimentaire, comme dans le *cholera-morbus*, qui, ne tarde pas à mettre le malade aux abois, & que l'*opium* guérit, dès qu'il eſt preſcrit à tems, dès que le malade eſt menacé de crampe, de foibleſſe. Ce remède, uni aux *aſtringents*, s'oppoſe à l'affluence des ſucs, qui ſe portent trop vers les entrailles, & calme le trouble du mouvement périſtaltique, quand on s'eſt aſſûré qu'il n'y a plus de crudité, qui les irritent.

CCXLVIII. Il nous reſte à parler des ſignes, qui annoncent au Médecin le moment de placer des *fébrifuges*, dans les fiévres *intermittentes*, *réguliéres* ou *irréguliéres*, *vernales* ou *automnales*. Tandis que la Nature s'eſt occupée pendant pluſieurs jours à dompter l'humeur fébrile, en excitant différents paroxiſmes pour la rendre mobile & la diſpoſer à céder au *ſpécifique*, le Médecin ne doit qu'obſerver ſa marche, l'effet de ſon travail, &c., & la débarraſſer de la ſaburre, qui peut empêcher la coction que les urines briquettées annoncent. Elles promettent le ſuccès du *ſpécifique*. La Nature doit exciter pluſieurs accès de fiévre pour ſe rendre maîtreſſe de cette matiére hétérogène que BOERRHAAVE a décidé n'être que la viſcoſité des humeurs, & que Mr. MACBRIDE

(*g*) REGA, ibid. pag. 447.

(*h*) croit être des ſucs putrides amaſſés dans le duodenum. L'auteur du traité des fiévres, *de recondità febrium intermitt. & remittent. naturâ & curatione*, la place dans le ſyſtême hépatique. Quelque ſoit ſon ſiége, il ſuffit que l'expérience prouve tous les jours, que la révolution d'une, de deux, trois ou quatre ſemaines, a ſuffit plus d'une fois, pour dompter cette ſorte de fiévre.

CCXLIX. Cependant, dès que pluſieurs paroxiſmes nous aſſûrent que la cauſe de la fiévre eſt en partie atténuée; que des urines chargées & dépoſantes un ſédiment briquetté, nous prouvent que ſa cauſe eſt mobile, on s'oppoſe avec ſécurité à ſon opiniâtreté, en emploïant dans l'intervalle des paroxiſmes, le *quinquina* qu'on rend légérement purgatif, par les ſels neutres & par de petites doſes de *rhubarbe*, à l'exemple de MEAD (*i*), à moins qu'il n'y ait une diarrhée. Si les ſymptômes de cette fiévre annoncent, dès le principe, la putridité & la colliquation, il faut emploïer, à bonne heure, ce *fébrifuge anti-ſeptique*. On doit agir de même, ſi par la foibleſſe du tempérament ou par des ſueurs trop abondantes, le malade s'affoibliſſoit chaque jour. Dans l'une ou l'autre des circonſtances, il eſt le *ſtomachique* le plus aſſûré pour s'oppoſer à la reproduction d'une nouvelle cauſe, à la récidive, pour réparer les effets du relâchement des fibres, ſuite inévitable d'une fiévre, qui a duré quelque tems.

CCL. Au reſte, tandis qu'on ne veut pas en-

(*h*) Eſſais d'expériences. pag. 201.
(*i*) MEAD, monita & præcepta medica. pag. 29. 30.

core emploïer le *ſpécifique*, on aide la coction de cette humeur fébrile, par les *amers* & les *ſalins*, qui, pendant que la Nature repoſe, portent de nouveaux coups à la cauſe qu'elle attaque par les paroxiſmes, qui reviennent à leur tems marqué.

CCLI. Les fiévres *automnales*, les *quartes* ſurtout, produites par un embarras des viſcères du bas-ventre, & par des humeurs épaiſſies par les chaleurs de l'été, n'exigent le *ſpécifique*, qu'après qu'on s'eſt aſſûré que les obſtructions ſont levées, que les humeurs ſont atténuées. Les urines cuites, la liberté des ſécrétions & excrétions, les fonctions naturelles moins gênées, l'abſence des douleurs à la région du foie & de la râte, l'appétit bon, les digeſtions moins dérangées, promettent aſſez qu'on peut recourir au *quinquina*.

CCLII. Dans quel tems peut-on recourir aux *ſudorifiques*, ſans craindre de rendre la fiévre continue, & de courir le danger d'enflammer les viſcères? Ce ſera quand la fiévre aura duré longtems, quand le ſujet aura paſſé d'un état d'érethiſme à celui du relâchement, quand les fluides auront acquis une ſorte d'atténuation, quand on n'aura aucuns ſignes de ſaburre des premiéres voïes, ni de ſtaſes dans les viſcères, ni d'ulcération intérieure; quand la peau ne ſera ni ſéche ni aride; quand les ſueurs viendront à chaque accès, ſans trop de chaleur fébrile, ſans labeur. Alors ces remèdes, donnés une ou deux heures avant le retour de la fiévre, mettent l'humeur fébrile tellement en mouvement, excitent tellement le cœur & ſes vaiſſeaux à redoubler leur

action, que la ſueur, qui ſurvient, ſurpaſſe celle des autres accès, en emportant avec elles l'humeur fébrile. On doit également y recourir, ſi la vie eſt en danger pendant les friſſons & les tremblements, ou s'ils ſont trop longs, trop violents, comme on a vû arriver à des viellards, dans la fiévre *quarte*.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Des ſignes qui indiquent les remèdes externes.

CCLIII. L'ART de guérir ne ſe borne pas ſeulement aux remèdes *internes*, pour modérer, maîtriſer & aider la Nature dans ſes mouvements ſalutaires ou pernicieux; mais il a recours à des moïens *extérieurs*, qui de concert avec les premiers, & quelquefois ſeuls, ont rétabli l'harmonie dans les fonctions vitales, animales & naturelles. Tantôt ce ſont des bains *tiédes*, *chauds*, *frais* ou *froids*; tantôt ce ſont des *ventouſes*, des *véſicatoires*, un *cautère*, le *moxa*, quelques opérations chirurgicales. Les uns ou les autres ſont indiſpenſables, quand la Nature eſt pouſſée à bout, ou que des cauſes invincibles d'ailleurs, s'oppoſent à l'effet de ſes mouvements.

CCLIV. C'eſt pourquoi, dans les maladies *aiguës-phlogiſtiques-putrides*, lorſqu'on a inutilement emploïé tout ce qui peut modérer l'impétuoſité

de la circulation, & que le tranſport du ſang vers la tête eſt démontré, par la cephalalgie, le délire, dans leurs premiers périodes, dans le troiſiéme même, quand on veut faciliter une criſe par les ſueurs, ſurtout, ſi la tranſpiration ſupprimée a cauſé tout le mal, on a recours aux bains *tiédes*, qui relâchent le tiſſu de la peau, détournent la fluxion de la tête & l'attirent à l'habitude du corps.

CCLV. Nous ſommes en cela plus hardis que GALIEN, qui ne les admettoit jamais dans le principe, ni dans l'état de la fiévre, mais dans le déclin, marqué par des ſignes de coction, pourvû qu'il n'y eût aucune foibleſſe acquiſe ou eſſentielle des viſcères (*k*). Nous devons, au contraire, quand, dans les fiévres, il y a un agacement ſpaſmodique des nerfs, baigner nos malades dans l'eau *tiéde*, & par ce moien, les préparer à la coction que la criſpation des nerfs rend douteuſe & difficile. Doit-on héſiter, ſi l'on a à traiter des perſonnes ſenſibles & vaporeuſes, où cet éréthiſme eſt fréquent? ſi le malade, robuſte, malgré les évacuations néceſſaires, demeure avec une peau ſéche & aride? ſi c'eſt une fiévre éruptive, dont on doit favoriſer la criſe; par exemple, ſi dans la miliaire, on veut éviter la rentrée des puſtules, que doivent faire craindre des anxiétés fugaces, un délire obſcure, les inquiétudes, les jactations, &c. (212.)? Quel remède fixera mieux, dit MARTEAU (*l*), l'humeur à la peau, en ſoutenant d'un côté l'éréthiſme des nerfs, que le bain, au dégré de la chaleur animale?

(*k*) GALIEN, lib. 10. pag. 196. lib. 11. pag. 220.
(*l*) Traité des Bains, pag. 120.

CCLVI. C'eſt ſouvent dans ces vuës (255.), qu'on preſcrit les bains de pieds, ſurtout dans l'incubation & le 2e. période de la petite vérole, afin de détourner de la tête, l'humeur variolique. On en facilite l'éruption par des bains *tiédes*, quand ni les ſaignées, ni les délaïants-rafraîchiſſants n'ont pû modérer l'impétuoſité de la fiévre; quand la peau eſt tendue, rouge, ſéche, ſenſible au toucher; quand il n'y a que peu ou point de puſtules à la peau; quand la reſpiration & la tête ſont fort embarraſſées; quand il y a une ſoif intariſſable, & des urines rouges (*m*). Enfin, les bains d'une chaleur tempérée, conviennent, quand la fiévre n'eſt pas conſidérable; quand le malade eſt robuſte, & lorſqu'il y a des ſignes de coction dans les urines, ſurtout, ſi l'air eſt froid. Mr. MARET, s'en eſt très-bien trouvé dans une fiévre lypérie, pour calmer le feu intérieur & ranimer la chaleur extérieure (*n*).

CCLVII. Rien ne prouve mieux que la Nature, quoique victorieuſe, eſt encore languiſſante, & que ſes efforts ſont peu actifs, que la convaleſcence des fiévres éruptives. Cette convaleſcence eſt quelquefois longue & troublée par des récidives des fiévres *automnales*. C'eſt ce qu'on obſerve à la ſuite de la fiévre miliaire, de la ſcarlatine, de la rougeole, de la petite vérole même, ſi elle n'a pas ſuppuré (*o*). Alors, les bains fa-

(*m*) MARET, Mémoire ſur les Bains, note 23. pag. 120. 121.

(*n*) Id ibid. pag. 122.

(*o*) Id. ibid. n°. 62. du bain tiéde, pag. 122.

vorisent les effets des remèdes intérieurs & la dépuration de l'humeur étrangère, à laquelle la Nature travaille, de concert avec l'art.

CCLVIII. Les ressources de la Nature sont quelquefois épuisées ou du moins traversées par des causes indestructibles, ou très rebelles, telles que celles, qui établissent les fiévres lentes hectiques. Les sucs nourriciers sont pervertis & les parties, arrosées de cette lymphe viciée, se dessèchent, comme on voit par la sécheresse & l'aridité de la peau & la maigreur du malade. GALIEN, dans ce cas, conseilloit les bains *tiédes* qu'indique après lui Mr. DE BOISSIEU (*p*).

CCLIX. Si l'on considère l'effet des bains *tiédes*, on conçoit, que lorsque le *tétanos*, le spasme & l'aridité des fibres ont lieu, on ne peut pas mieux soulager la Nature, que par ces moyens. Aussi sont-ils un secours efficace dans ces cas, d'autant plus, qu'en détendant le tissu de la peau, r'ouvrant ses pores, l'eau, qui pénétre le corps & se mêle au sang, le délaie & disperse les sels âcres & piquants des humeurs, & leur sert de menstrue, pour être entraînés par les pores cutanés. Les Anciens, comme les Modernes, en ont senti toute l'importance, & c'est d'après leurs effets, qu'on les prescrits dans toutes les maladies, où l'éréthisme des nerfs a lieu, où leur sensibilité & leur irritabilité ne laissent au Médecin d'autres secours pour maîtriser les mouvements désordonnés de la Nature. C'est ce qu'on a pratiqué plusieurs fois,

(*p*) DE BOISSIEU, des rafraîchiss. & des échauff. pag. 164.

dans les convulſions, les ſpaſmes univerſels ou partiels, dans les affections hypocondriaques, où la contention d'eſprit, où le délire ſur un même objet (*q*), tient toujours les nerfs dans un état de criſpation, & où les fluides trop épais, deſſéchés, pour ainſi dire, ont beſoin d'être humectés, tandis qu'on relâche leurs couloirs. C'eſt ſur ce point de vûë, que le Docteur POMME a établi toute ſa théorie & le ſuccès de ſes cures dans les maladies vaporeuſes.

CCLX. Ces bains (259.), ſont également efficaces dans les affections cutanées, dans celles ſurtout, qui réſiſtent aux remèdes intérieurs, dans les douleurs rhumatiſmales, dans les goutteuſes. Alors les bains de pieds ou les demi bains pour la goutte ſciatique, ont ſouvent été ſuivi d'un ſuccès décidé. C'eſt le moïen le plus aſſûré pour ſoulager les perſonnes attaquées de dyſurie, de ſtrangurie, d'iſchurie rénale ou véſicale. Ces maladies, duës à la préſence d'un calcul, dont on facilite ainſi l'expulſion ou l'extraction, à l'inflammation des reins, de la veſſie, au ſpaſme, à l'étranglement de ſon col, ſont accompagnés de douleurs cruelles, d'envie inſupportable d'uriner, de chaleur univerſelle, de ſueurs froides, même de la fiévre.

CCLXI. De tout ce que j'ai dit juſqu'ici (253. à 260.), il eſt aiſé de déduire, que les bains *tiédes* ſont indiqués dans les maladies aiguës ou chroniques, quand il faut procurer un relâche-

(*q*) Melancholici non curantur, niſi in quantùm balneantur. HIPP.

ment universel du syſtême nerveux & des solides en éréthiſme ; une fluidité parfaite de la maſſe humorale, une permeabilité de tous les vaiſſeaux, tant ſanguins que lymphatiques, une communication très-libre du dehors au dedans & du dedans au dehors (*r*). Ainſi dans les maladies nerveuſes, dans toutes les douleurs, les vapeurs, les convulſions, dans les maladies avec oſcillation vive, dans la roideur des articulations, dans les obſtructions des viſcères, dans la ſuppreſſion des évacuations ſanguines & humorales, dans le maraſme, la conſomption, &c., dans la mélancolie & la manie, &c., on ne doit point les négliger.

CCLXII. Preſque dans tous les cas où les bains *tiédes* ſont indiqués, & ſont peu efficaces, les bains *chauds*, depuis 25. à 30. ou 33. dégré au thermomêtre de REAUMUR, ont procuré des effets merveilleux, principalement dans les fiévres *inflammatoires pures*, où il faut faciliter, obtenir une réſolution parfaite, qui ne ſe déclare qu'après avoir aſſez relâché le ſyſtême des ſolides, & délaïé la maſſe des humeurs : ſans quoi, la Nature courre le riſque de ſuccomber à l'intenſité des ſymptômes. On ſait que ſes efforts deviennent pernicieux, quand la douleur eſt des plus cruelles, & augmentée par l'impétuoſité de la circulation. Les évacuations qu'un Médecin procure, ſont indiſpenſables, mais elles ont un effet bien plus prompt, ſi le malade eſt plongé dans un bain ou demi bain *chaud*, comme dans les inflamma-

(*r*) MARET, Table des bains *tiédes*.

tions de poitrine ou des viſcères du bas-ventre. La paſſion iliaque, ſouvent accompagnée d'inflammation, la hernie étranglée, cédent preſque toujours au bain *chaud* (*ſ*). Peut-on ſe refuſer à l'heureuſe expérience des Médecins d'*Amiens*, qui domptent l'inflammation laiteuſe de la matrice, par des demi-bains *chauds*, ne voulant recourir à la ſaignée, que dans les cas urgents (*t*)? Si les bains *chauds* peuvent faire tant d'effets, en pareilles circonſtances, on doit également en obtenir des ſemblables dans les douleurs de colique quelconque, pourvû qu'on ait égard à l'âge, au tempérament, &c.

CCLXIII. Enfin, vû l'effet des bains *chauds*, qui donnent plus d'action à la circulation, raréfient les humeurs, les atténuent, augmentent la quantité de la matiére tranſpirable, favoriſent ſon expulſion par les pores plus dilatés : ils doivent être emploïés pour ranimer une chaleur, prête à s'éteindre, pour atténuer la maſſe humorale, trop denſe, trop viſqueuſe; pour détruire les obſtructions glaireuſes, lymphatiques, froides, pour évacuer une ſérosité viſqueuſe, qui ſurabonde. C'eſt pourquoi on y a recours dans les écroüelles indolentes, dans les cachexies, dans les apoplexies des viellards, dans leurs rhumatiſmes (*u*), dans bien des affections cutanées, comme la gâle, la miliaire chronique. Par ce moïen, on détermine & on rappelle à la peau, l'humeur confondue dans

(*ſ*) MARTEAU, Traité des Bains, pag. 136.
(*t*) Id. ibid. pag. 136.
(*u*) MARET, Table des bains *chauds*.

le ſang. C'eſt ainſi que dans les maladies, duës aux humeurs retenues que la tranſpiration inſenſible auroit dû évacuer, on en obtient de ſi heureux effets.

CCLXIV. C'eſt dans les mêmes vûës (262. 263.), que les demi-bains & les bains de pieds ſont ſouvent néceſſaires. Ceux-ci deviennent de la plus grande utilité, quand on veut détourner le cours du ſang, qui ſe porte trop abondamment à la tête, ou qu'on veut en rappeller certaines humeurs étrangères. Ainſi, l'on y a recours, dans les délires, dnas la phrénéſie, dans l'incubation de la petite vérole, dans la goutte remontée. Si celle-ci eſt à la poitrine, à l'eſtomac, elle quitte ſouvent par ce moïen, ce ſiége qu'elle n'achoiſi que pour deux raiſons : par débilité des forces centrales, & par oblitération des vaiſſeaux ſanguins-lymphatiques des extrêmités & des articulations, ſur leſquelles elle a coûtume de ſe dépoſer.

CCLXV. Tandis que les accidents, pour leſquels on les met en uſage (261. à 264.), ſubſiſtent, que les forces du malade ne ſont point diminuées, on doit inſiſter ſur ce ſecours, ſans lequel, les efforts de la Nature produiroient peu d'effets, & pourroient même devenir funeſtes. Et dans le cas, où elle ne peut dompter un *âcre* particulier, qu'on doit attaquer par ſon *ſpécifique*, comme dans la vérole, ces bains ſatisfont pleinement, & trâcent la route au *mercure*, qui va l'éteindre.

CCLXVI. De tout ceci (254. à 265.), on con-

çoit pourquoi on applique des *cataplaſmes émollients*, des *fomentations relâchantes*, *humectantes*, *&c.*, ſur les tumeurs inflammatoires, dont la tenſion douloureuſe & l'irritation conſtante accélèrent l'engorgement des vaiſſeaux enflammés, comme dans l'état phlogiſtique des viſcères du bas-ventre, &c.

CCLXVII. La Nature, agacée par différentes cauſes qu'elle combat dans les maladies aiguës, ne trouveroit guères de ſecours dans ces bains (261. 262.), quand le feu de la fiévre eſt extrême, quand les liquides ſont exceſſivement raréfiés, quand il en réſulte des ſymptômes effraïants, comme délire, aſſoupiſſement, inſomnie, ardeur intérieure, avec un pouls plein, tendu, ſerré, précipité, accompagné d'anxiétés, d'inquiétudes, d'étouffemens, d'oppreſſions, &c., comme on obſerve dans les pays chauds & dans les étés ſecs & brûlants, chez les perſonnes, qui ſe ſont longtems expoſées aux ardeurs du ſoleil, ou d'une fournaiſe, chez celles qui ont fait des exercices violents, ou qui ont pris avec excès des liqueurs ſpiritueuſes. Dans ces circonſtances, les molécules ignées, communiquées par les cauſes externes, développées, miſes en jeu, augmentées même en quantité, par la rapidité du mouvement des fluides, par l'action des ſolides, ont porté la maſſe des humeurs à un état de raréfaction, en abſorbant ces molécules ſurabondantes. Dans ce cas, l'immerſion dans l'eau froide eſt un remède auſſi efficace qu'il eſt prompt. Les faits rapportés dans *les abus de la ſaignée* (*a*) viennent à l'appui de l'efficа-

(*a*) Abus de la ſaignée, pag. 81 & ſuiv.

cité de cette immerſion. On lit dans le Journal de Médecine (*b*), un exemple bien frappant, qui prouve encore le bon effet du bain *froid*.

CCLXVIII. Mais, pour preſcrire avec ſécurité cette eſpéce de bain (267.), il faut qu'on ne ſoupçonne aucune impureté dans les premiéres voïes ni dans les humeurs; il faut qu'il n'y ait aucune pléthore. Combien de malades guéris promptement, que le ſeul conſeil de l'inſtinct a portés à ſe précipiter dans des rivieres, dans des étangs ou dans des puits, où s'eſt éteint le feu qui les conſumoit (*c*)! Ce remède guérit ſans la ſaignée, ſans affoiblir, & il eſt ſurtout néceſſaire, quand le malade eſt dévoré par la chaleur du dedans & accablé par celle du dehors.

CCLXIX. On ſait que le bain *froid* reſſerre & rapproche les fibres, condenſe les fluides & l'air intérieur, tant par ſa froideur que par ſa péſanteur; que dans ces bains, les molécules ignées ſont abſorbées, les nerfs irrités, la circulation augmentée. C'eſt pourquoi, le vrai Médecin, qui voit les écarts de la Nature, ne s'en ſert, non ſeulement dans cette derniére circonſtance (268.), pour calmer la chaleur générale, mais il les emploïe, quand la Nature eſt vraiment *paſſive*; quand il doit changer le ton des nerfs & les rélever, reſſerrer le ſyſtême des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, repouſſer dans le torrent de la circulation, des humeurs, qui ſéjournoient dans les petits

(*b*) Journal de Méd. tom. 30. pag. 127.
(*c*) Abus de la ſaignée, pag. 88.

vaiſſeaux de la peau & dans le tiſſu cellulaire, ralentir la circulation, diſſiper les vents retenus dans les inteſtins. Ainſi, il y a recours dans les affections nerveuſes, vaporeuſes, qui ſurviennent dans des conſtitutions foibles & délicates, cachectiques, avec beaucoup de ſenſibilité, dans les évacuations immodérées, par la même cauſe, comme les pertes rouges, blanches, les gonnorrhées, l'écoulement de la ſemence, les œdemes, dans les rhumatiſmes, les douleurs vagues, l'épuiſement, la conſomption, la manie, l'onaniſme, la nymphomanie, le météoriſme du bas-ventre (*d*), pour lequel, Mr. TISSOT (*e*), d'après *Hippocrate*, appliquoit des fomentations froides.

CCLXX. Si après avoir conſidéré les effets que le bain *froid* produit (269.) tant qu'il dure, on fait attention à ce qui arrive aux malades peu de tems après, on voit les organes de la circulation fortifiés par l'impreſſion du froid. Alors, le ſang par la rapidité de ſon cours, force la réſiſtance des petits vaiſſeaux, déſobſtrue ceux que quelque humeur engorge, développe ceux que la force ordinaire de la circulation n'avoit pas développés, multiplie les frottements, augmente la chaleur, atténue la maſſe humorale, dilate les vaiſſeaux & les pores exhalants, augmente la tranſpiration (*f*) : d'où l'on conçoit pourquoi BOERRHAAVE les conſeille dans les paralyſies? pourquoi on en fait uſage dans les obſtructions? dans l'épaiſſiſſe-

(*d*) MARET, Table du bain froid. Journal de Méd. ibid
(*e*) De febre Lauſannenſi, pag. 84
(*f*) MARET, Table des bains froids.

ment de la lymphe, dans le *rachitis*? pourquoi M. Tissot (*g*) met au rang des préservatifs l'usage de baigner, ou tout au moins de laver tous les jours les enfants dans l'eau *froide*? On sait qu'à cet âge, le relâchement des fibres cause souvent des maux incurables. Il est bien difficile de vaincre, à cet égard, les préjugés des mères & des nourrices. Laver les enfants à l'eau *froide*, ou les y baigner, c'est selon elles, les exposer à mourir, ou du moins à les rendre malades. On ne veut pas se persuader que c'est le moïen le plus assûré de fortifier le tempérament des enfants, de les mettre à l'abri de tous les maux, qui les environnent, & que par leur délicatesse innée, ou par la foiblesse de leur complexion, ils ne peuvent souvent éviter, spécialement, si on les abandonne à l'usage reçu de les garantir du froid, en les enfermant dans des chambres très-chaudes, que l'air extérieur, dans les froids de l'hyver, ne vient presque jamais rafraîchir. Ces mères, ces nourrices ont crainte de familiariser ces petits individus avec un air, qui leur seroit d'autant plus salubre, qu'ils seroient moins susceptibles de ces maladies, occasionnées par la suppression ou la diminution de la transpiration insensible. Faut-il donc s'étonner que la plûpart se refusent à l'usage de les baigner ou de les laver à l'eau froide? Cependant, pour donner plus de poids, à cet usage qui s'est accrédité dans bien des familles en France, je vais rapporter l'extrait d'une lettre de Mr. Tissot, écrite à Mr. de Fourcroy (*h*). „ Je n'ai qu'une chose à vous

(*g*) Avis au peuple, maladies des enfants,

(*h*) Cette Lettre se trouve dans l'ouvrage de Mr. de Fourcroy. *les Enfans élevés dans l'ordre de la Nature.* pag. 79.

„ ajoûter, Mr., c'eſt que depuis treize ans, une „ multitude d'exemples m'ont démontré la ſalu- „ brité de cette méthode, que je n'ai pas vû un „ enfant qui s'en ſoit mal trouvé : que *j'ai vû* „ *au contraire, en la ſuivant, les enfants les plus* „ *foibles devenir robuſtes; que ceux, pour qui on* „ *l'a emploïée, ſont tous ſupérieurs à leurs contem-* „ *porains; qu'elle devient générale dans ce pays-ci;* „ *que nombre de pères & mères, dans l'étranger,* „ *& même dans votre royaume, m'en vantent le* „ *ſuccès* „. Auſſi, Mr. de FOURCROY parle-t'il de cette méthode avec force; il la recommande d'autant plus, qu'elle lui a réuſſi, non ſeulement dans l'éducation phyſique de ſes enfants, mais de ceux pour qui il l'a conſeillée & l'a fait mettre en pratique.

CCLXXI. C'eſt ainſi (270.), que des fomentations & des lavements d'eau *froide* ont guéri des coliques hyſtériques; que la neige, appliquée ſur la tête, a calmé le délire, diſſipé l'inſomnie, les maux de tête violents. On a vû à *Meſſines*, une fiévre épidémique, où les malades tomboient en peu d'heures dans une violente phrénéſie. Leur tête s'enfloit extraordinairement, ils perdoient l'uſage de leurs organes & ils étoient bientôt emportés. On prévenoit ces funeſtes effets, en baignant la tête des malades dans l'eau *froide* (*i*).

CCLXXII. Dans toutes ces circonſtances (267. à 270.), où l'on fait uſage des bains *froids* & de lavements à la glace, qu'on donne encore dans

(*i*) Abus de la ſaignée. pag. 114.

les ſuffocations hyſtériques, pour changer la conſtitution des nerfs, on doit obſerver bien des précautions, ſurtout pour les bains, remède auſſi actif, qu'il eſt efficace. Il faut remarquer, dit VANWRIGHT (*k*), que les bains *froids* ſont dangereux pour ceux, qui ont quelques viſcères affoiblis, que les perſonnes, qui ont le pouls foible, ne ſauroient y entrer, ſans courir le riſque d'y perdre la vie, ou de tomber en défaillance. Pour que l'effet du bain ſoit ſalutaire, nous devons reconnoître un certain dégré d'élaſticité ou pouvoir de contraction dans les fibres animales : ce ſeroit donc vouloir procurer une mort certaine, que de recourir aux bains *froids*, dans le cas, où l'on voit une eſpèce de relâchement accompagné de foibleſſe (*l*).

CCLXXIII. Ces moïens (255. à 272.) d'aider la Nature, ſoit qu'elle agiſſe avec force contre la cauſe morbifique, ſoit qu'elle ſoit devenue parfaitement *paſſive*, doivent ſurtout avoir lieu, quand les évacuants & les autres remèdes ſont peu efficaces, & qu'il faut, ſans courir le riſque de nuire, porter un relâchement dans tout le ſyſtême fibreux & nerveux, détourner, rappeller les humeurs à la peau, augmenter la tranſpiration, procurer des ſueurs, c'eſt l'effet des bains *tiédes* & *chauds*. Lorſqu'il faut affermir les ſolides trop relâchés, condenſer les humeurs trop raréfiées, atténuer celles qui ſont trop condenſées, ſuſpendre une tranſpiration ou quelques excrétions trop conſidérables, changer le ton des nerfs (*m*),

(*k*) Abus de la ſaignée.
(*l*) Diction. de Méd. au mot *Balnea*.
(*m*) MARET. MARTEAU, ibid.

c'eſt ce qu'on obtient par les bains *frais & froids*, dont ſe ſont bien trouvés les vaporeux, les maniaques, ceux qui ſont les victimes de la maſturbation, les hydrophobes, les phrénétiques, les perſonnes ſujettes aux vertiges, celles qui ſont attaquées de paralyſie, celles qui ſont d'un tempérament foible, chez qui l'on doit rehauſſer le ton des ſolides encore ſuſceptibles d'élaſticité, les rhumatiſés, les goutteux.

CCLXXIV. La *Médecine agiſſante* doit varier ſon action ſuivant le tems & les circonſtances des maladies. La Nature en défaut, ſelon les cauſes qu'elle combat ou qui l'oppriment, ſe prête à l'effet d'un remède & ſe rebute de l'autre. On n'obtiendroit rien de ceux dont je viens de parler (273.), dans ces maladies aiguës, où il faut établir des égoûts, attirer vers certaines parties, des humeurs putrides, âcres & ſéreuſes, qui gangrénent, irritent, inondent les viſcères, ou d'autres organes eſſentiels à la vie & cauſent des délires, des affections comateuſes, des ſuffocations, des oppreſſions, des douleurs vives à la tête, à la poitrine, &c.

CCLXXV. Dans tous les cas, où une méthode *active* eſt préférable à l'*expectante*, & où y a à craindre que la Nature ne puiſſe elle ſeule maîtriſer l'humeur morbifique dont elle a déjà élaboré une partie, comme dans les fiévres *putrides-malignes*, qui ne ſont pas encore parvenues à une diſſolution décidée des fluides, lorſqu'on prévoit qu'une ſurabondance de matières âcres, hétérogenes & de miaſmes, ſurcharge la Nature & la trou-

ble dans ſon ouvrage, comme dans la miliaire, la petite vérole, la rougeole, l'éréſipèle, &c.; quand cette matiére éruptive eſt refoulée dans la maſſe des humeurs & dépoſée ou prête à ſe dépoſer, par exemple ſur le cerveau, ce qui met le malade dans un danger très urgent, & qui cauſe du délire, de l'aſſoupiſſement, des convulſions, &c., quand le ſyſtême lymphatico-nerveux paroit être principalement intéreſſé & la ſeule cauſe de la maladie, comme dans la fiévre lente nerveuſe, dont parle HUXHAM (*n*), dans laquelle il faut relever des forces preſque aneanties, ranimer la chaleur preſqu'éteinte, où le pouls eſt petit, concentré, relâché, lent ou précipité; dans tous ces cas, dis-je, les véſicatoires ſont indiſpenſables & des plus efficaces.

CCLXXVI. On y a recours (275.), lorſque les parties nerveuſes ou intérieures, ſont menacées de quelque irritation, ou ſont déjà agacées, engorgées d'une humeur cauſtique, gangréneuſe, putride, où rien n'eſt plus ſalutaire, que d'attirer en dehors ce fluide ſeptique, qui ronge & fait tomber en pourriture les organes ſur leſquelles il ſe jette (*o*), enfin quand la matiére morbifique, trop viſqueuſe & trop tenace, eſt engouée dans les viſcères eſſentiels à la vie, dans une partie très ſenſible, plus ou moins nerveuſes, d'où elle n'a pû être délogée par les ſaignées, parce que les plus petits vaiſſeaux ont perdu leur réaction, par l'engorgement qui s'y eſt fait, comme

(*n*) HUXHAM, Eſſais ſur les fiévres.
(*o*) HUXHAM, MARTEAU, ſur les maux de gorge gangréneux.

dans les phrénéſies, l'angine, les pleuro-péripneumonies inflammatoires, où l'humeur catharrale, qui en eſt ſouvent la cauſe, eſt fixée dans ces parties enflammées. C'eſt ſouvent dans le tiſſu muqueux, cenſé *paſſif* alors, que cette humeur morbifique eſt dépoſée & fixée, & d'où la Nature ne peut la déloger, ſinon à l'aide des véſicatoires.

CCLXXVII. Ces moyens curatifs (275.276.), mis en uſage, quand la Nature paroit être en défaut, dans le ſeeond ou troiſiéme période des maladies, quelquefois dans le premier, préviennent ſouvent la diſſolution du ſang. La bonne & copieuſe ſuppuration qu'ils procurent pendant tout le cours de la maladie, décide de leurs effets ſalutaires & prouve que la Nature travaille vigoureuſement à l'expulſion de l'humeur morbifique. Elle eſt alors la vraie bouſſole du Médecin & prouve la victoire de la Nature. En atténuant les fluides trop épais, les véſicatoires rendent la matiére fébrile plus propre à être expulſée, & facilitent les évacuations critiques, ſurtout l'expectoration.

CCLXXVIII. C'eſt ainſi (277.) qu'ils calment le délire, réveillent les malades comateux, léthargiques, tranquilliſent un phrénétique, rendent la reſpiration plus libre, rappellent l'expectoration ou la ſoutiennent dans les vraies & fauſſes inflammations de la poitrine, ſurtout quand la viſcoſité des crachats fait craindre qu'ils ne reſtent en arrière, ſi la Nature affoiblie par l'âge, par le tempérament, ou la mauvaiſe conſtitution, ne

peut les expulſer facilement & dégorger les glandes des poumons. Ils diminuent la ſuffocation, que l'aſthme humide a fait naître, en éloignant les paroxiſmes, ſurtout chez ces pituiteux-cachectiques, dont les poumons ſont engoués, infiltrés. Dans preſque toutes ces circonſtances, les veſicatoires, appliqués aux jambes, vû la ſympathie qu'il y a entre elles & la poitrine, ou ſur la douleur même d'un point de côté, laiſſent à la Nature, débarraſſée par là d'une portion de l'humeur morbifique, le tems & le pouvoir de ſe rendre maîtreſſe du reſte qu'elle a ſoin d'expulſer, tandis que l'autre, attirée vers la partie irritée & enflammée, tombe en ſuppuration & paſſe, comme par un égoût, que l'art a établi. Il en eſt de même de ces maladies, où l'acrimonie ſeptique de la matiére hétérogène ne ſeroit jamais vaincue, ſans le ſecours de ces *attractifs* (275.), où les ſignes d'une rétropulſion prochaine, s'il s'agit d'une fiévre éruptive, & la rétropulſion même, doivent décider de leur application.

CCLXXIX. Il s'enſuit de-là (275. à 278.), que les véſicatoires doivent être mis en uſage dans les conſtitutions, où les fluides ſont viſqueux, faciles à ſe coaguler & à ſe fixer, dans ces fiévres, dit Baglivi (*p*), où le pouls eſt foible, languiſſant, les extrêmités froides; quand il y a des anxiétés, de l'épuiſement. Leurs effets ſont d'autant plus merveilleux, que c'eſt l'hiver & que le tempérament eſt humide, que le ſujet eſt gras & plein d'embonpoint. On les applique dans

(*p*) Baglivi, de veſicantibus.

les pleuréſies vers le 5e. ou 6e. jour, quand il y a une reſpiration difficile, une expectoration languiſſante, quand les forces ne permettent plus de vuider les vaiſſeaux, qu'il n'y a plus de chaleur, de ſéchereſſe & de tenſion extrême des ſolides. Et même, quelque ſoit le jour de la maladie, ces ſignes, s'ils ont lieu, ſuffiſent, dit encore BAGLIVI, pour ſe décider à les appliquer aux jambes (*q*). Il faut les appliquer exactement ſur le point douloureux, ou tout au moins ſur un endroit, qui en ſoit rapproché, & les placer entre les épaules, dans les pleuro-péripneumonies, après avoir fait les ſaignées ſuffiſantes ; mais dans toutes les fauſſes inflammations de la poitrine, on peut appliquer un véſicatoire ſans avoir ſaigné (*r*). En général, dit Mr. MARET, il faut appliquer le véſicatoire ſur le point de côté, le plutôt qu'il eſt poſſible, & toujours avant la fin du 4e. jour de la maladie. C'eſt la pratique de PRINGLE (*ſ*). On peut y avoir recours dans un terme plus avancé, ſurtout ſi le point reparoit, après avoir été quelque tems aſſoupi, ou s'il ſe fait ſentir dans un autre endroit. Enfin, les nouvelles douleurs annoncent de nouvelles inflammations, & l'on doit, quant à l'uſage du véſicatoire, ſuivre les mêmes régles, d'après leſquelles on ſe conduit pour les ſaignées (*t*).

CCLXXX. Les autres *irritants* & *rubéfiants*,

(*q*) In pulmoniis quicumque tumores fiunt ad crura, boni, nec poteſt aliud quidquàm meliùs accidere, præſertim ſi mutato ſputo, ſic appareant. HIPP. lib. 2. art. 67.

(*r*) Mémoire de l'Acad. de Dijon, pag. XCIV.

(*ſ*) Maladies des Armées, tom. 1. pag. 240, 241

(*t*) Mémoire de l'Acad. de Dijon, pag. XCV.

tels que les ventouſes & les ſynapiſmes qu'on applique à la plante des pieds, ſont aſſez recommandés dans les mêmes circonſtances (278.). On donne la préférence à ces derniers, quand la diſſolution des humeurs eſt démontrée par une diarrhée colliquative, par des ſueurs fétides & copieuſes, par des hémorragies, par des tâches pétéchiales. Si l'on doit établir un égoût dans les fiévres colliquatives, la moutarde appliquée aux jambes, excitera des phlictènes, ſemblables à celles que produiſent les cantharides. C'eſt ainſi que Mr. Tissot, après avoir obſervé des mauvais effets des cantharides dans la fiévre bilieuſe de Lauſanne, s'eſt ſervi avec ſuccès des ſynapiſmes, dont les principes n'étoient pas aſſez âcres, pour que leur abſorbſtion pût être redoutable (*u*).

CCLXXXI. Non ſeulement l'excès de chaleur & d'éréthiſme s'oppoſe à l'application des cantharides, mais auſſi l'état inflammatoire du basventre. Au reſte, quoique la prochaine diſſolution du ſang s'oppoſe à cette application, il eſt une circonſtance, & c'eſt celle du mal de gorge gangréneux, où l'humeur âcre & corroſive ſe fixe dans l'intérieur de la gorge, d'où il faut promptement la rappeller à l'extérieur, dès qu'il y a gonflement à la gorge, que la méthaſtaſe ſur les parties internes eſt à craindre, ſi des parotides augmentent ſubitement & avec tant de violence, qu'elles menacent de ſuffoquer (*x*). C'eſt ici, où une méthode *active* eſt préférable à l'*expectation*.

(*u*) Tissot, de febre biliosâ, pag. 46.
(*x*) Marteau, ibid. pag. 80. Huxham, ibid. pag. 465.

CCLXXXII. Si des pareils moïens (276. à 281.) ſont utiles & néceſſaires, lorſque la Nature jouit d'une partie de ſes forces, combien ne ſeront-ils pas avantageux, plus importants, lorſqu'elle eſt dans un état *paſſif*, lorſqu'il faut réveiller l'oſcillation des fibres, irriter les nerfs, attirer des ſucs ſéreux-lymphatiques & les détourner des forces centrales qu'ils ſurchargent. C'eſt pourquoi, dans les maladies chroniques, où ces cauſes ont lieu, on n'a jamais tardé d'y recourir, comme dans les paralyſies, les apoplexies, chez les pituiteux-cachectiques, dans la léthargie & les autres affections de la tête, duës à une âcreté de la lymphe; dans les rhumatiſmes, ſurtout les chroniques, dans la goutte remontée, pour déloger la matiére arthritique & la rappeller à ſon ſiége; dans les gonflemens œdémateux des jambes & des cuiſſes; dans l'empâtement & l'infiltration du tiſſu muqueux. L'heureux effet de l'emplâtre véſicatoire, emploïé par Mr. MARET, ſur un dépôt de cette eſpèce (*y*), formé par le lait, en eſt une preuve frapante. On ne doit pas moins compter ſur ce moïen, dans les fluxions catharrales, les opthalmies par acrimonie des ſucs, & les maux de dents dûs à la même cauſe.

CCLXXXIII. L'âcreté de la lymphe, qui fait ces douleurs vagues-rhumatiſmales, goutteuſes & d'autres maux de cette nature, en a établi l'uſage, comme celui des cautères, des ſétons, du *garou*. L'opiniâtreté des douleurs fixes de cette nature, a décidé l'heureuſe application du moxa, dont ſe ſervoit heureuſement Mr. POUTEAU (*z*).

(*y*) Mém. de l'Acad. de Dijon, ibid.
(*z*) Mélanges de Chirurgie, pag. 7 & ſuiv.

CHAPITRE CINQUIÉME.

Des ſignes par leſquels le Médecin reconnoit qu'il doit être ſpectateur dans les maladies.

CCLXXXIV. HIppocrate & ſes Sectateurs ne purent obſerver longtems, que la Nature, laiſſée à elle-même, ſe débarraſſoit du levain morbifique, dans un certain nombre de jours, ſans ſe faire une loi de l'obſerver également dans ſa marche & ſes écarts, pour s'aſſûrer des momens où il falloit l'aider, & de ceux où elle pouvoit ſe ſuffire à elle-même. Ils devoient conſéquemment diviſer en bénignes & en malignes (*a*), les ma-

(*a*) On ne doit pas ſeulement entendre ici par fiévre *maligne*, celle dont les ſymptômes ſont allarmants & terribles. Aſſoupiſſement ou délire, proſtrations de forces, anxiétés précordiales, inquiétudes, jactations, chaleur âcre & mordicante à la peau, avec une ſoif ardente, une langue ſéche, aride, &c. où le genre nerveux, déjà, dès premiers jours, prouve par des ſoubréſauts de tendons, par des convulſions, qu'il ſouffre les plus violentes ſecouſſes. Le pouls reſſerré, dûr, précipité, devient bientôt miſérable, petit, & quelquefois ſi troublé, qu'on ne peut, à cette époque, n'en tirer qu'un augure très-ſiniſtre. Ce n'eſt point de cette fiévre *maligne* dont je veux ſeulement parler, mais auſſi de celle qui marche avec les ſymptômes de la fiévre la plus bénigne en apparence (*). Le pouls eſt naturel & quelquefois très-lent; les urines ne ſont

(* Voyés ma diſſert. ſur la fiévre miliaire, pag 27. à 30.

ladies aiguës, qu'ils ont reconnues pour un ſoulévement ſalutaire de cette Nature, qui veille à la conſervation de l'individu. Les unes préſentoient des ſymptômes allarmants, qui n'étoient que l'effet des mouvements déſordonnés qu'il falloit maitriſer; les autres ne leur laiſſoit voir qu'une

---

point altérées, les déjections, dans le principe, n'ont aucunes marques de putridité. La tête eſt bonne, le malade dort aſſez tranquillement, il eſt dans une fauſſe ſécurité, & ce qui la décèle à un Médecin éclairé, c'eſt l'abattement de forces, l'affaiſſement de la Nature, le découragement du malade, ſes inquiétudes de lui-même, qui ne tardent guères à ſe déclarer, ſes plaintes d'anéantiſſement, la chaleur intérieure qui le conſume. La reſpiration eſt plus ou moins profonde & gênée, & dénote quelque choſe de ſiniſtre; le ſommeil devient bientôt plus tracaſſé; il ſurvient des inſomnies, auxquelles ſuccédent un ſommeil comateux, un délire obſcur, des ſoubréſauts de tendons, enfin un aſſoupiſſement profond, dont on ne peut l'arracher. La reſpiration alors commence à être plus gênée. On obſerve des oppreſſions plus fréquentes. Le pouls eſt toujours très lent, & malgré cela, le râle ſe déclare enfin & finit par une agonie plus ou moins longue. Cette eſpèce de fiévre *maligne*, qui paroit ſous le voile d'une fauſſe bénignité, n'eſt point de la claſſe de ces fiévres, qui exigent la *Médecine expectante*. Tout cet appareil, annonce que le principe de la vie eſt fortement atteint, qu'il faut ſecourir la Nature; dont les mouvements bienfaiſants ſont dans des entraves qu'il faut rompre, s'il eſt poſſible. Cette fiévre en impoſeroit à un Médecin, s'il ſe laiſſoit ſurprendre par des ſymptômes bénins & peu allarmants. C'eſt un feu caché ſous la cendre. *Eſt ignis ſuppoſitus cineri doloſo.* Il eſt trop tard d'y remédier, quand la malignité a porté ſes coups, & qu'à la bénignité apparente, ſuccédent des ſymptômes orageux, le déſordre de l'économie animale & la prochaine diſſolution de l'individu. Les vieillards ſont ſujets à cette fiévre, que Mr. LE ROI appelle fiévre *maligne* des vieillards. Voyés *Mélanges de Phyſique & de Médecine*, pag. 174 & ſuiv.

Nature occupée ſans trop de trouble, à ſubjuguer une matiére hétérogène, dont elle ſe dépouilloit ſans courir aucun riſque de ſuccomber en combattant. A quels ſignes les Médecins peuvent-ils s'aſſûrer de cette bénignité ? C'eſt ce qu'il faut démontrer.

CCLXXXV. L'accablement eſt bien léger, la laſſitude ſpontanée, les horripilations n'affectent guères, le pouls eſt preſque naturel, ou bien modéré dans ſon mouvement accéléré, le mal de tête, des reins, eſt ſupportable, il n'y a point ou peu de délire, peu d'inſomnie, le redoublement du ſoir eſt bien peu ſenſible, les fatigues ſont legéres, il y a des douces moiteurs. Le calme & la tranquillité du malade, la liberté des ſécrétions, peu d'abbatement dans le cours de la maladie, peu d'oppreſſion, aucunes jactations, ſont les ſignes que tout ſe paſſe ſans trouble. Telle eſt la marche de la fiévre éphémère, qui, ſi elle ſe prolonge, n'eſt rien qu'une ſinoque ſimple, qui ſe termine, ou par une hémorragie du nez le 4e. jour, ou par des ſueurs le 7e. La miliaire bénigne, la petite vérole diſcrète, l'éréſipèle ſimple, ſont de ces fiévres, qui, ſans d'autres ſecours que ceux du régime, n'exigent rien du Médecin, qui doit alors reſter dans l'expectation (98.).

CCLXXXVI. Dans celles au contraire, où l'on doit calmer le tumulte, le vrai Médecin, après avoir rappellé la Nature à cet état de calme & après l'avoir miſe à même de faciliter la coction, ceſſe d'agir, parce que ſes redoublements ſont auſſi modérés que la fiévre elle-même, qui eſt réduite à

cette modération, requiſe à cet effet. Un pouls, ni trop, ni trop peu agité, plus mol que dur, plus développé que reſſerré, plus relâché que tendu, une langue humide, peu chargée, ou dont les bords rougiſſent, ou dont la ligne médiane eſt enduite d'une ſorte de colle ou d'eſcarre bien blanche, ce qui annonce la terminaiſon de la fiévre : fort peu de ſoif, ſans beaucoup de chaleur à la peau, & les autres ſignes rapportés (285.), ſuffiſent pour ſe décider a laiſſer agir la Nature, ſurtout ſi les urines ſont bien filtrées & chargées d'un ſédiment blanc ou briquetté, s'il y a une ſelle plus ou moins naturelle dans le courant des vingt quatre heures. C'eſt dans les fiévres *phlogiſtiques ſimples*, où l'on doit en agir ainſi, principalement à la veille d'une criſe, ou pendant qu'elle ſe fait (*a*), ſoit par une hémorragie, ou l'irruption des régles, ſoit par une ſueur bienfaiſante, par une expectoration critique, par un flux de ventre bilieux, d'une matiére bien cuite, de conſiſtence de purée, ou par des urines, qui dépoſent.

CCLXXXVII. Les fiévres *phlogiſtiques-putrides-malignes*, peu ſoumiſes aux criſes, ont auſſi leurs moments où il faut reſter dans l'inaction, quand il arrive que tout ſe paſſe au gré de la Nature (285. 286.), que les ſelles, ſans être copieuſes & trop fréquentes, ſont douées des qualités propres à la bonne coction, qu'elles n'affoibliſſent pas le malade & le ſoulagent au contraire. On laiſſe alors aller cette fiévre, qui s'uſe plûtôt qu'elle ne ſe juge.

(*a*) Quæ judicantur aut judicata ſunt, non movere, ſed ſinere oportet. HIPP. Sect. 1. Aph. 20.

CCLXXXVIII. Au reſte, ſi ces déjections n'ont point ce dégré de coction (287.) & ne ſont point accompagnées de foibleſſe ni de langueur, on doit temporiſer, juſqu'à ce que la matiére ait de la mobilité, que les couloirs ſoient détendus, élargis, que l'éréthiſme ſoit calmé, & que les urines annoncent la maturité; on laiſſe aller ces évacuations, pourvû qu'elles n'excédent point.

CCLXXXIX. Dès que ces fiévres ſont parvenues à leur vigueur, que les évacuations qu'on a dû procurer, ont ralenti les mouvements fébriles, on doit, d'après le conſeil d'*Hippocrate*, ſuſpendre tout ce qui peut émouvoir, & laiſſer le malade au ſimple régime (*b*): on ne doit pas même attendre cette époque dans certaines maladies épidémiques, quand, dès leur principe, on ignore encore qu'elle eſt la route qu'elle doit prendre: ſi l'on a dû modérer ſes efforts, on ne doit pas moins après, être ſpectateur des évacuations qu'elle procure (122. 123.), & ſe contenter de les favoriſer, ſans rien troubler.

CCXC. Les maladies aiguës inflammatoires, parvenues à la fin du ſecond ou au commencement du troiſieme période & juſqu'au moment, où la criſe ſe fait, ſont plus régulières, & ſe terminent ſans d'autre redoublement que ceux que la Nature, ſans être trop irritée, fait reproduire chaque jour.

CCLXCI. Tandis que la coction ſe fait, qu'on

(*b*) Aph. 8. Sect. 1.

s'en apperçoit dans les urines ou les ſelles, qui s'améliorent, que la langue s'humecte, que la peau ſe détend & qu'elle eſt moins brûlante, la *Mèdecine expectante* préſide à cet ouvrage & ne trouble rien par des ſoins déplacés : ceci a lieu ſurtout chez les perſonnes jeunes, au tems de l'accroiſſement, chez les gens delicats (*c*).

CCXCII. Non ſeulement dans le premier appareil des fiévres éruptives, comme la petite vérole, la rougeole, &c., on doit, ſi elle eſt bénigne, la laiſſer à elle-même; & l'on s'en aſſûre, par la légéreté des ſymptômes (285. 285.), par des convulſions chez les enfans, par des ſueurs chez les adultes, dans le tems de l'incubation, mais on doit auſſi ſe contenter d'être ſpectateur des progrès d'une éruption, accompagnée de ſymptômes, qui n'ont pas plus d'intenſité, que celle que la Nature a excitée. L'on doit obſerver leur maturité naiſſante, qui s'accroît paiſiblement; enfin l'on doit reſter dans l'inaction, même dans la confluente, lorſque les ſymptômes, qui l'accompagnent ne ſont pas trop violents.

CCXCIII. C'eſt ſurtout à l'approche des criſes, qu'on doit être ſpectateur, & ne point confondre les ſignes qui l'annoncent, avec ceux qui ne ſont que l'effet de la maladie. Il eſt donc néceſſaire de rappeller ici les premiers, d'après leſquels, un Médecin ſe décidera ſur la néceſſité d'agir ou de reſter dans l'attente d'une heureuſe criſe. Ce ſont les ſignes d'une d'hémorragie du nez, d'une ex-

(*c*) HIPP. Aph. 20. Sect. 1

pectoration ſalutaire, ceux des urines, des ſueurs, des ſelles, qui ſont les évacuations critiques qu'on obſerve le plus communement dans les maladies aiguës. Ceux qui annoncent le vomiſſement, ſont plus rares, parce que l'on ne voit pas ſouvent cette évacuation juger la maladie.

CCXCIV. Ces ſignes ſe réduiſent aux ſuivants, qui n'arrivent qu'après que la coction eſt faite, & toujours, quand la maladie eſt dans ſon état; car, tandis que la matiére eſt encore dans ſa crudité, ils ne ſont que le produit de la cauſe irritante.

CCXCV. Le moment, qui précéde la criſe, eſt toujours laborieux, ou plûtôt, la veille d'une criſe, tous les ſymptômes de la maladie prennent de l'intenſité (*d*). *Hippocrate* a fait cette obſervation, & nous l'a tranſmiſe, afin que nous ne troublions pas l'ouvrage de la Nature. Auſſi, le délire, l'aſſoupiſſement, les vertiges, l'oubli, le défaut de ſenſations, les maux de tête, du col, de l'eſtomac, les anxiétés précordiales, le tintement d'oreilles, des envies de vomir, la ſoif plus preſſante, le pouls plus agité, la ſuppreſſion des urines, les borborigmes, les jactations, &c. (*e*), ſont les ſignes qui annoncent le trouble critique. Dans cet inſtant, la fiévre redouble avec véhémence, avec friſſons, & ſi la criſe doit être heureuſe, la ſueur ſe déclare & baigne le malade, ou l'hémorragie ſurvient en abondance, ou l'on

(*d*) Nox quæ precedit criſim eſt gravis. HIPP. S. 2. A. 13
(*e*) LOMMIUS, obſervat. medicinal. pag. 26.

voit arriver des vomiſſements copieux, ou des ſelles abondantes, qui charient l'humeur fébrile, ſous la conſiſtence de purée, d'un jaune clair, & la fiévre ceſſe (*f*).

CCXCVI. Voïonsà préſent quels ſont les ſignes, qui promettent une évacuation particuliére, afin que le Médecin, inſtruit de l'événemen futur, reſpecte le trouble critique & ne faſſe rien, capable de traverſer la Nature, qui combat vivement, & pour qui va ſe décider la victoire.

CCXCVII. *Signes qui annoncent l'hémorragie critique.*

Cette évacuation arrive dans ces fiévres ſanguines, où ſurtout l'on a négligé les ſaignées, le 4e. ou le 7e. jour, quelquefois plus tard. Il ſurvient tou-à-coup des douleurs de tête pulſatives, le malade ſe plaint d'un feu, qui lui monte au viſage; ſa face devient rouge, enflammée, ſes yeux paroiſſent étincelants. Il ne voit pas les objets tels qu'ils ſont. Ce ſont des phantômes qui l'effraïent. Le col eſt tendu & douloureux; le tintement d'oreilles, la ſurdité, les battemens extraordinaires des artères carotides & temporelles, le gonflement des veines, une reſpiration gênée, ſont ſuivis bientôt d'une douleur gravative au front, à la racine du nez, avec une démangeaiſon des narrines. Si à ces ſymptômes, ſe joint un pouls rebondiſſant avec vivacité, dûr & plein (*g*), l'hémorragie du nez arrivera plus ou moins vite, ſelon

(*f*) Id. ibid (*g*) Id. ibid. pag. 27. BORDEU, Recherches ſur le pouls. tom. 1 pag. 51.

la fréquence du rebondiſſement (*h*). On doit s'attendre à une hémorragie du nez, dit LOMMIUS (*i*), dans les fiévres ardentes & les continues, accompagnées ſurtout de douleurs de tête, qui occupent le front & les tempes, quand il s'y joint des gonflements non inflammatoires aux environs des régions précordiales. Elle arrive aux inflammations du foie, de la râte, à l'inflammation même de la poitrine, ſurtout à la fleur de l'âge, quand on n'a pas encore trente cinq ans. Un Médecin obſervateur, dans ces circonſtances, où la coction eſt preſque faite, ne doit point recourir à la ſaignée, à moins que la Nature ne manque cette évacuation, & il ne doit point l'arrêter imprudemment, ſauf qu'elle n'épuiſe le malade.

CCXCVIII. *Signes d'un vomiſſement critique.*

On doit s'y attendre, ſi l'eſtomac eſt fatigué d'une douleur mordicante avec un ſentiment de péſanteur à la tête; ſi le malade ne diſtingue pas bien les objets, s'il a des vertiges, des naufées fréquentes, une bouche amère, un crachottement continuel, & un tremblement de la lévre inférieure, une tenſion à la région hypocondriaque antérieure, & quelques oppreſſions. Le pouls eſt contracté, dur (*k*), l'artère ſemble ſe roidir, dit Mr. BORDEU, & frémir ſous le doigt, elle eſt ſouvent aſſez ſaillante, les pulſations ſont fréquentes, avec des intervalles aſſez égaux. La tenſion de l'artère, jointe à l'intermiſſion, étoit,

(*h*) Obſerv. ſur le pouls, par SOLANO, pag. 2. 3. 4.
(*i*) LOMMIUS, ibid.
(*k*) Id. ibid. pag. 28.

pour SOLANO, un ſigne certain de vomiſſement (*l*), ſigne infaillible, lorſque la maladie eſt une fiévre tierce intermittente.

CCXCIX. *Signes d'un cours de ventre critique.*

La diarrhée eſt l'évacuatîon la plus commune dans les fiévres. On l'obſerve, quand l'effort de l'action ſe porte vers le centre, & qui n'eſt pas ſuivie de vomiſſement, ni d'un cours d'urine abondant. Elle ſe déclare par un flux bilieux, plus fréquent qu'auparavant, chez les perſonnes peu ſujettes aux hémorragies du nez, qui ſuent rarement, qui ont ſouvent le ventre libre & ſont habituées à boire de l'eau froide (*m*). Dès que le cours de ventre eſt prochain, & que la maladie eſt dans ſa vigueur, le ventre ſe gonfle, il y a des borborigmes, on y ſent des petites épreintes, un ſentiment de péſanteur, des tranchécs, qui partent des lombes & deſcendent dans les entrailles : c'eſt ce qu'avoit obſervé *Hippocrate* (*n*), d'après lequel LOMMIUS a fait cette obſervation (*o*). Le pouls eſt beaucoup plus développé que le pouls du vomiſſement....., après deux ou trois pulſations aſſez égales & aſſez élevées, il en paroit deux ou trois, qui ſont moins développées, plus promptes, plus rapprochées..... aux irrégularités dece pouls, ſe joignent ſouvent des intermittences très remarquables..... ſans ordre mar-

---

(*l*) BORDEU, ibid pag 78.79.

(*m*) LOMMIUS, ibid.

(*n*) Qui per febres in dolore præcordiorum ſubmurmurante, ſi lumborum dolor ſupervenit, alvus ut plurimùm humectari ſolita eſt. HIPP.

(*o*) LOMM ibid. pag. 28.

qué dans ces intermittences, c'eſt par ſon déſordre qu'il ſe rend méconnoiſſable (*p*).

CCC. *Signes d'une ſueur critique.*

Les ſueurs arrivent, quand avec des forces ſuffiſantes, le ventre eſt plus ou moins reſſerré & le cours des urines retardé, principalement s'il n'a précédé aucune marque de vomiſſement, qui, s'il a lieu, termine la fiévre, de concert avec les ſueurs. On doit d'autant plus attendre la ſueur, ſi à ces ſignes, il ſe joint un redoublement, comme dans les fiévres ardentes & les autres fiévres graves avec délire, une augmentatien de la chaleur, de rougeur, & une émanation d'une vapeur ſenſible, qui n'avoit pas lieu auparavant. Le pouls devient mol, ondulant, l'urine plus épaiſſe & preſque bilieuſe (*q*). Le pouls eſt plein, dit BORDEU (*r*), ſouple, développé, fort. A ces modifications, ſe joint une inégalité, dans laquelle quelques pulſations s'élevent au deſſus des pulſations ordinaires, & vont en augmentant juſqu'à la derniére, qui ſe fait diſtinguer par une dilatation & en même tems une ſoupleſſe plus marquée que dans les autres pulſations. Il faut alors toujours attendre une ſueur critique. Cette prédiction eſt d'autant plus certaine, dit LOMMIUS, que le malade, dans ſes rêves & à la veille de la criſe, croit ſe baigner (*ſ*). Les ſueurs ſont bienfaiſantes, quand elles découlent de la tête, de la face & de tout le corps, en

(*p*) BORDEU, ibid. tom. 1. pag. 87.
(*q*) LOMMIUS, ibid. (*r*) BORDEU, ibid. pag. 146.
(*ſ*) Id. ibid.

abondance, comme on voit arriver à la fin de chaque accès de fiévre intermittente, & lorſqu'elles ſurviennent un jour critique. Il en eſt de même du cours de ventre, que j'ai vû le 7e. le 9e. & le 14e. jour, après lequel la fiévre a ceſſé.

CCCI. *Signes d'une expectoration critique.*

La facilité avec laquelle les malades expectorent des crachats blancs, viſqueux, ſanguinolents, abondants, avec diminution de l'oppreſſion, annonce une heureuſe terminaiſon de la maladie, ſurtout, s'ils arrivent, quand par les ſaignées, on a modéré les efforts trop violents de la Nature; lorſque les jours de criſe approchent, & que le pouls eſt mol, plein, dilaté: ſes pulſations ſont égales. On ſent dans chacune, une eſpéce de ſecond battement, c'eſt-à-dire que la dilatation de l'artère ſe fait en deux fois, mais avec une aiſance, une molleſſe & une douce force d'oſcillations, qui ne permettent pas de confondre cette eſpèce de pouls avec les autres (*t*).

CCCII. *Signes des urines critiques.*

Elles ſont elles-mêmes abondantes. Leur dépôt eſt blanchâtre, uni, égal. Le pouls eſt inégal, avec une ſorte de régularité, qui manque au pouls inteſtinal. Le pouls des urines a pluſieurs pulſations moindres les unes que les autres & qui vont en diminuant, juſqu'à ſe perdre, pour ainſi dire, ſous le doigt. C'eſt dans ce même ordre, qu'elles reviennent de tems en tems. Les pluſations, qui ſe font dans les intervalles, ſont plus développées,

(*t*) BORDEU, ibid. pag. 30. 31.

assez égales, & un peu saillantes (*u*).

CCCIII. *Signes du flux hémorroïdal.*

Un sentiment de poids & de chaleur, dans l'intestin *rectum*, avec plus ou moins de pulsation de cette partie. On observe dans le pouls un peu de roideur & d'inégalité, & selon Mr. Bordeu, (*v*) une sorte de profondeur & de tremblottement, & de tems en tems quelques réduplications, des douleurs dans la région lombaire.

CCCIV. *Signes qui dévancent le flux menstruel.*

Les yeux sont cernés. Un mal de tête, le gonflement douloureux des seins, une douleur des reins, des douleurs pulsatiles vers les aînes, des démangeaisons dans les parties sexuelles, avec des retours plus ou moins fréquents d'élancements douloureux dans ces organes, l'élévation du pouls, un espece de tension à la région Hyppogastrique.

CCCV. *Signes d'un abcès critique.*

La maladie, sans se dissiper peu à peu, se soutient avec une fiévre & une douleur toujours égale. Il n'arrive aucune évacuation sensible. La coction est retardée : une douleur, une lassitude, un assoupissement, quelques légéres sueurs surviennent à une partie peu considérable du corps. Avec tout cela, des signes salutaires, répondent de la vie du malade. La maladie ne doit pas être mortelle, de sa nature, il faut qu'elle ait passé le 20e. jour, que le pouls soit bon, que les forces soient entiéres. Le présage d'un abcès est encore mieux établi, si l'on

(*u*) Id. ibid. pag. 136 137. (*v*) Id ibid. pag. 139.

rend longtemps une urine cruë & tenuë, parce qu'une urine épaiſſe & blanche, avec un ſédiment abondant, garantit d'un abcès (*x*). La coction a achevé de dompter la maladie, elle ſe diſſipe ſans autre évacuation ſenſible & ſans abcès (*y*). On doit ajoûter à ces ſignes, ſurtout dans les maladies *inflammatoires pures*, un ſentiment d'horripilations & de froid, qui revient de tems en tems & ſans une cauſe manifeſte.

CCCVI. *Signes d'une parotide.*

Après une inattendue, mais courte difficulté de reſpirer, il ſurvient une péſanteur de tête, accompagnée de douleur, avec un profond aſſoupiſſement & la ſurdité. Cet accident eſt ordinaire dans les fiévres aiguës, où la léthargie, la phrénéſie & les autres ſemblables ſymptômes de la tête, ſe terminent aſſez ſouvent par une parotide. Lorſque dans une fiévre chronique, l'on a des ſignes d'un abcès & que ceux d'une parotide manquent, on peut s'aſſûrer que l'abcès ſe fixera plûtôt ſur une articulation dans les parties inférieures, où il y aura quelque douleur ou péſanteur, ou tenſion ou ardeur. (*z*).

CCCVII. Dès qu'un Médecin, qui ſuit pas-à-pas la Nature pour en obſerver la marche, voit qu'elle eſt victorieuſe & que ces ſignes (284. à 306.) lui prédiſent une criſe prochaine, il doit reſpecter cette révolution, ne rien entreprendre, laiſſer le malade au ſeul régime. Le moindre éva-

(*x*) HIPP. Aph. 74. Sect. 4. (*y*) LOMMIUS, ibid. pag. 29
(*z*) Id. ibid. pag. 30.

cuant gâteroit tout. Dès que cette criſe ſe fait, ou qu'elle eſt achevée, le Médecin doit toujours être ſpectateur (*a*); & ſi la Nature ſe repoſe ou n'opére la criſe qu'à différentes repriſes, on n'agit point dans les intervalles. On ſe permet quelquefois d'aider les évacuations, qui doivent ſe faire, comme celles qui arrivent par les ſueurs. Le déclin & la convaleſcence d'une maladie n'xigent ſouvent rien de la part du Médecin, mais tout du régime.

CCCVIII. La *Médecine expectante* étend auſſi ſon empire ſur les maladies chroniques, qui ont également leurs criſes. La fiévre intermittente réguliére ſe termine après la révolution de ſept, neuf, onze ou quatorze accès; la vernale ceſſe ordinairement après le ſeptiéme. Si l'on a dû procurer des évacuations, on doit être réſervé dans celle-ci, ſurtout ſur l'uſage de l'écorce du Pérou, & attendre que les urines dépoſent un ſédiment briquetté. Il ſurvient quelquefois ſur le déclin, des évacuations abondantes de matières bilieuſes & d'urines. Il y a des ſueurs. Les lévres ſe chargent de puſtules, & dans les fiévres quartes, il arrive des puſtules galleuſes & ulcéreuſes, pleines d'une humeur corroſive, pouſſées des parties nerveuſes intérieures, au dehors, & ces accidents ceſſent même entiérement par cette excrétion (*b*). On voit qu'il eſt prudent d'attendre ces ſignes pour procéder à l'uſage du ſpécifique, qui n'a jamais

---

(*a*) Quæ judicantur aut judicata ſunt, non movere, ſed ſinere oportet. HIPP. Sect. 1. Aph. 20.

(*b*) HOFFM. Médecine raiſonnée, traduction françoiſe, tom. 7. pag. 461. 462.

meilleur effet, que lorſque la Nature, à l'aide de ce remède, procure des évacuations critiques, comme on l'obſerve pluſieurs fois. D'ailleurs la liberté des ſécrétions, l'allégement des fonctions des viſcères, la bonne qualité de la bile, le cours libre des urines, prouvent aſſez que la Nature a preſque détruit l'humeur fébrile. Il faut donc attendre ces moments. Il ſeroit dangereux de hâter la cure, tandis que la chaleur, l'éréthiſme, la ſéchereſſe de la peau, le défaut de ſueurs à la fin de chaque accès, les maux de tête rebelles, la ſoif conſtante, la gêne dans les fonctions, les laſſitudes, l'embarras du ventre, les ſenſations douloureuſes, le gonflement des hypocondres, la conſtipation, la dureté du ventre, &c., annoncent une abondance d'humeurs morbifiques: la fiévre quarte eſt celle qui en a le plus à ſubjuguer. Auſſi faut-il attendre la révolution de pluſieurs accès, de quelques mois même, ſi le malade peut la ſupporter, avant de mettre un frein au retour de ſes paroxiſmes.

CCCIX. La goutte, eſt de toutes les maladies chroniques, celle où l'on doit être le plus *expectant*. Quand elle eſt régulière, on la laiſſe à elle-même, dès ſon invaſion, juſqu'à la deſquammation de la partie goutteuſe, juſqu'à la ceſſation des douleurs (110.). La patience, le régime, dans un ſujet encore robuſte, chez qui la Nature a encore aſſez de forces pour dépoſer & ſoutenir l'humeur arthritique dans l'articulation, l'y élaborer (*c*), tandis que les fonctions de l'eſtomac ſe font

(*c*) In podagrâ nihilominùs Naturæ quaſi prærogativa

bien, & que les viſcères ne ſont nullement ménacées, enfin la tranquillité de l'ame, ſuffiſent pour oſer ſe repoſer ſur la Nature. Mais dès que la goutte devient irréguliére, anomale, elle rentre dans la claſſe des maladies, qui ſont du diſtrict de la *Médecine agiſſante.*

CCCX. Il eſt encore des maladies chroniques, où la *Médecine expectante* a des droits qu'un Médecin prudent doit reſpecter. Mais il ſeroit trop long d'entrer dans de nouveaux détails ſur cette matiére. Je me ſuis aſſez étendu là-deſſus dans la ſeconde partie (112. à 124.). On y peut voir, qu'en parlant de la plûpart des maux chroniques, qu'il ſeroit imprudent de vouloir guérir, je n'ai pû me diſpenſer de faire mention des ſignes, qui annoncent à un Médecin obſervateur & ſage, la néceſſité d'être *ſpectateur*, & pour l'honneur de l'art & le bien-être du malade.

Les Médecins réuſſiſſent quelquefois & ſont plus utiles, en reſtant dans l'inaction, qu'en agiſſant & mettant la Nature en mouvement.

Fin du §. 124.

---

eſt materiam peccantem ſuo modo exterminare & in articulos deponere, per inſenſibilem tranſpirationem difflandm SYDENHAM, *de Podagrâ*, pag. 559.

QUATRIÉME PARTIE.

COROLLAIRES.

1. C'EST au pouvoir de la Nature, à l'action des organes, qu'on doit attribuer la guériſon des maladies : elle eſt d'autant plus prompte, que leur jeu eſt plus régulier (*a*) : delà la néceſſité d'être plus ſouvent *ſpectateur* oiſif de ſes mouvements, de reſpecter la coction & la criſe.

2. Sans coction, point de criſe, nulle guériſon.

3. La fiévre eſt l'inſtrument ordinaire dont ſe ſert la Nature pour l'opérer & détruire l'embarras, qui déconcerte ſes opérations (*b*) : elle eſt nervalle, ſi elle ne s'anime pas aſſez. Telle eſt la fiévre maligne. Elle eſt ordinairement vive & forte dans les maladies humorales (*c*).

4. Dans les maladies aiguës, la Nature eſt toute active, ſes mouvements ſont vifs & précipités, la langueur & l'abattement ſont au con-

(*a*) ROBERT, ibid. tom. 1. Diſcours prélimin pag. XXI.
(*b*) Id. ibid. (*c*) Id. ibid. pag. XLI.

traire l'apanage des maladies chroniques, où la Nature eſt plus ou moins paſſive (*d*).

5. Les moments d'agir dans celles-là, ſont proportionnés à la violence des accidents: ceux de reſter dans l'inaction, ſont indiqués par la régularité des mouvements de la Nature, par la bénignité des ſymptômes, par l'établiſſement des ſignes de coction, par l'appareil des évacuations critiques & par le calme du déſordre de l'économie animale.

6. On ne doit donc jamais troubler les mouvements de la coction, ni les évacuations critiques; mais on doit obſerver la marche de la Nature & ſes écarts. Il faut être attentif à l'inſtant où approche le tems d'excrétion & à la route qu'elle va prendre, en s'aſſûrant ſi la coction eſt parfaite.

7. On ne peut, ſans crainte de s'égarer, être inattentif aux ſignes, qui annoncent que la Nature ſe ſuffit à elle-même, qu'elle eſt en défaut, ou qu'elle eſt excédée.

8. Si la criſe ſe fait avec peine, on doit la faciliter.

9. Si la Nature eſt fatiguée, abbatue, aux abois, on doit la ſoutenir, la fortifier & la ranimer dans ſon travail.

10. Si les évacuations critiques ſe déroutent, il faut les diriger ſur les couloirs que la Nature avoit choiſis.

11. Ce n'eſt point tant la quantité des matiéres qui s'évacuent, que leur qualité & le bien être qui en réſulte, qui raſſûrernt ſur ledanger du ma-

(*d*) Id. ibid. pag. xl.

lade (*e*), & ſur leſqueîles on doit ſe repoſer.

12 Les évacuations d'une matiére bien cuite, ſont toujours utiles, elles ne tracaſſent pas, & n'affoibliſſent pas le malade (*f*).

13. La criſe arrive toujours, quand la maladie eſt dans ſa vigueur. Alors, ou le malade ſuccombe ou la Nature eſt victorieuſe.

14. Les criſes ſont indiquées, quatre jours avant qu'elles n'arrivent, par un nuage ou un ſédiment dans les urines.

15. Les ſignes de coction ſont toujours d'un bon augure.

16. Il y a des exerétions critiques, qui ne ſont propres qu'à certaines maladies. L'expectoration pour celles de la gorge & de la poitrine. Le flux de ventre pour l'inflammation des viſcères du bas ventre. L'hémorragie du nez pour les fiévres ſanguines, les ardentes. Les ſueurs pour les ſynoques, les inflammatoires, les intermittentes, les catharrales rhumatiſmales.

17. La Nature chaſſe quelquefois la matiére fébrile par pluſieurs couloirs en même tems, ou par diverſes repriſes. Il ſemble que cette nature ſe repoſe alors & qu'elle reprend de nouvelles forces pour dompter & expulſer le reſte de la matiére morbifique.

18. Si la criſe eſt parfaite, tous les accidents ceſſent & le calme ſuccède à la tempête. On l'obſerve plutôt (cette criſe) dans les maladies in-

---

(*e*) Quæ prodeunt non copia ſunt æſtimanda, ſed ſi prodeunt qualia oportet & facilè ferat. HIPPOCR Aph. 23 S. 1

(*f*) Si qualia purgari oportet, purgantur, confert & facile ferunt ſi vero contraria difficulter. Id. ib Aph. 25 S. 1

flammatoires le 4, le 7, le 9, le 11, le 14, le 17, le 20 ou 21.&c.

19. La criſe imparfaite doit être reſpectée. Elle diminue l'abondance de la matiére morbifique, que la nature élabore & ſubjugue encore & va expulſer par de nouveaux efforts, toujours plus grands & plus ſenſibles que dans les maladies chroniques. C'eſt pourquoi les criſes ſont ſi rares dans celles-ci, quoique l'on ait eu lieu pluſieurs fois de les obſerver.

20. Les moments, qui précédent la criſe, ſont toujours allarmants,& ces allarmes ne ceſſent qu'avec l'intenſité des ſymptômes. C'eſt le combat le plus vif, qui ſemble être au déſavantage de la Nature, qui eſt victorieuſe.

21. C'eſt dans le commencement des maladies qu'on doit agir & donner du mouvement aux humeurs, s'il eſt néceſſaire : car quand la maladie eſt dans ſa vigueur, il vaut mieux reſter dans l'inaction. Hipp.

22. Dans le tems de la criſe, tous les accidents de la pleuréſie redoublent. Alors il ne faut rien faire, il faut abandonner la Nature à elle-même. Houlier

23. Une douleur de tête, qui ſurvient dans une maladie aiguë, après le troiſiéme ou le quatriéme jour annonce un ſaignement de nez, ſurtout quand elle eſt accompagnée des autres ſignes; mais il ne faut pas tenter de la calmer, de peur d'empêcher la criſe. Houlier.

24. Il ne faut jamais tenter aucune évacuation, avant que la matiére n'ait acquis de la mobilité & que les voies par leſquelles elle doit ſortir ſoient préparées, à moins qu'il n'y ait turgeſcence.

25. La mobilité de la matiére morbifique, ainſi que ſa turgeſcence ſe manifeſte par le trouble & la commotion des viſcères qu'elle engorgeoit, & par ſympathie dans les autres. CLERC. tom. 1. pag. 110.

26. L'état de crudité n'eſt point accompagné de la commotion ſuſdite, il ſe manifeſte principalement par la qualité & la limpidité des urines. La mobilité au contraire s'annonce par des urines troubles, chargées & cuites, qui dépoſent preſque toujours un ſédiment *blanc*, *leger*, *latéritieux*. *Id ibid.*

27. Il faut procurer des évacuations par les endroits propres à l'excrétion de la matiére qu'on a deſſein de faire ſortir. *Quo natura vergit, eò ducenda.* HIPP.

28. Si les humeurs veulent ſe jetter ſur une partie non convenable, il faut les en détourner, mais ſi elles prennent un cours ſalutaire, on doit les aider, en ouvrant les paſſages vers leſquels elles ſe portent. HIPP.

29. Il ne faut jamais attaquer les maladies ou procurer des évacuations avec violence, ſi ce n'eſt dans ce cas urgent où la nature eſt inactive; mais il faut procéder avec prudence, ne pas ſe précipiter, & attendre l'occaſion favorable.

30. Il eſt quelquefois néceſſaire de calmer les mouvemens déſordonnés de la Nature, en laiſſant pour un temps ſubſiſter leur cauſe.

31. Il faut ſe défier des remèdes qui remuent fortement ou évacuent les humeurs, lorſque l'accès ou la maladie eſt dans ſa vigueur, & quand la Nature les met en mouvement. On ſe borne alors à l'uſage de ceux qui modérent l'action trop vive de cet être bienfaiſant.

32. La Nature s'allège ſouvent par différents couloirs. Alors l'appareil critique eſt formé de l'aſſemblage des ſymptômes, propres à l'action de chacun ; il en réſulte une combinaiſon dans le pouls. ROBERT, *ibid. pag.* 242. *tom.* 1. (17)

33. Il n'eſt pas rare de voir des maladies ſe terminer par les ſueurs & les crachats tout à la fois. Il y a auſſi des malades, qui crachent & vont à la ſelle en même temps. Le plus ſouvent cependant ces évacuations ſe ſuccédent ou ſont alternatives. Dans ce cas le rithme du pouls change & devient alternatif. ROBERT, *ibid.*

34. Les évacuations critiques, quand elles ſont ainſi partagées, ſont ordinairement moins abondantes, que lorſqu'elles ſe font par un ſeul endroit. ROBERT, *ibid.*

35. L'évacuation guérit les maladies qui viennent de répletion, & la répletion, celles qui ſont cauſées par l'évacuation. HIPP. Aph. 22. S. 2.

36. On doit ſe garder de vuider ou de remplir tout d'un coup, ou trop vîte, ou trop abondamment, il eſt même dangéreux de rechauffer ou de refroidir ſubitement, ou plus qu'il ne faut. Tout ce qui tend à l'excès eſt ennemi de la Nature. HIPP.

37. Il faut tantôt dilater, tantôt reſſerrer; dilater ou ouvrir les paſſages par leſquels les humeurs ſe vuident naturellement, lorſqu'ils ne ſont pas ſuffiſamment ouverts, ou lorſqu'ils ſe ferment, il faut au contraire reſerrer & étreſſir les paſſages relâchés ou ouverts, lorſque les ſucs qui y paſſent n'y doivent point paſſer, ou qu'il en paſſe trop. HIPP.

38. Il eſt des occaſions où l'on doit adoucir, il en eſt d'autres où il faut raffermir, & d'autres où il faut ramollir, d'autres où il faut attenuer,

d'autres où il faut épaiſſir, d'autres où l'on doit exciter ou réveiller, & d'autres enfin où l'on eſt obligé d'engourdir, ou d'émouſſer le ſentiment, le tout par rapport aux humeurs ou aux parties ſolides du corps. HIPP.

39. Quand on fait quelque choſe ſelon la raiſon, quoique le ſuccès ne réponde pas toujours à notre attente, on ne doit point aiſément ou trop vîte changer de maniere d'agir, tant que les raiſons qu'on a eues au commencement, ſubſiſtent. HIPP. Aph. 52. S. 2.

40. Cette maxime a également lieu dans les maladies aigües, comme dans les chroniques, où la Nature preſque toujours *paſſive* en tout ou en partie, attend beaucoup de l'art, pourvû qu'il ne la ſurcharge pas, ou qu'il évite de la tyranniſer, en variant trop ſouvent & ſans raiſon ſa méthode curative. C'eſt pourquoi, *il faut faire une grande attention à ce qui ſoulage, & à ce qui nuit, à ce qu'on ſupporte aiſément, ou à ce qu'on ne ſauroit ſouffrir.* HIPP. Aph. 2. S. 1.

41. Il ne faut rien faire témérairement, il faut quelquefois ſe repoſer, ou ne point agir, de cette maniére ſi l'on ne fait aucun bien au malade, du moins on ne lui fait point de mal. HIPP.

42. Il eſt des cas où tout n'annonce que déſordre & confuſion dans l'économie animale, où le médecin doit agir, & ne le peut que par des moyens curatifs, dont les effets ſont d'autant plus douteux que la nature paroît plus vaincue que victorieuſe. Cependant alors l'axiome, *in extremis extrema ſunt tentenda*, doit avoir lieu : car ſi on laiſſe la nature à elle-même, elle ſuccombe, ſi au contraire, on l'aide, elle peut quelquefois ſe tirer de

l'état de ſtupeur & d'inaction, où elle eſt alors.

43. Il arrive ſouvent dans la pratique, qu'un Médecin, ſans égard à aucune conſidération, doit obvier au ſymptôme le plus urgent, s'il veut ſoulager & même quelquefois ſauver ſon malade. *Urgentiori ſymptomati occurrendum.* Tels ſont le hoquet, les oppreſſions, la ſuffocation, la toux, les anxiétés, la douleur, les vomiſſements, le *choléra morbus*, les convulſions. Telle eſt encore la fiévre intermittente-maligne. Tels ſont l'aſſoupiſſement, le délire, l'inſomnie, les hémorragies par diſſolution & celles qui mettent le malade en danger d'y ſuccomber. Dans tous ces cas le Médecin doit agir.

44. La ſaignée n'eſt néceſſaire que dans quatre cas, dit M. Tissot, dans ſon *Avis au Peuple.* 1°. Quand il y a trop de ſang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il eſt ſurvenu, ou qu'il va ſurvenir quelque cauſe, qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelqu'autre accident, ſi l'on ne déſempliſſoit & relâchoit pas les vaiſſeaux par la ſaignée, comme après les playes, les contuſions. C'eſt pourquoi on ſaigne une femme groſſe, ſi elle a une toux violente, &c. 4°. Quelquefois pour appaiſer une douleur exceſſive, ſans qu'elle dépende de trop de ſang. On a recours encore à la ſaignée, quand le ſang ſe porte trop rapidement vers un organe, tel que la tête, la poitrine, par ſuppreſſion du flux menſtruel ou hémorroïdal. On ſaigne encore dans le cas de raréfaction du ſang, comme dans les coups de ſoleil. Voyez Tissot, *Avis au peuple*, pag. 133, où il dit qu'il a fallu ſaigner neuf fois Louis XIV, pour le ſauver, en 1658, après un coup de ſoleil qu'il reçut à la chaſſe.

45. Le cours des régles ou des lochies ne doit point diſpenſer de la ſaignée dans les maladies inflammatoires, & dans les circonſtances où elle eſt indiquée d'ailleurs. On doit même, malgré leur cours, la pratiquer au bras dans l'inflammation du bas ventre & de la poitrine; c'eſt ce qu'a pratiqué avec ſuccès M. MARET, dans cette derniere. Voyez la *Gazette ſalutaire*, année 1767. N°. 52. DEHAEN. *Ration. medend. part.* IV. *capit* VI. *pag.* 167. *vol.* 2. *édit. Pariſienſ.*

46. Le pouls plein, fort, plus ou moins agité, dur, tendu, n'eſt pas toujours le ſigne, qui doive décider de la néceſſité de la ſaignée. Il eſt une infinité de perſonnes, chez qui l'on obſerve un pouls ſi petit qu'il ſemble contre-indiquer la déplétion des vaiſſeaux. Un Médecin éclairé, & attentif aux autres ſymptômes concomitants ne ſe fait point illuſion. Avec un pouls ſi foible en apparence, il y a quelquefois une pléthore manifeſte, une inflammation décidée, & le Médecin ne doit point héſiter de ſaigner, & de répéter même la ſaignée. Il arrive auſſi que le tein du malade ne correſpond point aux autres ſymptômes; il eſt pâle & quelquefois défait, & malgré cela il faut ſaigner, ſi l'on veut le guérir.

47. Il eſt des perſonnes d'une conſtitution foible & délicate, chez qui la ſaignée paroît toujours contre-indiquée: cependant la vie ſédentaire, la bonne chere, la ſuppreſſion des évacuations ſanguines les rendent pléthoriques. Dans ce cas, malgré la délicateſſe de leurs fibres, il faut les ſaigner, pour les débaraſſer des péſanteurs, des laſſitudes, des maux de tête, des douleurs des lombes, pour rendre leurs digeſtions moins laborieuſes. Le vrai Médecin a ſoin de faire ſuccéder à cette ſaignée né-

ceſſaire, l'uſage des toniques, des martiaux & des amers, l'exercice, &c.

48. Il faut ſe défier de la ſaignée, & ne la pratiquer même que lorſqu'il il y a de fortes raiſons: 1°. Dans un âge très-avancé, ou dans la premiere enfance. 2°. Quand la perſonne eſt naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle eſt affoiblie par des maladies ou par quelqu'autre accident. 3°. Quand le pouls eſt petit, mol, foible, intermittent, lorſque la peau eſt pâle. 4°. Quand les extrêmités du corps ſont ſouvent froides & enflées avec moleſſe. 5°. Quand on mange peu depuis longtems, ou des aliments peu ſucculents & qu'on diſſipe beaucoup. 6°. Quand on a depuis longtems l'eſtomac dérangé, lorſque la digeſtion ſe fait mal, que par la même raiſon il ſe fait peu de ſang. 7°. Quand on a quelque évacuation conſidérable par des hémorragies quelconques, par les diarrhées, par les urines, par les ſueurs. Quand les criſes d'une maladie ſont déjà faites par quelques unes de ces voies. 8°. Quand on eſt épuiſé, quelqu'en ſoit la cauſe. 9°. Quand on eſt depuis longtems en langueur. 10°. Quand le ſang eſt pâle & diſſout. Tissot, *ibid.*

49. L'on ne doit point purger ni donner l'émétique à moins qu'il n'y ait une néceſſité abſolue & très-indiquée. 1°. Toutes les fois que les maladies viennent de foibleſſe ou d'épuiſement. 2° Quand il y a une ſéchereſſe générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fiévre. 3°. Quand la Nature eſt occupée de quelqu'autre évacuation ſalutaire, d'une ſueur critique, du cours des régles, ou pendant un accès de goutte. 4°. Dans les obſtructions invétérées. 5°. Quand les nerfs ſont extrêmement affoiblis. Tissot, *ibid.*

50. Evitez avec ſoin les anodins, les ſédatifs, lorſque les mouvements ſont déjà languiſſants. Employez plutôt les remèdes fortifiants, & ceux qui relevent le ton en donnant du reſſort, tels ſont les martiaux, le quinquina, &c.

51. On emploie les fortifiants à la fin de la maladie & dans la convaleſcence, pour empêcher la rechute ou une nouvelle maladie.

52. Il ne faut employer que fort peu de remèdes choiſis tant pour guérir que pour prévenir la maladie, & préférer ceux dont on peut attendre des effets marqués & plus ou moins prompts.

53. Si l'on doit preſcrire des remèdes, on conſidére le genre de la maladie, ſes périodes. Quelle eſt ſa marche & comment elle ſe termine? Quel eſt le tempérament, l'âge, l'habitude & le genre de vie du malade? Quelles ſont ſes forces, ſa ſenſibilité & l'irritabilité de ſes fibres, les mouvements de ſon ame? A quelle maladie il eſt ſujet? Quelles ſont celles qu'il a eſſuyées? Comment elles ſe ſont terminées?

54. Quoique la Nature ſoit généralement conſidérée comme paſſive dans les maladies chroniques, il en eſt cependant où il n'y a qu'un viſcère qui le ſoit. Tel eſt l'eſtomac, vers lequel ſe portent les forces centrales. Quelquefois ce ſont les poumons. Tantôt les entrailles, tantôt la veſſie, le foie, la rate, la matrice, les reins ſont auſſi paſſivement affectés, tandis que le reſte de l'économie animale ne ſe dérange qu'en conſéquence du déſordre de ces organes. Le cœur dans ſon mouvement peut auſſi être conſidéré comme paſſif, dans ces maladies d'épuiſement, de langueur, quand les ſolides ſont trop relâchés, les nerfs affoiblis.

55. Il eſt important qu'un Médecin ne perde jamais de vue les maladies produites par trop de rigidité des fibres, ou par leur relâchement; maladies que BOERRHAAVE & VANSWIETEN ont ſi bien décrites. Les relâchants, les humectants ſont pour les uns, ce que les fortifiants ſont pour les autres. Par cette attention, indiſpenſable pour guérir, on évite une erreur encore aſſez commune parmi quelques Médecins, de n'attribuer ces maladies qu'aux vices des humeurs.

56. Les affections vaporeuſes des deux ſexes, les fiévres intermittentes ont quelque choſe de commun entre elles, c'eſt de prendre la forme de toutes les maladies. Telle eſt, par exemple, la migraine. Cependant ce qui annonce que cette derniere appartient à la fiévre intermittente, c'eſt la régularité de ſes périodes. Des urines claires, limpides, abondantes& très-aqueuſes caractériſent la migraine hyſtérique ou hyppocondriaque. Les femmes, à l'approche de leurs régles, pendant le cours d'icelles, & même ſur leur déclin, ſont ſujettes à cette douleur de tête. Souvent la ſaburre des premiéres voies, ſurtout celle de l'eſtomac, donne lieu à la migraine, & le vomiſſement d'une bile plus ou moins âcre en eſt la criſe. Les purgatifs, & même les vomitifs ſont les remèdes de cette derniere.

57. Les affections vaporeuſes protéiformes, outre qu'elles ſont accompagnées d'urines aqueuſes & abondantes, prennent aſſez communément tout-à-coup, ſans qu'on s'y attende, & elles ceſſent de même; elles ſont plus allarmantes que dangéreuſes.

58. La protéiformité des fiévres intermittentes

malgré la régularité de ſes périodes, ſe manifeſte par ſon début, qui eſt aſſez ſouvent accompagné de friſſons, de froid, de tremblement, & elle ſe termine communément par des ſueurs plus ou moins copieuſes & par des urines briquettées.

59. Sans parler des évacuants qui peuvent être indiqués en pareils cas (55. 56. 57. 58.) Les antiſpaſmodiques, pour les uns, le quinquina pour les autres ſont les moyens que la *Médecine-agiſſante* emploie tous les jours avec ſuccès.

60. Il eſt des perſonnes que les purgatifs quelconques fatiguent avec tant de violence qu'elles en ont des tranchées cruelles, juſqu'à tomber en défaillance. L'union d'un quart ou d'un demi grain de laudanum avec le purgatif empêche ces tranchées vives & les autres accidents, ſans pour cela arrêter l'action du purgatif. Cet expédient réuſſit très bien dans les coliques violentes, où il faut employer des purgatifs plus ou moins ſtimulants. Voyez les obſervations de RIVIERE & FULLER, à l'article *Pilulæ colicæ.* Il en eſt de même quand l'eſtomac & les inteſtins ſont ſuſceptibles de la moindre irritation.

61. L'opium ou ſes préparations, donnés dans les cardialgies ou douleurs de coliques par indigeſtions ou autrement, devient toujours un remède ſalutaire. S'il y a ſaburre, il procure des vomiſſements & calme enſuite les douleurs, & dans le cas de l'indigeſtion, les aliments non digérés ſont pour l'eſtomac une eſpéce de ſaburre, que ſi la Nature ne l'a pas rejettée par les vomiſſements ou les ſelles, le laudanum qu'on preſcrit alors excite les premiers au bien-être du malade.

62. La *Médecine-agiſſante* n'obtient jamais de

plus heureux ſuccès que lorſque les circonſtances d'une maladie l'obligent à employer les remèdes *ſpécifiques*. Ainſi elle a recours au *quinquina* dans les fiévres intermittentes, qui ne ſont plus du diſtrict de la médecine expectante, & pour s'oppoſer au retour des maladies périodiques. Ainſi le Médecin qui agit à propos, dompte les maladies vénériennes par le *Mercure* ou par ſes préparations.

63. Les ſels alkalis fixes ſont *ſpécifiques* dans le cas d'empoiſonnement par le ſublimé corroſif, ou par tout autre ſel neutre métallique, tel que le verd-de-gris, ſoit qu'il ſoit formé pas des corps gras (*g*) ou par des acides plus ou moins développés.

64. L'Arſenic paroît être un poiſon indeſtructible, cependant M. Dehenne, Médecin à Lille en Flandre, (*h*) rapporte que le Bezoard minéral étoit le contrepoiſon qui convient en pareil cas. Il dut à Wepfer la connoiſſance de ce ſpécifique. Il en eſt parlé dans le *Traité des Poiſons* par Allen. M. Dehenne eſt parvenu à dompter les effets de l'Arſenic & la violence des maux qu'il avoit pro-

---

(*g*) Il n'y a que les acides, qui ayent le plus de priſe ſur le cuivre. Le verd-de-gris, qui ſe forme par des corps gras, tels que le ſuif, la graiſſe, l'huile, ne doit ſa formation qu'à l'acide que ces corps contiennent. Le verd-de-gris, (au raport de Spielman dans le 2e. tom. de ſa *Chimie*, pag. 283) contient vingt-ſept parties de vinaigre ſur cinq de cuivre. S'il arrive que ce ſoit du verdet, produit par l'union de l'alkali avec le cuivre, alors les acides, ayant plus d'affinité avec les alkalis que le cuivre, & les huileux & les mucilagineux deviennent le contrepoiſon qui ſoit le ſeul indiqué.

(*h*) Journ. de Méd. tom 10. pag. 334

curés, en preſcrivant de deux heures en deux heures dix grains de Bézoard minéral dans une cueillerée d'eau d'orge.

65. Les obſervations de M. STORCK, nous ont fait connoître l'efficacité de la cigue, dans les affections cancéreuſes, dans les ſcirrhes, dans les écrouelles. M. LAMBERGEN & M. MARTEAU ont obtenu des effets merveilleux dans les cancers occultes, de la bella dona, en infuſion ou en teinture (*i*).

66. Les feuilles d'oranger, au rapport de DEHAEN (*k*), ſont ſpécifiques dans les affections ſpaſmodiques convulſives. Ce Médecin obſervateur a reconnu dans l'*Uva urſi* des propriétés également ſpécifiques contre les douleurs occaſionnées par la préſence d'un calcul des reins ou de la veſſie, & contre les affections chroniques des voies urinaires. J'ai vérifié plus d'une fois l'efficacité de ces deux ſimples dans les circonſtances mentionnées.

67 C'eſt encore à M STORCK qu'on doit la connoiſſance des bons effets de l'extrait de Stramonium dans la manie; (M. LOCHER a preſcrit avec ſuccès le vinaigre diſtillé), ceux de l'extrait de Juſquiame contre les convulſions, & de l'Aconit contre les affections rhumatiſmales longues & chroniques.

68. M. GAUBIUS a fait connoître dans ſes *Adverſaria medica* la propriété ſinguliére des fleurs de Zinc, qu'il nomme *Luna fixata ludemanni*, dans les affections couvulſives, remède qu'il préfére, dit il, à l'eſprit volatil de corne de cerf, contre les convulſions des enfants. Pluſieurs Mé-

(*i*) Journ de Méd. tom. 6. pag. 87. id. tom. 14. pag. 11.
(*k*) Rat. Méd. part. 6. cap. 7. §. 4.

decins en ont heureuſement vérifié les effets : j'en ai obſervé moi-même l'efficacité dans des affections couvulſives, chez trois ſujets différents, & j'ai vu chez pluſieurs autres malades, que ces fleurs ont éloigné les accès d'épilepſie, à laquelle ils étoient ſujets, & qu'elles en ont diminué la violence.

J'ai crû devoir terminer cette diſſertation par ces Corollaires, qu'on peut appliquer à pluſieurs cas & à différentes circonſtances. L'étendue que j'ai donnée à mon Ouvrage ne peut pas comprendre toutes les variétés des maladies, il eſt des cas dans la pratique, que je n'ai pû ici rappeller, il eut fallu pour cela entrer dans des détails dont ce Mémoire n'étoit pas ſuſceptible. Je me ſuis attaché aux généralités, d'où l'on peut déduire ce qui concerne une maladie particuliere : on ſent aſſez que je ne pouvois en faire mention qu'en m'éloignant de mon ſujet.

Hæc ego ſcripſi
Per brevis & dubiæ rara intervalla quietis,
Et curas inter perturbanteſquè querelas,
(*)... ad ... (†) ripas, ubi noctè diuquè,
Et mentem & corpus ſtudio curſuquè fatigans,
Hùc, illùc vocat ægra cohors : dum limpida longè
Flumina permeſſi, doctæquè beata cohortis.
Otia proſpicio, quæ non mihi fecit Apollo (a).

(*) Tornaci. (†) Scaldis.

(a) *Pauli* GOTTLIEBE WERLHOF, *Magn. Brit. Regis Archiat. obſervat. de febribus, præcipuè intermittentibus & ex earum genere continuis.* Diſſertat. Hanov.

FIN.

TABLE DES MATIÉRES.

Les Chriffres dénotent les Paragraphes.

A

Abcès critique, ſignes qui l'annoncent, 305.
Abſorbants, 243.
Acacia, 241.
Accouchement, 177.
Aconit (extrait d') Coroll. 67.
Acides auſtères, 201, 241.
Acides minéraux, 200, 202, 203, 206, 240.
Acides végétaux, 190, 200, 201.
Acides vitriolique, 205.
Adouciſſants, 177, 188, 200, 236, 242.
Alexipharmaques, 207.
Alkali fixe, 223, 243.
Aloes, 179.
Altérants, ſignes qui les indiquent, Part. III. Chap. 3. pag. 144, 187 à 190, 226, 239.
Alun de roche, 240.
Amers, 216. 224, 227, 243, 244, 250.
Analeptiques 179, 217, 218, 224, 227, 229, 236, 240.
Angine, 65, 142, 176, 276.
Anodins, 233
Anti-helmintiques, 243.
Antimoniaux, 213, 236.
Anti-phlogiſtiques, 165, 183.
Anti-ſcorbutiques, 227, 236.
Anti-ſeptiques, 55, 103, 162, 201, 203 à 206, 225, 229, 233, 236, 238, 240.
Anti-ſpaſmodiques, 233, 236, 242, Coroll. 59.
Apéritifs, 221, 224, 227, 236, 242.
Apoplexies, 24, 31, 86, 147, 178, 183, 227, 263, 282.
Aromatiques, 217, 224, 225, 227.
Arſenic, Corroll. 64.
Articulations (Roideurs des) 261.
Aſphixie, 232.
Aſſoupiſſemens, affections comateuſes, 93, 131, 140,

144, 147, 176, 177, 200, 210, 267, 274, 278, 282.
Asthmes, 148, 178, 239, 242, 278.
Astringents spécifiques, 240, 247.
Attractifs, 244.

B.

Bains au dégré de la chaleur animale, 255.
Bains chauds, 73, 262 à 265, 273.
Bains froids 267 à 273.
Bains tiédes, 73, 181, 254 à 261, 273.
Bains (demi) 264.
Balsamiques, cas ou il faut les prescrire & les éviter, dans laphthisie, 237
Bechiques adouciſſants & incisifs, & leurs différents usages, 213, 242.
Bella-Dona, Coroll. 65.
Bézoard minéral, contrepoison de l'arsenic, Coroll. 64.

C.

Cachexies, 35, 81, 85, 88, 180, 219, 229, 263, 269, 278, 282.
Calmants, 212, 242, 244 à 246.
Camphre, 68, 207, 208, 212, 246.
Cardialgie, 244.
Cascarille, 241
Caffe, 161, 162, 175.
Cataplasmes émollients, 266.
Cephalgie, 254
Choléra-morbus, 14, 24, 93, 210, 239, 247.
Cigue, Coroll. 65
Coction de l'humeur morbifique, ce que c'eſt 44, 47, ſes ſignes 160, 169.
Coeliaque (flux) 36
Coing (ſuc de) 201, 241.
Colchique, 233.
Coliques, 174, 177, 239, 262, 271.
Colombo (racine de) 241.
Conſomption, 261, 269, 240.
Contention d'eſprit 259.
Contrayerve, 207.

Contrepoiſons, 243, Coroll. 63, 64.
Convulſions, 31, 86, 147, 177, 200, 210, 239, 245, 259, 261.
Cordiaux, 206, 210, 215, 217 218, 227, 229, 238.
Cours de ventre critique, ſignes qui l'annoncent, 299.
Criſes, 22, 58, 98, 99, 104, 105, 117, 213 287, 290, 293, 295, 297 à 308.
Crudité, ſes ſignes, 47, 162, 169.
Cuiſſes gonflées, 282.

D.

Délayants, 108, 181, 187, 197, 200, 221, 236, 241.
Délires, 93, 131, 140, 176, 200, 246, 254, 259 264, 266, 271, 278.
Dents (maux de) 282.
Dépôt critique, 25, 26.
Dépôt laiteux, 25, 143.
Diabétiques (flux) 36.
Diacode, 213, 217
Diaphorétiques, 65, 206, 213.
Diviſion des maladies aigues en 4 périoddes, 45 à 47.
Diurétiques, 223, 241, 243.
Douleurs vagues, 269, 282.
Dyarrhées, 36, 115, 210, 239, 247.
Dyſenteries, 33, 36, 177, 241.
Dyſurie, 174, 260.

E.

Eau benite de Ruland, 213.
Eau froide 194 à 199, 271.
Echauffants 211, 224, 229.
Ecrouelles 80, 221, 269.
Electricité, 227.
Eléxir parégorique 242.
Emétique, 161.
Emollient, 62, 177.
Empyéme, ſon heureuſe terminaiſon 34, 92, 236.
Entrailles (douleurs d') 243.
Eréſipéles, 69, 70, 107, 108, 111, 176, 275, 285.
Eruption critique, rentrée, 25, 221, 255, 256, 257, 275.
Eſquinancie, 171.
Eſtomac (douleurs cruelles & atroces d') 239, 243.

Evacuants, circonſtances qui les indiquent, 54, 62, 157, 163, 164, 170, 171, 173, 174, 178, 182, 183, 184, 223, 233, 241.
Evacuations critiques, 22, 23, 24.
Evacuation humorale, ſignes de ſa néceſſité, part. III. Chap. 2 pag 110.
Evacuations humorales ſupprimées, 261
Evacuations ſanguines, ſignes qui les indiquent, Part. III. Chap. 1 pag. 92.
Evacuations ſanguines ſupprimées 261.
Expectorants, 65, 213, 242.
Expectoration critique, ſignes qui l'annoncent, 301
Externes (Remedes) ſignes qui les indiquent. Part. III. Chap. 4. pag. 203.

F.

Fébrifuges, 210, 248, 249,
Fiévres aiguës, 18, 19, 24, 129, 152, 153, 157, 198, 199, 200, 306.
Fiévres ardentes, 24, 100, 142, 150, 153, 157, 160, 161, 190, 191, 194. 199, 297.
Fiévres automnales, 114, 168, 248, 251, 267.
Fiévres bilieuſes, 24, 157, 159, 196, 200, 201.
Fiévres continuës, 129, 135, 163, 196, 297.
Frévres dépuratoires, 168
Fiévres épidémiques 159, 163.
Fiévres éruptives, 19, 24, 25, 159, 168, 173, 211, 255, 257, 278.
Fiévres exantématiques, 168.
Fiévres hectiques, 79, 135, 235, 236, 258.
Fiévres humorales, 175.
Fiévres inflammatoires impures, 24, 43 69, 74, 107, 131, 135, 143, 159 163, 209, 210, 212, 213.
Fiévres inflammatoires pures, 24, 28, 43, 61 63, 64, 65, 69, 74, 105, 106, 131, 135. 136, 138, 139, 143, 144, 150, 153, 160, 163, 164, 165, 171, 174, 190, 191, 195, 202, 206, 207, 262, 305.
Fiévres intermittentes, 17, 24, 93, 96, 112, 113. 114, 120, 157, 160, 210, 214, 219, 248, 300, 308, Coroll. 56, 58.

Fiévres lentes, 79, 80.
Fiévre lypérie, 256.
Fiévres lentes nerveuſes, 18, 211, 275.
Fiévres malignes, 19. 27 35, 43, 190, 206, 209, 210, 284.
Fiévres malignes Gangréneuſes, 49.
Fiévres méſentériques, 156, 159.
Fiévres miliaires 18, 64, 69, 71 72, 73, 107, 111, 135, 173, 202, 207, 211 212, 214, 255, 257, 263, 275, 285.
Fiévres miliaires criſtallines, 24,, 202, 212.
Fiévres phlogiſtiques malignes, 43, 51, 53, 76, 100, 143. 153, 254, 287.
Fiévres phlogiſtiques ſimples, 19, 43, 50, 98, 129, 143, 153, 174, 190, 191, 286
Fiévres putrides malignes, 19, 24, 25, 43, 101 à 104, 156. 159, 160, 162, 163, 173, 190, 191, 195, 196, 200, 201, 213, 275.
Fiévre quarte, 114, 248, 251, 252, 308.
Fiévres remittentes, 163.
Fiévres ſcarlatines, 24, 70, 107, 108, 257.
Fiévres tierces, 157
Fiévrés Vernales 112, 168, 24 8, 308.
Fleurs blanches, 36, 118.
Fluxions catharrhales, 148, 149, 282.
Fluxions de poitrine, 74.
Flux Menſtruel critique, ſignes qui l'annoncent, 304.
Flux uterines 118.
Foie (inflammations, douleurs du) 65, 164, 243, 297.
Fomentations relachantes 266.
Fomentations humectantes, 266.
Fortifiants 210, 227. 240, 247.

G.

Gale, 263.
Gangréne, 66 à 69, 77, 86, 136, 146, 225, 233.
Garou, 283.
Gomme ammoniaque, 213, 242.
Gonnorhées 269.
Gorge (maux de) gangréneux, 27, 70, 74, 77, 141, 281.
Goutte, 13, 31, 80, 93, 120, 244, 260, 263, 264, 273, 282, 283, 309.
Grénade (ſuc de) 201, 241.

H.

Hémi-plegies ſanguines 28.
Hémi-para-plegies, 31.
Hémophthiſie, 148, 239, 240.
Hémorragies, 35, 118, 148, 239, 240.
Hémorragie critique, ſignes qui l'annoncent, 297.
Hémorrhoïdal (flux) critique 118, ſignes qui l'annoncent, 303.
Hémorrhoïdes, 32, 33, 174, 221.
Hépatique (flux) 36.
Hernie étranglée, 177, 262.
Hoffman (liqueur anodine d') 246.
Hoquet, 239.
Hydrophobie 273.
Hydropiſies 31, 35, 117, 178, 182, 205.
Hypochondriaques (affections) 89, 117, 221, 246, 259.
Humectants, 236.

J.

Jambes (gonflement des) 282.
Jauniſſe, 35, 205.
Iliaque (la paſſion) 262
Inciſifs 242
Indigeſtions 177
Inflammations des parties ſupérieures, 176.
Inflammations internes, 199.
Inflammation laiteuſe de la matrice, moyen d'y remédier ſans la ſaignée, 262.
Inſomnies, 245, 246, 267, 271.
Irritants, 177, 227, 280.
Iſchurie, 260
Juſquiame (extrait de) Corol. 67.

K.

Kermes minéral, 213, 242.

L.

Lavements, quand ils ſont indiqués, 166, 173 à 177, 183.
Lait, ſon affinité avec le Chile, 25.
Laudanum, 244. coroll. 60.
Laxatifs, 55, 161, 166
Léthargie, 278, 282, 306.
Lientérique (flux) 36

Lithrontryptiques, 243
Lopez (racine de Jean,) 192
Lymphe épaiſſie 270.
Lypothimies, 86, 93.

M.

Maladies aiguës, 19, 24, 27, 29, 31, 43, 44, 46 à 48, 78, 97 à 99, 122, 144, 147, 154, 155, 158, 169, 172 à 174, 176, 181, 186, 188, 190, 198, 199, 206, 228, 232, 235, 239, 246, 254, 261, 262, 267, 274, 284, 289, 290.
Maladies aiguës phlogiſtiques putrides, 254, 287
Maladies chroniques, 31, 32, 79, 88, 97, 116 à 124, 178, 179, 184, 205, 232, 235 239, 261
Maladies de la peau 31, 260, 263.
Maladies où le mouvement muſculaire & le ſentiment eſt perdu, 227.
Maladies d'épuiſement 81 à 84, 88, 179, 216 à 218, 227, 269.
Maladies de défaillance, 229 à 234.
Maladies froides & pituiteuſes; 178, 179, 182, 219.
Maladies nerveuſes, 261, 269,
Maladie noire, 117, 239, 240.
Maladies ſéreuſes, 88, 180.
Manne, 161, 162, 164.
Manie, 33, 117, 261, 269, 273.
Maraſme, 80, 261.
Maraſme ſénile, 227.
Martiaux, 216, 220, 236, 241, 242.
Matiere morbifique 17 à 19, ſon excrétion, 20, 21.
Matrice (inflammation laiteuſe de la) 262.
Médecin, il doit être le Miniſtre de la Nature, 40.
Tout ſon art eſt de ſavoir diſcerner ſi les efforts de la Nature ſont ſuffiſants & ſalutaires, ou inſuffiſants & dangéreux, 41.
Les Médecins de nos climats n'accordent pas aſſez à la Nature, 23.
Le Médecin doit préparer la Nature à opérer la coction de la matiére morbifique. 63.
A quels ſignes il reconnoit devoir agir, ou reſter dans l'inaction. part. III. pag. 89.
A quels ſignes il reconnoit devoir être ſpectateur. part. chap. 5. pag. 224. coroll. 5.

Médecine agiſſante, quand elle eſt préférable à l'expectante. part. II. chap. 1. pag. 31. coroll. 42, 43.
Médecine expectante, quand elle eſt préférable à la Médecine agiſſante. part. II. chap. 2. pag. 66.
Mélancolie, 33, 81, 89, 117, 180, 181.
Météoriſme du bas-ventre, 175, 196, 269.
Méthode uniforme, on pourra la trouver en ſe rendant attentif à la voix de la Nature, 5.
Miſerere, 177.
Mois (ſuppreſſion des) 32, 148.
Moxa, 253, 283.
Mucilagineux, 97, 108, 241.

N.

Narcotiques, 69, 229.
Nature, ce que c'eſt, 12.
Elle maintient les principes de la vie, 9.
Elle ramene à une méthode uniforme, 3.
N'eſt point une faculté de notre ame, 10.
Ses efforts ſe ralentiſſent quand le calme eſt rétabli, 11.
Action de ſa puiſſance conſervatrice, 13, 15
Sa puiſſance défenſive, 15.
On doit l'aider dans les maladies aiguës quand elle eſt en défaut, 16, 147.
Ses efforts pour ſubjuguer la matiére morbifique, 17.
Comment elle en procure la coction, 16 à 20, 44.
Ayant dompté l'humeur Hétérogene elle reprend le deſſus 21.
Ses efforts procurent une évacuation ſenſible 22
Sa marche eſt conſtante & uniforme, 24, 28
Quand elle ne peut chaſſer la matière morbifique elle en fait des dépôts, 25.
Son état paſſive, 79, 80, 83, 88, 91 à 95, 111, 180, 216, 219, 225, 228 à 230, 232, 238.
Son état actif, 173, 228, 231
Temps de l'aider & d'agir, 124, 125, 127, 129, 132, 142, 145,, 164, 166, 174, 175, 178, 179, 181, 183, 186, 198, 200, 210, 220 à 223, 225, 226, 274 à 276.
Signes qui indiquent qu'elle exige un preſſant ſecours, 225, 239, 240, 242, coroll. 42, 43.
Elle eſt quelquefois paſſive d'une part, & active d'une autre, 26.

Dans

Dans les Maladies véhémentes, il faut la rétablir dans ſa ſimple activité, 27.
Elle eſt le principal agent dans les Maladies aiguës, 29, 40.
C'eſt toujours au plus haut degré des Maladies qu'elle eſt victorieuſe, 30.
Les Maladies chroniques-actives lui ſont ſubordonnées, 31 à 34, 38, 39.
Ses forces y ſont concentrées en un ſeul objet, 35
Elle paroît indifférente à la guériſon des Maladies chroniques-paſſives, 35, 36, 42.
Ses mouvements ſont funeſtes dans les Fiévres ſymptomatiques, 37.
On doit reveiller ſon activité dans les Maladies chroniques-paſſives, 38.
Ses efforts ne ſurmontent pas toujours ce qui s'oppoſe à ſes fonctions, 41.
Son état dans les Maladies aiguës, 47 à 49,
Temps de maîtriſer ſes efforts dans les maladies 50.
Celui de les ſeconder, 52.
Elle redouble ſes efforts au troiſiéme période. 56.
Les évacuations ſont ſon ouvrage, 58.
Si elles ſont immodérées l'art doit modérer ſes efforts, 59, 190.
Il faut remédier à ſes mouvements, s'ils s'oppoſent à la coction de la matiere fébrile, 60.
Dans les Maladies inflammatoires *pures*, elle ne demande point autant de ſecours, 61.
Dans les inflammatoires *impures*, ſes forces ſont ſouvent en défaut, 72.
Elle eſt vaincue, 76, 231.
Elle n'a plus de reſſources, 85, 86.
Ses efforts ſont ſans effet, 87.
Elle doit être laiſſée à elle-même, 96, 102 à 109 111 à 116, 121, 123, 188, 214.
Il faut reſpecter ſon travail, 99, 100.
Elle ſe ſuffit à elle-même, 98, Corol. 5.
Il faut chercher la voie qu'elle choiſit pour l'expulſion de la matiére morbifique, 106.
Etre ſpectateur, quand ſes mouvemens tendent à une bonne fin, 110.
Corriger l'humeur qu'elle n'a pas dompté, 115.

Attendre qu'elle ait élaboré la matiére morbifique, 120.
Diſtinguer ſes mouvements, dans les Fiévres inflammatoires, 131.
Modérer ſes efforts, 134.
Ne point éloigner ſes forces, 146.
S'il eſt beſoin de l'émouvoir, le faire dans les commencemens, 147
Si elle tend à évacuer preſcrire un purgatif, 163.
Soutenir ſes efforts, 206.
Elle doit excicer pluſieurs accès de fiévre pour ſe rendre maitreſſe du principe morbifique 248.
Neige, 271
Nervins, 229.
Nitreux, 190
Nymphomanie, 269.

O.

Obſtructions, 270.
Œdémes 269.
Onaniſme, 81, 216, 218, 269, 273.
Ophtalmie 282.
Opium, 68, 75, 211, 213, 242 à 247, Corol 60, 61.
Oranger (feuilles d') Corol. 66.
Oximel ſcillitique, 213, 242.

P.

Paralyſies, 86, 176, 178, 183, 227, 228, 270, 273, 282.
Paracenthéſe 92.
Parotide, ſes ſignes, 306.
Pavots (extrait de têtes de) rouges, 242.
Péripneumonies, 105, 106, 174.
Péripneumonie fauſſe, 213.
Pertes blanches & rouges, 227, 269.
Pertes exceſſives, 239.
Peſte, 49, 69, 74, 76, 135.
Phrénéſie, 93, 115, 171, 176, 264, 271, 273 276, 278, 306.
Plantes apéritives & âcres, 223.
Plantes laxatives, 175.
Pleuréſies, 65, 68, 106, 138, 144, 157, 163, 168, 239.
Pleuréſies (fauſſes) 165, 166.
Pleuro-peripneumonies inflammatoires, 64, 65, 70 276, 279.

Pilules aloëtiques gommeuſes, 221.
Pilules d'Alun d'Helvetius, 240.
Pilules Toniques de Bacher, 182.
Poitrine (inflammation de) 24, 34, 164, 213, 262, 278, 279, 297.
Pouls critique, 297 à 304.
Purgatifs, 65, 102, 125, 157 à 169, 171 à 173, 175 à 179, 181, 183 à 185, 206, 223. Circonſtances où ils ſont contraindiſqués, Corol 49.

Q.

Queſtions (les) de Médecine que propoſe l'Académie de Dijon montrent les vues qu'elle a de porter un nouveau jour ſur diverſes parties de cette ſcience 1 à 6.
Quinquina, 68, 96, 114, 205, 206, 208, 210. 214, 216. 225, 237, 242, 249, 251, 308. Coroll. 59.

R.

Rachitis, 80, 221, 270.
Rafraîchiſſants 190 à 194, 236.
Râte (inflammation de la) 297.
Reins (douleurs de) 243
Relâchants, 62, 233.
Réſolutif, 62.
Révulſifs, 244.
Rhubarbe, 162, 179, 206, 249.
Rhumatiſme, 31, 80, 149, 171, 178, 244, 260, 263, 269, 273, 282, 283.
Rougeole, 17, 24, 69, 71, ,72 73, 107, 108, 111, 135, 173, 257, 275.
Rubéfiants, 280.

S.

Saburre 181, 184, ſignent qui l'annoncent, 185.
Saignées, 53, 61, 63, 64, 100, 102, 108, 125, 129 à 151, 178, 190, 233, 241. Corol. 44 à 47, Quand on doit s'en défier, Corol. 48.
Salep (le) 241.
Sangſues, 65, 140, 147, 149.
Sauge, 214.
Savoneux, 181, 221,
Scammomée, 157.
Sciatique, 260.
Scille, 223.

Scorbut, 35, 80, 82, 205, 240.
Sel de Duobus, 164.
Sel Epſom, 172, 175, 177.
Sel Sédatif d'Homberg, 246.
Sels Neutres, 223, 249, 250.
Semence (écoulement de la) 269.
Sené, 177.
Serpentaire de Virginie, 207.
Sincopes, 86, 93, 210, 230, 231.
Simarouba, 241.
Sinapiſmes 280.
Spaſmodiques (maladies) 147, 148, 239, 245, 254, 259.
Spécifiques, 236, 239, 248, 250. Corol. 62, 63, 66.
Spiritueux 225.
Squirrhes 35.
Stimulants, 225.
Stiptiques, 240.
Stomachiques, 220, 236, 249.
Strammonium (extrait de) Corol. 68.
Strangurie, 174, 260.
Sublimé corroſif, 243. Corol. 63.
Sudorifiques, 213, 223, 227, 252.
Sueur critique, 119, ſignes qui l'annoncent, 300.
Suppuration, 25, de la poitrine, 34.
Suffocations, 148, 210, 239.

T.

Tabac (injection de ſa fumée) 177.
Tamarinds, 162.
Tartre Emétique, 243.
Tempérants, 97.
Temps d'irritation, de coction, d'excrétion, 47, 48.
Tétanos, 259.
Tête (maux & affections de la) 176, 183, 271.
Toniques, 179, 216, 218, 221, 224, 227, 233, 236, 242.
Topiques irritants-attractifs, 65, 275 à 283.
Toux, 229.
Turgeſcence, ce que c'eſt 154, 155, ſes indices, 156, 158, 162, 170, 172, 173.

V.

Vapeurs, 32, 89, 245, 255, 261, 269, 273 Corol 56 57,

Ventouſes ſcarifiées, 65, 141, 147.
Ventre (cours de) critique, ſignes qui l'annoncent 299.
Ventre (inflammation du bas) 164, 175.
Verd-de-gris, ſon correctif, Corol. 63. [g]
Vérole, 80, 265.
Vérole (petite) 17, 35, 69, 71, 72, 73, 75, 76, 107 à 111, 135, 141, 168, 173, 200, 202, 209, 211, 240, 256, 257, 264, 275, 285.
Verjus, 201.
Vertiges, 273.
Véſicatoires 65, circonſtances où ils conviennent, 275 à 280.
Veſſie (douleur de la) 243.
Vin, 207, 214, 229.
Vin de Canarie, 244.
Vin de Malaga 214.
Vinaigre diſtillé, Corol. 67.
Viſceres (inflammations & obſtructions des) 261, 262, 266.
Vomique des poumons, ſon heureuſe terminaiſon, 34.
Vomiſſement critique, ſignes qui l'annoncent, 298
Vomiſſements, 36, 177, 210. 239, 240, 243.
Vomitifs, 53 156, 159, 161, 173, 184.
Urines critiques, ſignes qui les annoncent, 302.
Uva-urſi, 243, Corol. 66.

Z.

Zinc (fleurs de) Coroll. 68.

FIN.

PERMISSION.

VU par le Conſeiller & Procureur Général de Sa Majeſté, au Conſeil Provincial de Tournay Tournèſis, &c. un Manuſcrit intitulé, *Le Naturiſme, ou la Nature conſidérée dans les maladies & leur traitement, conforme à la doctrine & la pratique d'Hippocrate & de ſes Sectateurs*, &c. Il n'y a rien trouvé, qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, eſtimant au contraire qu'il peut être très-utile aux Perſonnes de l'art & au Public.

Tournay, le 13 Septembre 1777.

DE BETTIGNIES.

152